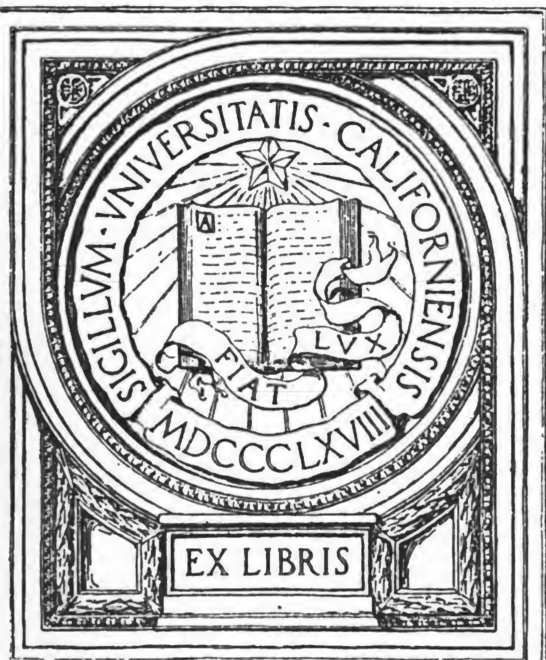
LES FAVORITES DES ROIS DE FRANCE: DEPUIS AGNÈS SOREL, ...

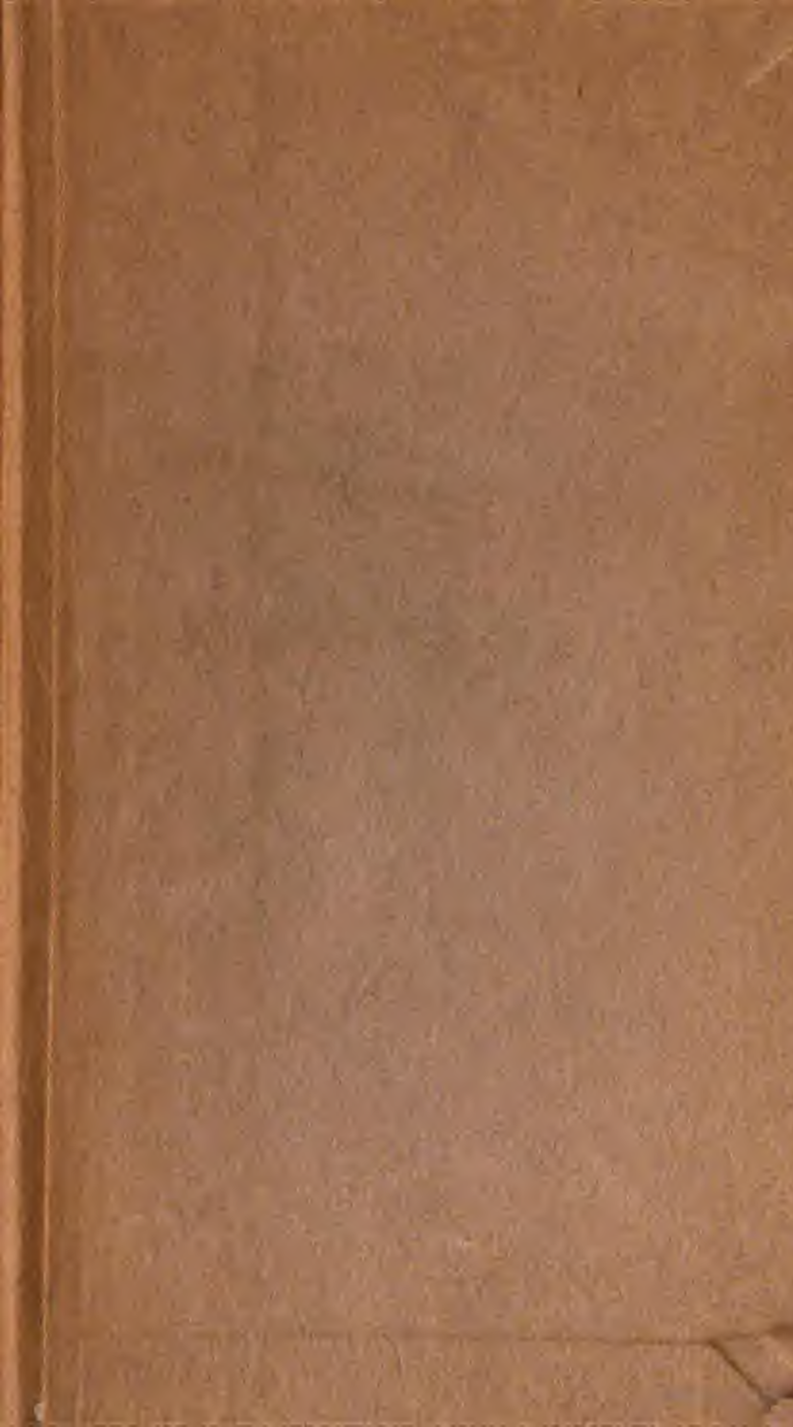
Agricol Hippolyte de Lapierre de Châteauneuf



Digitized by Google


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

Google



Digitized by Google

LES FAVORITES

des

ROIS DE FRANCE.



Digitized by Google

SOUS PRESSE :

Les Favoris et les Ministres depuis Henri III. 2 vol. in-12. 6 fr.

Garrick et Lekain, ou les deux grands modèles des comédiens, des orateurs, des élèves, et généralement de tous ceux qui s'occupent de l'art de la parole. 1 vol. 3 fr.

IMPRIMERIE DE C. J. TROUVÉ,
rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 16.

Digitized by Google

LES FAVORITES

des

ROIS DE FRANCE,

DEPUIS AGNÈS SOREL,

d'après les sources les plus authentiques;

par A.-H. Châteauneuf.

TOME PREMIER.

Deuxième édition.



A Paris,
CHEZ JEHENNE, LIBRAIRE,
BOULEVARD DES ITALIENS, N° 11.
1826.

Digitized by Google

DC36
.3
L3
v.1

Digitized by Google

PRÉAMBULE.

DES FAVORITES. — Comme elles sont jugées dans les Cours étrangères. — Origine et plan de ce livre. — Dialogue avec le lord G**.

LONDRES, OU L'ÉCOLE DE LA MÉDISANCE, ces deux titres devraient se trouver unis en tête de la comédie de Shéridan (1). On sait qu'elle est une satire contre les femmes galantes, les maris faibles, les prudes, les veuves sans pudeur, les hypocrites, les débauchés, les médisans, les calomniateurs, les

(1) Il est impossible d'en juger sur un croquis en trois actes, intitulé l'ÉCOLE DU SCANDALE, joué aux boulevards en 1824.

Digitized by Google

libellistes et les usuriers : le double titre annoncerait merveilleusement l'état de la haute société chez les Anglais. On débite à Londres plus de calomnies que dans toutes les capitales de l'Europe prises ensemble : la liberté des langues et la licence des livres vont si loin, qu'on pourrait tous les jours intenter mille procès ; mais il serait difficile d'en gagner un contre les journalistes ; les juges sont presque toujours pour eux. Ces derniers, en les condamnant, craindraient de miner peu à peu le plus beau privilége de leur île, qu'ils regardent comme le palladium de sa liberté. D'ailleurs, un Anglais ne rentre chez lui, et ne se couche content qu'après avoir entendu médire, et lu une

Digitized by Google

ou deux fausses nouvelles dans les journaux du soir.

Nous avons connu à Londres, en 1825, lord G** qui aurait donné tous les livres grecs pour Aristophane et Archiloque, tous les auteurs latins pour Suétone et Pétrone, tous les écrivains anglais pour LA DUNCIADE DE POPE et LES LETTRES DE JUNIUS, et Rabaut Saint-Étienne et Lacretelle pour Peltier et Goldsmith. Il nous ouvrit un jour sa bibliothèque. « Combien y a-t-il de volumes? lui dis-je. —Vingt mille; mais ce qui va vous étonner, c'est que ces livres sont tous sur le même sujet. — Jurisprudence? — Non. — Philosopie, histoire? — Encore moins. — Peut-on deviner autre chose chez un membre

Digitized by Google

du parlement? » — C'étaient des libelles depuis François Ier jusqu'en 1820. Mais mon Anglais se gardait bien de leur donner ce nom; il appelait ces livres des MÉMOIRES CURIEUX. Il ouvrit quelques volumes sur François Ier. « Ce monarque, me dit-il, corrompit la France. Anne de Boulen, pour avoir passé deux ans dans sa cour, y perdit sa vertu. Lisez son procès. Elle apporta des mœurs plus que galantes dans le palais de Henri VIII, qui fit bien de la faire décapiter comme infidèle, suivant les lois et l'usage du pays. Ne croyez pas un mot de ce que Voltaire a dit de l'innocence de cette reine. Ce Voltaire est un auteur galant, qui donne toujours raison aux femmes. »

Digitized by Google

Nous parcourûmes rapidement d'autres MÉMOIRES sur les successeurs de François I[er], leurs ministres, leurs maîtresses, leurs favoris, et ces BONNEAU DONT L'EMPLOI N'EST PAS MINCE; puis des traductions de livres publiés à La Haye, les Mémoires du duc de Saint-Simon, de Duclos, de Soulavie, ornés de notes, tout ce que la révolution fit sortir des ténèbres, auxquelles ces écrits dangereux étaient condamnés. Nous arrivâmes jusqu'à 1816, époque où la calomnie se calma, parce que les ministres et d'autres personnages ne la payaient plus (1).

A peine entrais-je le lendemain chez

(1) Voyez à la fin du second volume un article sur les libellistes.

Digitized by Google

milord G**, qu'il me dit en bâillant : « La politique m'excède presque autant que si j'étais ministre. Je ne m'étonne pas que nos hommes d'État se délassent, comme je le fais. Je les ai vus; rien ne les amuse en secret comme ce qu'ils nomment des niaiseries . . . . Allez à HYDE-PARK, ou pénétrez dans le boudoir du duc de W**, vous verrez sa Grâce suivre au galop le char de nos PHRYNÉS, ou lire les romans de Caroline Lamb et de Walter-Scott. Mettez sur le bureau d'un ministre anglais Boccace et Sénèque; épiez-le, vous me direz lequel il aura lu. — Quel est donc le livre, milord, qui vous fait oublier ceux de Saint-Simon, de Soulavie, de Duclos, de Las-Casas, de Warden, et

Digitized by Google

cette foule de MÉMOIRES publiés à Londres jusqu'en 1826? Ne devions-nous pas en parler? — Voyez! VIES DES FAVORITES DEPUIS AGNÈS SOREL. » Les meilleures leçons pour les rois. — C'est traduit du français. — Non, non, rien n'est pris là. Tous vos écrivains sont circonspects ou flatteurs. Par exemple, croyez-vous que j'aie beaucoup de confiance dans les MÉMOIRES DE M. DE LAS-CASAS sur Sainte-Hélène? Il n'a pas dit la centième partie de ce qu'il sait. Oh! quelle différence, si, pour toujours exilé, il les eût publiés à Londres, avec la résolution de ne jamais rentrer à Paris! Ce sacrifice était digne de l'histoire. Vous n'aurez que dans cinquante ans les vérités qu'on attendait de lui. — Ces

Digitized by Google

livres de galanterie, qui charment encore les Anglais, n'ont plus de vogue à Paris. La bonne compagnie, qui les recherchait, a vieilli; elle est devenue triste et bigote. Nos femmes sont si réservées..... hors du tête-à-tête! et nos jeunes gens, tournés au sérieux, ont une autre ambition que celle de plaire aux dames par les PETITS SOINS. J'en connais mille qui n'ont jamais entendu le nom de Bussy-Rabutin, de Crébillon fils, de Voisenon, etc. — Tant pis pour votre gouvernement. Si votre jeunesse reprenait l'esprit de galanterie, il y aurait moins d'opposition, et les ministres seraient moins tourmentés. — Revenons aux FAVORITES. Je brûle de les comparer avec ce que nous avons

Digitized by Google

en France sur le même sujet. (Milord m'offrit le livre pour en faire un extrait). Vos auteurs, milord, si enclins à nous trouver des vices, n'en remarquent-ils point chez vous? — Au contraire; j'avoue même qu'il y a en France quelque dignité dans les plaisirs. La licence ne s'arrêta, à la cour de Saint-James, qu'à la mort de Georges II, dont la dernière maîtresse fut la comtesse de Suffolk. Son petit-fils, feu Georges III, pendant un règne de cinquante ans, n'aima que la reine. C'est l'hommage que tout le peuple aimait à rendre à ce souverain, l'homme le plus simple, le plus juste et l'époux le plus fidèle. « Le mari le plus tendrement alarmé sur sa femme, dit madame Cowley, pourrait desirer

Digitized by Google

qu'elle n'eût point d'autre demeure que le palais de Georges III, pour avoir sous les yeux un de ces exemples où la splendeur du rang le cède à celui de la vertu. » — Mais, milord, vous voulez donc que les rois soient étrangers à ces douceurs passagères!... Je sais que Massillon a dit : « Comment les particuliers seraient-ils retenus, quand les souverains leur donnent de tels exemples? » — Un particulier ne ruine que sa famille, un prince peut ruiner l'État. Voyez les beaux choix que fit madame de Maintenon! pour généraux, des Tallard, des Villeroy; pour ministre, Le Tellier! Madame de Pompadour ne mit-elle pas Soubise à la tête de l'armée, et aux affaires étrangères ce Rouillé qui deman-

Digitized by Google

dait un jour si Constantinople était en Europe! Il faut qu'une favorite enrichisse sa famille et son amant. C'est comme quand un riche banquier ou un grand seigneur entretiennent des filles; il y a toujours AU LOGIS quelque valet souple et fripon qui partage l'argent et les FAVEURS. — Allons, je vais faire un extrait de ce livre. J'y joindrai quelquefois vos réflexions. Vous permettrez qu'un Français trouve quelque différence entre l'aimable Agnès Sorel qui, par un trait d'esprit, réveille l'âme enivrée d'un roi perdant GAÎMENT SON ROYAUME, et la belle Ferronière qui fit à François Ier un présent, dont le ciel vous préserve, milord; entre la touchante La Vallière qui aima sincère-

Digitized by Google

ment Louis XIV pour lui-même, et la prude Maintenon qui l'abandonna à son lit de mort; entre la duchesse de Châteauroux qui ne voulut que l'honneur de son royal amant, et dont l'âme était élevée comme le langage, et une Dubarry qui volait le trésor, prenait des millions sur les marchés des fournisseurs, et s'exprimait COMME UN GENDARME EN FEMME DÉGUISÉ. Dans deux jours, je vous apporterai quelques VIES de favorites. — Six volumes in-8° sur ce sujet! C'est trop, milord. Deux petits in-18 suffisent.

Quand j'eus fait lire à milord G** cent pages, il se mit en colère. « Dans quel dessein, me dit-il, avez-vous omis les peintures d'amour? La punition du

Digitized by Google

scandale, dans les femmes, c'est de le divulguer : vous autres Français, vous n'avez point de but moral. » — « Milord, nos dames rejeteraient le livre; elles ont l'ouïe si chaste! Depuis que la pudeur, si long-temps exilée, est revenue en France, elle s'est réfugiée aux oreilles des femmes. — Vous ne dites rien du CONSEILLER BONNEAU? — Ce personnage est de l'invention de Voltaire, dans son poëme. Agnès n'eut de BONNEAU que parmi ses parens et ses cousins; nous en trouverons assez depuis l'amiral B**, jusqu'au valet de chambre Lebel et ses successeurs.—Le mot français m....... est grossier. PIMP est bref et joli; il est admis chez nous dans la bonne compagnie. Que ne l'adoptez-vous?

Digitized by Google

J'aurais voulu que vous eussiez fini par une réflexion morale : par exemple, exprimer le regret que le successeur de Charles VII n'eût pas fait rendre à l'État les biens d'Agnès, courtisane presque couronnée. Richard III le fit à l'égard de Jane Shore; et remarquez que cette STRUMPET n'avait pas reçu la vingtième partie des richesses dont votre roi avait comblé Agnès Sorel. Nos souverains savent se borner dans leurs prodigalités pour des maîtresses. Notre parlement ne les payerait pas; il est plus facile pour nos princes de Galles, s'ils sont jeunes. J'ai ouï dire qu'il en avait coûté à la France dix milliards depuis Agnès jusqu'à la Dubarry. Quant à la confiscation, il aurait fallu qu'un arrêt du

Digitized by Google

parlement de Paris intervint. Ces actes de justice doivent toujours se faire NATIONALEMENT. Mais Louis XI, successeur de Charles VII, avait envie d'avoir des maîtresses, et voilà comment le vice est pardonné !

« Quand je lis vos historiens, je suis surpris de leur calme au milieu des intrigues qu'ils racontent. Ce n'est pas la peine que vous écriviez les VIES DES FAVORITES, si l'indignation n'anime pas votre plume. Ce sujet paraît frivole au premier coup-d'œil ; ce sera un des plus utiles de l'histoire, si vous avez devant vous l'avenir. Vous déplairez à des rois, mais les reines vous en sauront gré. » Je promis à milord G** ce qu'il exigeait, et il me répondit : AMEN ; mot plus

Digitized by Google

étrange dans une tragédie, et qui se trouve quatre fois dans MACBETH.

On peut lire dans l'original anglais jusqu'aux plaisirs secrets de la maîtresse et de l'amant; la pudeur NATIONALE, qui les interdit dans un roman, les permet dans l'histoire et les procès où l'infidélité conjugale DOIT SE PROUVER PAR LES FAITS. Je voulus savoir comment tant de détails licencieux, mais très-plaisans, parvenaient aux Anglais. « Depuis milord Buckingham, me répondit-on, ambassadeur d'Angleterre à la cour de Louis XIII, et homme à bonnes fortunes, la cour de Saint-James a toujours reçu des petits bulletins sur les galanteries de la cour de France. Cela amuse beaucoup nos

Digitized by Google

ministres et nos princes, quoiqu'au fond ils soient assez dissolus. Ces notes restent cachées, si nous sommes bien avec vos ministres; mais au plus petit ressentiment, elles sont livrées à l'histoire. » C'est par cette voie que nous savons à Londres ce que vous ignorez à Paris. »

J'*ose assurer ceux* qui n'aiment ni le mensonge, ni la fiction mêlés trop souvent à l'histoire, que tout est rigoureusement vrai dans LA VIE DES FAVORITES : je n'ai épargné dans mes recherches ni les longs jours ni les longs travaux; et si j'eusse aspiré à l'honneur de paraître érudit, je pouvais remplir le bas des pages de ce livre de plus de citations peut-être qu'on n'en trouve

Digitized by Google

dans l'ANACHARSIS de l'abbé Barthélemy.

Mais qu'est-ce que l'érudition que nos pères honoraient? Un pédantisme incommode. On ne fait cas que des nouvelles. Un livre est une nouvelle; le lendemain on n'y songe plus.

Je veux faire connaître au public, s'il l'ignore pourtant, avec quelle vitesse on travaille pour lui. Je proposai LES FAVORITES, à un libraire connu par les articles A LA VENTE qu'il COMMANDE dans les journaux. Je savais qu'un écrit EN MAUVAISES MAINS restait ignoré, que style, raison ne faisaient plus la fortune d'un livre, qu'il dépend du papier, des gravures, du libraire et des annonces. « Tout cela marche avant, me

Digitized by Google

dit ce libraire. » Ce n'est pourtant pas UN MAL si le style s'y trouve. Combien de temps avez-vous mis AUX FAVORITES? — Dix-huit mois, répondis-je; et ce serait MOINS MAL si j'eusse employé un an de plus. — Que dites-vous? J'ai des auteurs qui me font l'in-octavo, dans un mois, bien conditionné. Vous pouviez composer LES FAVORITES en trois semaines. » Je le saluai en souriant, sans attendre le prix TRÈS-CONVENABLE qu'il allait m'offrir.

J'allai trouver un autre manufacturier mettant le noir sur le blanc, qu'il ne vend pas aussi vite que nos étoffes de fantaisie. « Je n'imprime pas, me dit-il, les petits ouvrages; cela donne la même peine à vendre que dix tomes

Digitized by Google

réunis, à trente-cinq feuilles le volume. Cependant, si vous pouvez FORMER deux gros in-octavo, nous verrons; on pourrait alors se tirer d'affaire. » Je lui dis vainement que le sujet ne fournissait rien de plus, qu'il faudrait plutôt retrancher de presque tous les livres; que si je l'écoutais, je ferais une amplification pleine de petits faits ou d'assommantes réflexions. Il me soutint que les plumes fécondes faisaient la fortune des rames de papier.

Après avoir couru long-temps, je rencontrai un libraire qui ne donne pas à l'auteur le plan d'un livre, et lui permet de le faire comme il l'entend; ce qui est très-rare aujourd'hui.

Digitized by Google

LES FAVORITES
des
ROIS DE FRANCE.



Agnès Sorel.

Règne de Charles VII. — De 1424 à 1461.

AGNÈS SOREL naquit en 1409, au village de Fromenteau, en Touraine. Elle était fille du seigneur de Saint-Gérand. Les noms de baron, de comte et de marquis, étaient alors aussi peu communs en France qu'ils le sont, de nos jours, en Angleterre. La simple dénomination d'écuyer était encore en honneur; des Laval la prenaient. Les sou-

verains ne prodiguaient pas ces titres, qui bientôt ne prouveront rien, sinon qu'on les a payés.

Isabeau de Lorraine, duchesse d'Anjou, vint à la cour de Charles VII le supplier de lui rendre son mari prisonnier; elle s'était fait suivre par Agnès Sorel, sa fille d'honneur. Il paraît qu'elle se défiait de ses charmes un peu surannés près d'un jeune roi. Agnès, à dix-huit ans, était fraîche comme Hébé, parlait avec grâce, faisait même des vers; ce qui parut un prodige dans une cour où les seigneurs et quelquefois le roi ne savaient pas lire.

Offrir les charmes d'une jeune personne aux yeux d'un protecteur est une ruse bien ancienne parmi les vieilles femmes; elles savent que les grands aiment à y être pris. A la première vue, Charles VII devint éperdument amoureux d'Agnès. Il imagina, pour l'avoir

Digitized by Google

près de lui, de la nommer fille d'honneur de la Reine. Cette princesse était très-soumise : toutes les femmes l'étaient à leurs maris dans ce temps-là. Si on lui parlait des galanteries de son royal époux, elle répondait avec une douceur angélique : « C'est mon seigneur; il a » tout pouvoir sur mes actions, et moi » aucun sur les siennes. » On a souvent observé que les femmes qui souffraient près d'elles les maîtresses de leurs maris voulaient se faire pardonner leurs faiblesses secrètes, ou qu'elles avaient quelque ressemblance avec les dames de Lesbos; mais cette reine était incapable de feindre, parce qu'elle était vertueuse.

Les trésors du roi, prodigués à la favorite et à sa famille, firent murmurer le peuple. Agnès vint à Paris dans un éclat qui effaçait celui de la Reine, résignée à suivre une maîtresse. Au lieu

Digitized by Google

d'acclamations qu'elle attendait, elle reçut des huées, et s'écria dans son dépit : « Ces Parisiens sont des vilains » (des rustres, des mal-appris)! »

Cependant Charles VII, qu'on avait vu si brave dans les combats, ne sortait plus de Loches et de Chinon, doux séjour de ses voluptés; et le duc de Bedford, à la tête de ses Anglais, ravageait nos provinces. Un jour que le roi consultait un astrologue, Agnès voulut savoir quel serait son destin. Cet homme, qui n'avait pas de peine à deviner qu'il faut flatter à la cour, lui prédit qu'elle fixerait long-temps le cœur d'un grand roi. Agnès se lève, et fait une révérence à Charles; elle lui demande la permission de se retirer à la cour du roi d'Angleterre. « Sire, ajouta-t-elle, c'est lui » que regarde la prédiction, puisque » vous allez perdre votre couronne, et » que bientôt Henri V va la réunir à la

Digitized by Google

» sienne. » Ces paroles, dit le naïf et familier Brantôme, piquèrent si fort le cœur du roi, qu'il se mit à pleurer, et de là, prenant courage, quittant la chasse et les jardins, il fit si bien par son bonheur et sa vaillance, qu'il chassa les Anglais de son royaume. »

La faveur de la favorite, toujours plus grande, irrita le dauphin, depuis Louis XI : il s'oublia jusqu'à donner un soufflet à la gentille Agnès. Elle se retira, en 1445, à Chinon, dans un château que le roi avait fait bâtir pour elle; il l'avait dotée du comté de Penthièvre en Bretagne, des seigneuries de la Roche-Servière et d'Issoudun en Berri, et du château de Beauté, dont elle prit le nom à l'âge de quarante ans environ. Le roi allait la voir quelquefois, dominé par le souvenir qui reste d'une femme qu'on a prodigieusement aimée.

Vers la fin de 1450, elle fit un voyage

Digitized by Google

au camp du roi, près de Rouen, pour l'avertir d'une conspiration; et ce fut elle que la mort la moins attendue vint frapper. Elle fut empoisonnée, selon les uns, par le dauphin; selon d'autres, par Jacques Cœur, trésorier du roi. Celui qui allait devenir le Néron de la France parut plus capable de ce crime, que ce ministre prévaricateur qui fut pendu. Agnès fut ensevelie dans l'église du château de Loches. Les chanoines crurent faire leur cour à Louis XI en le priant de faire enlever ce tombeau, objet de scandale à leurs yeux. « J'y consens, ré-» pondit le roi; mais vous rendrez aupa-» ravant tous les dons que vous avez » reçus d'Agnès. »

Agnès eut trois filles de France, titre qui se donnait alors aux enfans naturels des rois. Charles, en les mariant, les dota aux frais de la couronne, c'est-à-dire de la nation. Il n'y avait point en-

Digitized by Google

core une liste civile; nos rois puisaient à leur gré dans le trésor.

Agnès tarit nos finances; mais elle fit chasser les Anglais. Nous avouons que nous sommes enclins à lui pardonner, comme à ceux qui, malgré leurs vices, ont fait quelque bien à leur pays. Elle fut, jusqu'à son dernier jour, l'amie de la Reine; et nous aurions lu sans surprise qu'elle la réconciliait avec son époux. *Madame de B**** disait jadis, avec cette facilité de mœurs qui caractérisait l'époque : « Je permets à mon mari sa » femme de chambre; il me passe mon » petit abbé. »

On connaît ces vers de François Ier :

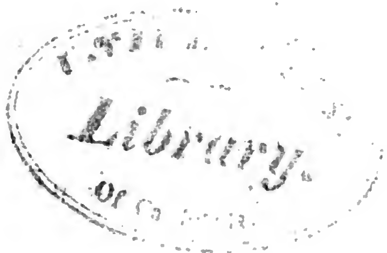
> Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérites,
> La cause étant de France recouvrer,
> Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
> Close nonnain ou bien dévot ermite.

Ce quatrain est digne d'un roi philosophe et d'une cour où on lisait Boccace,

Digitized by Google

la Reine de Navarre, Marot, la Mandragore et Rabelais, auteurs qui se moquaient des moines et des cardinaux. Un chanoine de Loches fit près de mille sonnets latins à la louange d'Agnès. Nous avons vu son buste; la nature accorde rarement tant de beauté à une mortelle.





Digitized by Google

La baronne de Villequier.

Règne de Charles VII. — De 1424 à 1461.

ANTOINETTE DE MAIGNELAIS, cousine-germaine d'Agnès Sorel, mais plus jeune, naquit en 1436, à la cour de Charles VII. La faveur dont elle jouissait fit croire qu'elle lui avait succédé de son vivant. Rien, en effet, n'est plus doux que d'être aimé de deux sœurs ou de deux cousines. Ce ne fut plus un simple soupçon chez les courtisans, quand on lui fit rendre la terre de Maignelais, qu'un duc de Bourbon possédait légitimement, depuis le gain d'un procès contre le père de la favorite. Un roi de France, comme on voit, même à l'égard

Digitized by Google

de ses cousins, pouvait se mettre au-dessus des tribunaux. Les souverains d'un peuple libre les respectent, et en sont plus aimés de leurs sujets.

Charles la maria à quatorze ans au baron de Villequier, capitaine de cent hommes d'armes, et premier gentilhomme de la chambre; et, en considération de la complaisance du chambellan, il lui donna les îles d'Oléron, de Marennes et d'Arvert, et deux mille livres de pension, grande somme pour ce temps-là. Nous avons entendu dire à madame *** que les prodigalités d'un roi sont des indices certains de son amour. Il se trouve pourtant des auteurs graves qui prétendent que les bienfaits dont Charles combla la jolie cousine n'étaient que la suite naturelle du souvenir d'Agnès. Mais Buissière, jésuite, pense, avec moins de charité, que le roi se consola de la perte d'Agnès en prenant une nouvelle maîtresse; en

Digitized by Google

propres termes, « que la place de favo-
» rite fit partie de la succession. »

La baronne de Villequier, veuve quatre ans après son mariage, plus belle et plus absolue, disposa des emplois et des bénéfices. « Si elle eut des enfans, dit un
» auteur contemporain, son mariage sau-
» va le scandale de leur naissance. » Réflexion digne de l'histoire, comme on l'écrivait dans ce temps-là.

On ne peut nier qu'*elle ait eu* des enfans de Charles VII; il reste d'elle quittance au roi, 8 janvier 1458, de la dot de sa fille naturelle, mariée au sire de Rochefort. L'histoire de Bretagne apprendra aux écrivains de cour qui veulent la faire passer pour chaste, qu'elle eut deux fils et deux filles d'un duc. L'aîné, bâtard de Bretagne, fut la tige des comtes de Vertus, nom bien choisi pour l'enfant de l'adultère! Le jésuite Buissière, qui pense mal des femmes, répond

Digitized by Google

aux apologistes de la belle Villequier, « qu'il n'y a guère d'apparence qu'une » femme qui se livra entièrement à un » duc de Bretagne, n'ait rien accordé à » un roi de France. » Quand le dauphin régna sous le nom de Louis XI, madame de Villequier, qui savait que ce mauvais fils ne pardonnait pas à son père d'avoir eu des maîtresses, se retira en Bretagne, et se résigna au seul parti alors raisonnable, la dévotion.



Digitized by Google

Philise Renard et Marguerite de Sassenage.

Règne de Louis XI. — De 1461 à 1481.

PHILISE RENARD, née en Dauphiné, était déjà alliée en noble bâtardise, lorsque veuve, et maîtresse de Louis XI encore Dauphin, elle mit au monde une fille qu'elle maria avec une dot prise sur la recette générale du Dauphiné. Philise était belle. L'histoire se tait sur le reste.

Une beauté de cette province était aimée en même temps par ce prince, ardent dans ses galanteries comme en politique. C'était Marguerite de Sasse-

Digitized by Google

nage, de la famille des anciens comtes de Lyon et de Forez. Chorier, si connu de ceux qui lisent et savent goûter la belle et pure latinité des temps modernes, dit qu'elle était fille du gouverneur du Dauphiné, qui fut tué à la bataille de Verneuil en 1424. A propos de Chorier, voici une anecdote peu connue : Un libraire, par un malheureux instinct qui trompe souvent ceux de son métier, lui commanda une HISTOIRE GÉNÉALOGIQUE DU DAUPHINÉ. Il n'en vendit pas cinquante exemplaires. Il en pleura; il s'écriait souvent comme Boniface dans le MERCURE GALANT :

Un livre in-folio m'a mis à l'hôpital.

Chorier compatit à la peine de son libraire, tout juif qu'il l'avait trouvé ; il lui promit un livre qui ferait sa fortune.

Digitized by Google

Au bout d'une année, temps assez court pour un chef-d'œuvre, il lui apporta un joli in-18 de 300 pages; ALOÏSIA, livre indécent, mais qui semble dicté par les Grâces. On a comparé son style à celui de Térence. Vingt mille exemplaires furent enlevés. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que, depuis cent quarante-sept ans, il s'imprime en latin dans toute l'Europe, sans qu'on le prohibe, d'après ce principe, sans doute, que la censure n'a aucune prise sur les langues savantes. Barbou l'avait rangé parmi les classiques, et de sa boutique il allait aux colléges et dans les couvens. Personne ne le recherche, ne le demande aujourd'hui; ce qui prouve qu'on a plus de mœurs, ou qu'on lit moins le latin.

Mademoiselle de Sassenage épousa, à dix-huit ans, un Beaumont, de l'illustre famille à qui la France doit l'héritage et

Digitized by Google

la réunion du Dauphiné. Louis XI, alors Dauphin, craignant son père et les maîtresses, s'était exilé dans cette province; il y vit Mme de Beaumont, veuve, jeune et belle. Il l'emmena à sa cour quand il fut roi.

Il en eut trois filles qu'il légitima; il les dota richement, suivant l'usage. Il maria l'aînée, dit la CHRONIQUE SCANDALEUSE, page 100, au bâtard Louis de Bourbon, l'un des hommes les plus accomplis de son temps. On lit dans le CABINET DE LOUIS XI, « qu'il était bon, gentil et loyal chevalier, qu'il fit de grands, bons, agréables services au roi, et ne donna jamais à avarice une seule heure de repos pour dormir en son cœur. » La seconde fille épousa un Poitiers, de la famille de la belle Diane, et reçut trente mille écus d'or en dot. Enfin, ces trois filles naturelles s'allièrent à tout ce qu'il y avait de plus

Digitized by Google

grand : aux Chabannes, aux Dammartin, aux Boulainvilliers, aux d'Arpajon, aux Saint-Priest, etc.

Madame de Beaumont fut la maîtresse la plus estimée et la plus longtemps aimée du roi. On n'a pu découvrir en quelle année elle mourut. Quelques historiens lui rapportent l'anecdote de l'astrologue de la cour. Il avait prédit sa mort, et elle arriva. Le roi ordonna que cet homme lui fût amené, et qu'on se tînt prêt à le jeter par la fenêtre à son signal. « Toi qui prétends être si habile, lui dit-il, apprends-moi un peu combien tu as encore de temps à vivre. — Sire, répondit le prophète, sans témoigner de frayeur, je mourrai trois jours avant votre majesté. » Le roi eut grand soin de ne le laisser manquer de rien.

Digitized by Google



La Gigogne

Et la Passe-Filon.

Règne de Louis XI. — De 1461 à 1481.

Louis XI, ce tyran dont l'humeur âcre le portait à l'amour comme à la vengeance, eut une foule de maitresses : filles, veuves, mariées, peu lui importait si elles étaient jolies.

Quand le prince d'Orange l'eut rendu maître du duché de Bourgogne, il fit venir de Dijon à sa cour Huguette de Jacquelin, sur ce qu'on lui manda dans une dépêche qu'elle était belle et fringante. Peu de temps après, il amena de Lyon deux maitresses d'un

Digitized by Google

nom singulier; la Gigogne et la Passe-Filon: l'une veuve, l'autre femme d'artisans de la ville, dévideurs de soie, qu'on nommerait aujourd'hui négocians. « Il leur fit beaucoup de bien, dit Jean de Troyes, et par reconnaissance des passe-temps qu'elles lui avaient procurés, et pour L'HONNÊTÉ de ces deux femmes (1). » Il maria la Gigogne, et donna au mari de la Passe-Filon une charge de conseiller. « Pour obtenir des emplois, rien n'est tel que le canal des femmes, » dit une vieille comédie; rien n'est plus vrai, et nous pensons que les trois quarts des places à la cour viennent de là.

Le roi avait le défaut de les ravir au vrai mérite, ou à ceux qui les possédaient, pour les donner à des c.... com-

(1) HONNÊTETÉ signifiait alors air, ton qui n'est pas commun.

Digitized by Google

plaisans. Les pratiques les plus minutieuses de la dévotion ne l'empêchaient pas de s'abandonner à ses plaisirs. Il ordonnait en même temps un pélerinage à Orléans pour la Vierge, la Gigogne et la Passe-Filon, et, quand il avait péché, il criait avec componction : « Sainte Notre-Dame d'Embrun, venez à notre secours ! »



Digitized by Google

La marquise Spinola.

Règne de Louis XII. — De 1495 à 1515.

THOMASSINE SPINOLA naquit à Gênes vers l'an 1480. Jamais tant de charmes ne furent gardés avec plus de jalousie par l'hymen. A l'entrée de Louis XII à Gênes (1502), les dames eurent la liberté de se trouver à toutes les fêtes. D'Authon, historien du roi, est amusant dans son vieux style. «Les Génois, contre la nature de leurs mœurs, dit-il, menaient là leurs femmes et leurs filles, sœurs et cousines, pour donner JOYEUX PASSE-TEMPS au roi. Ils prenaient les plus belles, et les présentaient à S. M., en les baisant les premiers pour faire

Digitized by Google

l'essai; et puis les baisait le roi volontiers, et dansait avec elles, et prenait d'elles tout honorable déduit. »

La marquise Spinola était la première par le rang, l'esprit et la beauté. Louis XII était aimable, vif, spirituel; il avait cet air de bonté qui charme dans un roi. Les regards de la marquise parlèrent d'abord; mais au milieu de tant d'aveux muets de ses rivales, ils ne furent pas entendus. Elle s'expliqua la première. Sans doute la pudeur avait combattu, mais l'amour triompha.

On sait de quels feux une italienne est brûlée. « Le roi, dit son historiographe, était trop humain pour n'être pas touché. Dans plusieurs entrevues, ils DEVISÈRENT DE PLUSIEURS CHOSES PAR HONNEUR. » Tout y était si platonique qu'on ne pouvait condamner les avances que la marquise avait faites. Dans leurs adieux, tremblante de pudeur et

Digitized by Google

d'amour, elle pria le roi de trouver bon qu'elle fût sa maîtresse de cœur et lui son amant, ou son INTENDIO; suivant l'expression italienne, l'objet de toutes les pensées. Le roi accorda tout ce qu'elle voulut.

Depuis ce jour doux et funeste, elle oublia pour lui le reste du monde : tout lui parut indifférent ou méprisable; le mari même perdit ses droits. « Ce qui pourrait donner à penser ce qu'on voudra, » dit naïvement l'historien du roi.

Quoique les sens n'entrassent pour rien dans ce commerce, l'amour se soutint avec la même vivacité. Le Roi, en 1505, passa pour mort en Italie. La belle Génoise, trop crédule et trop tendre, mourut de douleur huit jours après. Louis XII en fut affligé et versa des larmes; les rois sont si rarement aimés, même d'une maîtresse! Le bon

Digitized by Google

Louis XII avait su se choisir une amante. Il voulut que d'Authon immortalisât dans l'HISTOIRE DE SON RÈGNE le mérite et la vertu de la belle Thomassine Spinola. L'abbé d'Authon, frère de l'historien, donna à la jeune victime de la tendresse la plus vraie le titre de DAME INTENDIX du roi. Louis lut ces vers; et ce qui prouve l'innocence de L'INTENDIX et de L'INTENDIO (de la dame et du sire de la pensée), c'est que le roi envoya les vers à Gênes pour orner la pompe funèbre et le tombeau de Thomassine, « en signe de continuelle souvenance et spectacle mémorable. »

Cet amour platonique exista-t-il réellement? Oui, parce que Louis XII, marié et fidèle, le voulut. L'exception est rare. Sous un beau nom, la plus noble passion dégénère, le principe en eût-il été pur et céleste.

Otez le sens, tout amour est détruit.

Digitized by Google

Après Gentil Bernard, on pourrait citer sur ce sujet Massillon et Bourdaloue. Les prédicateurs pensent mal de la nature humaine, et c'est pour cela que leur peinture est si vraie.



Digitized by Google



La Comtesse DE CHATEAUBRIANT.

Règne de François Ier. — De 1490 à 1500.

L'HISTORIEN-ROMANCIER VARILLAS, le savant Bayle, le compilateur Moréri et l'obscur Hévin, différent sur les amours de cette favorite. Enfin, Lesconvel publia, en 1695, en Hollande, pays des libelles, l'HISTOIRE TRAGIQUE DE LA COMTESSE DE CHATEAUBRIANT. On en a fait depuis un opéra-comique, c'est assez. Le vulgaire croira toujours que le mari de cette dame la sacrifia à sa jalousie, ou que François Ier respecta sa vertu (1). Il

(1) Je n'ai pas vu une femme sur cent qui ne

Digitized by Google

faut d'autres sources pour une histoire. Quand l'événement s'est passé de nos jours, on peut être le premier à le raconter, au risque d'être démenti. La vérité gagne, quant au fond, par la controverse; mais qui vit jamais les détails des mêmes yeux? L'histoire chez les anciens n'est souvent appuyée que d'un seul témoignage; chez nous, elle en a d'innombrables, surtout depuis la révolution. C'est toujours *une supériorité* sur les anciens. Il reste à ceux-ci le style, que nous n'avons pas encore égalé, quoique Voltaire ait dit que Saint-Réal, dans la CONJURATION DE VENISE, avait peut-être surpassé Salluste.

L'histoire galante n'a pas de sources aussi respectables en France qu'en Angleterre. Là, les mystères les plus secrets

m'ait raconté l'histoire de Françoise de Foix telle qu'elle est dans le roman, ou dans la charmante pièce de M. Dupaty.

Digitized by Google

sont constatés devant une cour ecclésiastique. Rien n'est faux, exagéré, rien n'est omis dans son procès-verbal. Avec quelle conscience les témoins y révèlent ce qu'ils ont vu! les faits, dans Hume ou dans Vély, sont moins authentiques. Le mensonge ne se glisse jamais dans les aveux recueillis par ce redoutable tribunal. Nous avons en France Brantôme et Bussy-Rabutin qui mentent ou brodent sur les détails. Les Anglais ont, depuis Henri VIII, deux cents volumes de procès d'où l'on peut tirer des histoires réelles plus amusantes que les fictions de Boccace et de Pigault-Lebrun.

La comtesse de Châteaubriant, de la maison de Foix, qui transmit la Navarre aux Bourbons, naquit vers l'an 1475. Elle épousa, très-jeune, un Laval-Montmorency, seigneur de Châteaubriant. François I[er] voulut que la cour, un peu triste avant son règne, devînt le séjour

Digitized by Google

de la galanterie. Les belles femmes vivaient alors, comme Esther, modestes et retirées, dans les vieux châteaux, où messer C...ge allait rarement visiter les maris. Quoique le roi prétendît « qu'une » cour sans femmes fût une année sans » printemps, et un printemps sans roses, » le comte de Châteaubriant hésitait d'amener la sienne. Il s'y décida par la crainte de déplaire, ou par ambition. La comtesse opposa une résistance « assez longue, » a écrit une dame auteur d'une simple notice sur cette belle infidèle. On lit dans Varillas que, pendant la captivité du roi, son mari l'enferma dans une chambre tendue de noir, et lui fit ouvrir les veines. Il n'est pas de conte plus absurde, puisque la comtesse reparut à la cour pour éprouver tous les chagrins d'une maîtresse abandonnée.

Le roi, épris de la duchesse d'Estam-

Digitized by Google

pes, à qui il avait fait, comme nous l'avons dit, sa déclaration en vers avant son départ pour l'armée, fit demander à la comtesse de Châteaubriant les joyaux où étaient gravées des devises amoureuses. Elle répondit à l'envoyé : « Puisqu'il » plaît au roi de reprendre ce qu'il a » donné, je le rends en lingots (elle » avait fait fondre les bijoux). Quant » aux devises, elles sont si bien em- » preintes en ma *pensée, et je* LES Y » TIENS SI CHÈRES, que je n'ai pu souf- » frir que personne en disposât, en » jouît, en eût du plaisir que moi- » même. » François Ier lui permit de rester à la cour; elle se garda bien de s'enfermer dans une solitude.

Quel roi trouva jamais un cœur comme celui de mademoiselle de la Vallière? Madame de Châteaubriant se consola peut-être avec d'autres plaisirs. Elle fit payer à son royal amant l'abandon de

Digitized by Google

ses charmes par les faveurs et l'or dont elle fit combler sa famille. Elle était sœur du maréchal de Lautrec. On verra, dans la vie de ce guerrier, qu'elle sut lui faire pardonner les échecs qu'il éprouva en Italie (1).

Elle mourut dans sa terre, en 1537, âgée de cinquante-deux ans. Le comte fut soupçonné de l'avoir empoisonnée. Il est plus raisonnable de conjecturer qu'il *lui montra* l'humeur et le mépris d'un mari amoureux, et qui sait qu'il est trompé. Mais qu'il ait attendu trente-deux ans pour punir une infidélité née de son imprudence, infaillible à la cour la plus galante de l'Europe, l'action est moins vraisemblable que celle d'Atrée. On sait que la vengeance de ce dernier, exécutée au bout de vingt ans, est une

(1) Voir dans les GRANDS CAPITAINES DEPUIS DUGUESCLIN.

Digitized by Google

invraisemblance, aux yeux de Voltaire, dans la tragédie de Crébillon. L'amour ne se venge plus quand il est vieux. Le comte fit élever à sa femme un tombeau orné de sa statue, et d'une épitaphe par Clément Marot; ce qui ne prouve ni l'estime, ni les regrets d'un mari.

Le père Anselme, dans la généalogie des Châteaubriant, que nous avons lue, dément l'erreur de Varillas par le témoignage des auteurs et des mémoires contemporains. Mais la preuve la plus forte se trouve à la bibliothèque du Roi, dans le manuscrit du comte de Béthune, volume 27, folio 182.



Digitized by Google



La duchesse d'Estampes.

Règne de François Ier. — De 1530 à 1540.

ANNE DE PISSELEU, qui dut un duché à ses *charmes*, *naquit* en Picardie, l'an 1508. La maison de Pisseleu fut entée sur celle d'Estampes-Valençay, qui a produit un guerrier fait cardinal, un savant et un maréchal de France, du nom de la Ferté-Imbaut, lequel dut son rang à ses exploits, et non aux FAVORITES DE LA COUR.

Anne de Pisseleu commença par être fille d'honneur de la mère de François Ier. : c'était le début d'usage pour devenir MAÎTRESSE. Elle changea son

Digitized by Google

nom pour celui de mademoiselle de Helly, mieux sonnant à l'oreille. Le Roi lui fit sa déclaration en vers, au moment où il partait pour l'armée. On croit qu'elle n'y répondit qu'à son retour; c'est un trait de vertu. Voici la fin du madrigal. Voltaire en a imité les derniers vers :

. . . . Vous avez là réduit mon vouloir
Que plus tâchez ma liberté me rendre,
Plus empêchez que ne la puisse avoir,
En commandant ce que voulez défendre.

VOLTAIRE.

C'est grand'pitié que vos vertus défendent
Le plus charmant péché. . . . . .
Quand vos beaux yeux malgré vous le demandent.

Jean de Brosse aida son prince à cacher ses amours avec une demoiselle; la galanterie en France n'est permise qu'aux femmes mariées; il épousa mademoiselle de Helly. Le roi la fit comtesse d'Estampes, rendit au mari ses biens confisqués depuis la révolte du connétable de

Digitized by Google

Bourbon, et le nomma gouverneur de Bretagne, avec le COLLIER DE L'ORDRE. Peu de temps après, il érigea le comté en duché d'Estampes. Il voulait que l'éclat du rang fût égal à celui de la beauté de sa maîtresse.

Puissante et absolue, elle enrichit ceux qu'elle aimait, et se vengea de ses ennemis. Le jour qu'elle fit exiler dans sa terre la comtesse de Châteaubriant, elle *trouva ce distique* sur son oreiller:

Vengeance, amour, unis dans le même plaisir!
De quelle heureuse nuit madame va jouir!

Chabot avait été dégradé par un arrêt du parlement; elle le fit rétablir dans sa charge d'amiral. Elle avait à se plaindre du chancelier Poyet; il fut renvoyé. Elle craignait les effets de la haine publique, après la mort de son amant; pour s'assurer un asile, elle révéla à Charles-Quint les secrets de

Digitized by Google

l'Etat, et fit battre ainsi nos armées. En Angleterre, elle aurait eu la tête tranchée, malgré le roi. Il est à croire aussi qu'elle lui fut infidèle, après le don du beau diamant que Charles-Quint eut l'adresse de lui faire accepter. Cette courtisane devait penser, comme ce personnage d'une comédie de Shéridan, que « la probité n'a pas plus à faire en » galanterie qu'en politique. »

Henri II, à son avènement au trône, ne voulut pas punir une femme qui avait gouverné son père pendant vingt-deux ans. Peut-être était-il flatté qu'elle eût aspiré à devenir sa maîtresse; mais le jeune roi était trop asservi à Diane de Poitiers, plus âgée de dix ans que la duchesse. Il n'aimait que les robustes appas, et Diane avait un sein, un embonpoint dignes d'un sultan.

La duchesse d'Estampes se retira dans une de ses terres, suivie du mépris

Digitized by Google

du peuple et de la cour. Elle se fit protestante, et dépensa tout son revenu à faire des prosélytes. La faveur de sa rivale, plus que les remords, lui fit éprouver les terreurs de l'enfer. Elle mourut en 1576. On peut juger de la fin d'une telle femme, par ces mots de Bourdaloue : « Quels dépits et quelles » fureurs ! et quelle image plus naturelle pourrai-je en donner que les » pleurs des *damnés* et leurs grincemens » de dents ! »



Digitized by Google



La belle Féronière.

Règne de François Ier. — De 1540 à 1547.

Ce n'est point, comme le vulgaire le croit, la qualité de marchand de fer qui fit donner à une des maîtresses de François Ier le nom de LA BELLE FÉRONIÈRE; c'était celui du mari FÉRON, on l'avait fait féminin. Cet usage existe encore en province : on y nomme la femme de Claude, Claudine; de M. le Roi, la Reine. On avoit appelé Agnès Sorel la Sorelle, et la Gigon, maîtresse de Louis XI, la Gigogne. En Pologne, la femme de Lodoïski est Lodoïska.

Il y a quatre cents ans que le portrait de la Féronière tapisse les murs de

Paris ; le peuple hébêté contemple avec plaisir, puis avec mépris, les traits de cette courtisane, et laisse à des savans curieux la difficulté de savoir si François I[er] était duc d'Angoulême ou roi lorsqu'il reçut d'elle un don bien funeste. La peinture en apprend plus sur la Féronière que l'histoire. Elle était belle ; n'est-ce pas tout dans la vie d'une femme? Son portrait, qu'on voit au Musée, nous montre un front élevé, des yeux fendus, vifs, doux, un nez bien fait, une bouche mignonne, un teint d'une grande blancheur, et un cou aussi parfait que la tête ovale qu'il soutient.

Nous allons citer les auteurs de vieilles chroniques, dont nous abrégerons pourtant les longueurs et l'ennui, sans altérer la naïveté de leur style.

Guyon (1) raconte « que François I[er]

(1) Médecin, puis historien.

Digitized by Google

» rechercha la femme d'un avocat de
» Paris, très-belle ET DE BONNE GRACE
» [il ne la nomme pas, pour ne pas faire
» rougir ses enfans (1)]. Cette dame ne
» voulut jamais lui complaire, et le ren-
» voyait avec beaucoup de rudes pa-
» roles. Le roi en était contristé. Ses
» courtisans lui dirent qu'il pouvait la
» prendre d'autorité, et par la puissance
» de sa royauté. Et, de fait, l'un d'eux
» l'alla dire à cette dame, laquelle le dit
» à son mari. »

« L'avocat voyait bien qu'il fallait que
» lui et sa femme vidassent le royaume;
» encore auraient-ils beaucoup à faire
» de se sauver, s'ils ne lui obéissaient.
» Enfin, le mari donna dispense à sa
» moitié, et, afin de n'empêcher rien
» dans cette affaire, il fit semblant d'al-
» ler à la campagne pour huit ou dix

(1) Deux Féron, l'un avocat, l'autre conseil-
ler au parlement.

Digitized by Google

» jours. Mais il se tint caché dans Paris, » fréquentant les mauvais lieux, et cher- » chant du mal pour le donner à sa » femme qui le donnerait au roi. »

Il trouva incontinent ce qu'il cherchait, en infecta sa compagne, et elle PUIS APRÈS le roi, lequel le communiqua à plusieurs autres dames de la cour. Il n'en put jamais bien guérir; tout le reste de sa vie « il fut malsain, triste, » fâcheux, inaccessible. »

Buffon prétend que presque toujours les restes de cette affreuse maladie, qui semblent éteints, fermentent et se renouvellent dans la vieillesse. « La Fé- » ronière, dit Mézeray, n'était qu'une » des maîtresses du roi. Ce fut une » étrange et sotte espèce de vengeance » que celle du mari. La malheureuse » en mourut, et lui s'en guérit par de » prompts remèdes. »

En rapprochant la belle Féronière, de

Digitized by Google

Mézeray, Lavocate, de Guyon, on conclut que c'était la même personne. La critique, en histoire, ne peut aller plus loin; elle paraissait presque toujours si incertaine ou si contradictoire à Sénèque, qu'il a dit : « Qui attendit jamais une garantie de l'histoire? » Il faudrait qu'elle eût un tribunal et un jury.

Marguerite de Valois, sœur et confidente de François Ier, a raconté cette aventure avec plus de vérité, dans une simple NOUVELLE, que Guyon et Mézeray, réduits, à défaut de documens, à recueillir les bruits du peuple, de la cour et de la ville; trois classes qui diffèrent toujours sur les circonstances, et ne s'accordent que sur le mensonge.

Marguerite de Valois, en femme délicate, ne montre l'amour du roi son frère que sous des couleurs riantes, dans la vingt-cinquième nouvelle de l'HEPTAMÉRON. C'est toujours ainsi que l'amour

Digitized by Google

commence. Nous pensons que les suites racontées par les historiens n'arrivèrent que long-temps après.

Un avocat célèbre, dit la belle reine de Navarre, épousa une jeune personne dont les traits étaient parfaitement beaux, le teint admirable, la taille noble et bien prise; mais il était vieux, et sa femme chercha à dissiper l'ennui qu'elle trouvait jusque dans les complaisances du bonhomme, en courant les bals et les promenades.

Elle alla un jour à une noce où elle vit François I[er], l'homme le mieux fait, le plus galant et le plus aimable de son siècle. François s'approcha d'elle, et s'expliqua avec tant de grâce qu'il réussit presque aussitôt qu'il eut ouvert la bouche. On lui répondit qu'il ne prît pas la peine d'être éloquent, que sa seule présence et l'amour avaient déjà persuadé tout ce qu'il vou-

Digitized by Google

lait dire. Ils prirent des mesures pour se voir; car les princes se donnaient encore le plaisir de prendre des mesures avec les pères et les maris.

François alla à un rendez-vous, déguisé, pour ne pas exposer la réputation de l'honnête dame, qui, de son côté, avait laissé la porte ouverte, pour ne pas troubler par un coup de marteau le silence du cabinet de son époux. Mais, en montant l'escalier, le roi rencontre le mari qui le descend une bougie à la main. Sans délibérer, il va droit à lui : « Monsieur l'avocat, lui dit-» il, vous savez quelle confiance moi et » tous les miens avons toujours eue dans » vos conseils. Je viens, sans suite, pour » vous consulter, et vous prier de me » donner à boire, car j'en ai besoin. Ne » dites à personne que je sois venu; j'ai » mes raisons, et d'ici je vais dans un « endroit où je ne veux pas être connu. »

Digitized by Google

Le mari ne se sentant pas d'aise de l'honneur que lui faisait le prince, le mène dans la salle, appelle sa femme, et lui ordonne d'apporter la collation la plus délicate. Le prince ne trouva qu'un instant pour demander à la dame ce qu'il deviendrait. Elle lui dit d'entrer dans la garde-robe, au second, où était la clef, où elle ne manquerait pas de l'aller trouver.

Il sortit, défendit à l'avocat et à sa femme de l'accompagner, les enferma de crainte d'être suivi, et entra lestement dans l'endroit indiqué. L'avocate ne différa de l'y joindre qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour entendre l'éloge du prince de la bouche de son mari. Les rendez-vous furent répétés, et le roi aima cette maîtresse aussi long-temps qu'un jeune roi peut aimer.

Digitized by Google



Diane de Poitiers.

Règne de Henri II. — De 1547 à 1559.

Diane de Poitiers, fille du seigneur de Saint-Vallier, naquit en 1499. Sa famille est une des plus nobles et des plus anciennes du Dauphiné. Diane épousa, à treize ans, le comte de Maleuvrier, de la maison de Brézé, et petit-fils, par sa mère, de la belle Agnès Sorel. C'était ajouter la généalogie des Grâces à celle des Saint-Vallier. Cette origine, pour les femmes, vaut toutes les autres à la cour d'un jeune roi.

Le connétable de Bourbon, à qui, un jour, on avait demandé s'il trahi-

Digitized by Google

rait le roi pour un royaume, et qui avait répondu : « Non, mais pour un » outrage, » venait d'éprouver le plus grand qu'on pût faire à un général : la duchesse d'Angoulême, amoureuse et méprisée, lui avait fait ôter le commandement de l'armée après la bataille de Marignan qu'il avait gagnée. Cette princesse, vieille et brûlée de l'ardeur de ses sens, crut l'éteindre par la vengeance. Elle fit confisquer les biens du connétable; il se révolta contre son roi, François Ier. Entre dix-neuf complices de Bourbon, Saint-Vallier, père de Diane, qui l'avait caché dans sa terre, fut seul condamné. La hache du bourreau était levée sur sa tête quand on entendit crier grâce.

L'historien Mézeray, ennemi des favoris et des favorites, prétend que Diane avait payé le pardon du roi du sacrifice de son honneur. Voltaire, avec moins

Digitized by Google

de réserve encore, dit que c'était une tradition, que François Ier AVAIT JOUI D'ELLE. La famille de Diane a nié son double adultère. « Diane, a-t-on écrit, » ne donna aucune prise sur sa conduite » tant que vécut son mari, et la preuve » de ses regrets après sa mort, c'est que, » dans le temps de sa plus grande faveur » à la cour, ses couleurs étaient le noir » et le blanc. » On répond qu'une femme coupable d'une faiblesse n'ignora jamais l'art de l'accorder avec ses devoirs extérieurs. Est-ce la peine de démentir le premier adultère avec François Ier, quand elle devait en commettre un second avec le fils, marié à une belle et jeune princesse. Elle avait trente-un ans, lorsque le duc d'Orléans, depuis le dauphin, n'en avait que treize. « Ainsi leurs amours, dit-on, durent » commencer plus tard. » Mais Diane ne pouvait-elle pas avoir du goût pour les

Digitized by Google

adolescens? Elle trouva une rivale redoutable dans la duchesse d'Etampes, maîtresse de François Ier, qui voulait l'être aussi du dauphin.

Il y eut des scènes scandaleuses qu'on peut lire dans Brantôme. La duchesse, plus jeune de dix ans, appelait Diane VIEILLE RIDÉE. On n'était pas très-poli dans le seizième siècle, et plus tard, on sait quel nom la reine-mère donnait au cardinal de *Richelieu*, amant de Marion Delorme. Le dauphin, qui n'avait pas dix-huit ans, préférait Diane, âgée de quarante, à Catherine de Médicis, d'une beauté ravissante. Cette reine tremblait devant la favorite.

A la mort de François Ier, 1547, Diane gouverna l'Etat et le jeune roi. Elle exila d'abord la duchesse d'Estampes, en lui laissant ses biens, par la crainte, sans doute, de donner contre

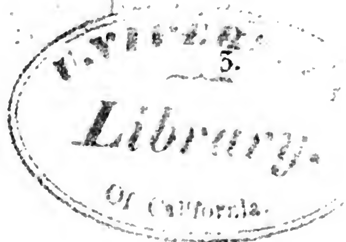
elle-même un mauvais exemple. Elle reprit, donna tous les emplois, réforma le conseil, le ministère et le parlement. Le roi l'en récompensa par le don à vie du duché de Valentinois. Enfin, elle inspira à Henri II sa haine contre les Huguenots.

Le roi voulut légitimer une fille naturelle qu'elle cachait à la cour; elle lui dit avec fierté : « J'étais née pour » avoir de vous des enfans légitimes ; je » ne veux pas qu'un arrêt de votre par» lement me déclare votre concubine. » A peine Henri II, blessé dans un tournoi, fut-il déclaré en danger, que Catherine de Médicis ordonna à Diane de se retirer et de rendre les diamans de la couronne. La maîtresse demanda si le roi était mort. Sur la réponse que non, mais qu'il ne passerait pas la journée, elle répliqua : « Je n'ai donc » pas encore de maître. Que mes enne-

Digitized by Google

» mis sachent que je ne les crains
» point. Quand ce prince ne sera plus,
» je serai trop occupée de la douleur de
» sa perte pour que je puisse être sen-
» sible aux chagrins qu'on voudra me
» donner. »

A peine le roi venait d'expirer que tous les amis de Diane l'abandonnèrent, excepté le connétable de Montmorenci, qui lui devait son rappel à la cour. Elle se retira au château d'Anet, qu'elle avait fait embellir par le célèbre architecte Philibert Delorme. Elle y mourut en 1566, âgée de soixante-six ans. Elle avait fondé plusieurs hôpitaux; c'était rendre à Dieu ce qu'elle avait pris au monde. « Il faut que le peuple
» de France, dit Brantôme, prie Dieu
» qu'il ne vienne jamais de favorite plus
» mauvaise que celle-là. »


5.
Library
Of California

Digitized by Google



Sara Flamin.

Règne de Henri II. — De 1547 à 1559.

Flamin-Lewiston, née en Ecosse, vers l'an 1540, avait suivi en France la jeune reine Marie Stuart, décapitée depuis par Elisabeth d'Angleterre. Catherine de Médicis, voulant amuser son royal époux, Henri II, par une mascarade, pompona mademoiselle Flamin, à peine âgée de quatorze ans, comme la sibylle Erytrée : en débitant ces mauvais vers de Saint-Gelais à la sœur du roi,

Le beau rivage où mon surnom j'ai pris,
Ne produit point de perles de tel prix
Que vous, unique et *claire* Marguerite, etc.,

Digitized by Google

la grâce et la voix de cette enfant le touchèrent. Elle devint enceinte. Elle avait un caractère ingénu, mais décidé; elle ne se cacha point, même elle s'en glorifia. « Elle n'en fit point la petite » bouche, rapporte Brantôme dans son » style familier. —Loin d'être fâchée de » l'état où je suis, disait-elle, j'en suis » très-honorée et très-heureuse. »

Elle mit au monde Henri d'Angoulême, qu'on fit grand-prieur de France, gouverneur de Provence et amiral. Papon, dans son HISTOIRE DE PROVENCE, in-folio, qui n'est jamais lu, loue ce grand-prieur d'avoir protégé les muses (1). Notre lyrique Malherbe le suivit dans son gouvernement. Ce fut à Aix que,

(1) Il a enseveli plus d'un personnage illustre dans ses énormes in-quarto.

> Lisez-vous l'histoire de plomb
> Du révérend père Papon?
>
> MIRABEAU.

dans un doux loisir, ce poëte harmonieux

D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,

et qu'il polit ses vers autant que le permettait la rouille de la langue, qui ne fut effacée que soixante-dix ans après par Boileau et Racine.

Le duc d'Angoulême était violent, mais généreux. Ses qualités ne peuvent l'absoudre d'avoir présidé, la veille et le jour, au massacre de la Saint-Barthélemy. « Pour s'assurer de la mort » de l'amiral de Coligny, dit l'inflexible » de Thou, il lui essuya le visage avec un » mouchoir, et, l'ayant reconnu, il lui » marcha sur le ventre en s'écriant : » Courage, mes amis! nous avons bien » commencé; finissons de même! »

Il trouva à Aix la punition de ce forfait. Il y avait pour ennemi Altoviti, baron de Castellane, mari de la belle

Digitized by Google

Châteauneuf. Il alla le trouver pour lui reprocher des brigues contre lui, et, dans sa colère, il lui passa son épée à travers le corps. Altoviti, presque expirant, trouva son poignard sous le chevet du lit où il tomba, et en frappa le grand-prieur au bas-ventre. On dissimula au dernier le danger de sa plaie; mais un confesseur, mieux à son devoir que le médecin, lui dit nettement qu'il ne fallait plus songer à la vie. « Eh » bien! répondit-il, pensons donc à mou- » rir. » Il communia, et mourut sans se repentir du fanatisme barbare qu'il portait dans son cœur. Sara Flamin, sa mère, mourut de douleur en Écosse, après le supplice de Marie Stuart.

La famille des Lewiston existe encore en Lorraine. J'ai connu le chevalier de Lewiston, officier au régiment de Dillon. Il disait de Sara Flamin : « Oh! » celle-là est l'illustre catin de la famille;

Digitized by Google

» mais je ne suis que son collatéral.
» Au reste, ajoutait-il avec la légèreté
» d'un petit-maître :

Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines,
Vouloir prendre sur nous l'honneur de nos cousines;
Nous aurions fort à faire, etc. (1) »

(1) Voltaire, dans sa comédie de l'INDISCRET.



Digitized by Google



MARIE TOUCHET.

Règne de Charles IX. — De 1560 à 1574.

Marie Touchet, née vers l'an 1549, dans la petite ville de Gien, était fille d'un *parfumeur* d'Orléans, suivant Papire Masson (1), d'un apothicaire, suivant Brantôme; mais Le Laboureur (2), qui peut-être fut payé, dit que le père de la favorite était « sieur de Beauvais, » et conseiller du roi. »

On est naturellement porté, dans les

(1) L'un des historiographes de la cour de Louis XIV, savant, mais suspect de flatterie.

(2) Contemporain plus digne de foi, loué par de Thou. Il est volumineux; on ne le lit plus; il n'est consulté, au besoin, que des savans.

Digitized by Google

cours, à rabaisser la naissance des maîtresses et des parvenus. Brantôme, dont on connaît le tour d'esprit gascon, dit qu'elle fut excellente en beauté; le courtisan qui trouva, dans le nom de Marie Touchet : « Je charme tout », ne la flatta point par l'anagramme.

La France n'a pas les traits de Jeanne d'Arc fixés sur la toile; mais les portraits de la Féronière et de la Touchet existent dans son Musée! M. Lamésangère vient de les faire graver ressemblans, supérieurs aux originaux. La Touchet avait le visage plus rond qu'ovale, les yeux vifs en olives, le nez romain (le nez grec vaut mieux), la bouche petite, le bas du visage admirable. Son esprit ornait tant de charmes. Daurat, poëte du roi, et dont le coquet Dorat, auteur des *Baisers*, se prétend descendu, nous apprend dans un poëme (1)

(1) Bayle fut désolé de la perte de quelques

Digitized by Google

que ce fut près d'Orléans, à un retour de chasse, que Charles IX devint amoureux de cette femme. Son empire fut si bien établi, qu'avant le mariage du roi avec Élisabeth d'Autriche, en 1570, elle dit, en examinant le portrait de la princesse : « L'Allemande ne me fait pas » peur. »

La passion du roi lui coûta la vie, par des plaisirs immodérés avec cette favorite. *Il eut* l'imprudence de s'y livrer dans un des intervalles de sa longue maladie (1). Brantôme veut que ce soit avec la jeune reine qu'il ait fini. On voit par ces contradictions que les princes ne sont pas toujours aussi bien espionnés par leurs domestiques que Louis XIV

mauvais vers. Le savant les regardait comme historiques.

(1) Auctum morbum ex importuno aut immoderato coïtu acceleratam vitæ finem. PAPIRE MASSON.

et le régent l'étaient par le duc de Saint-Simon.

Charles IX, indifférent pour le trône qu'il quittait, songea encore à la belle Touchet. N'osant pas en parler à la reine sa mère, il ordonna à La Tour, maître de sa garde-robe, de lui porter ses derniers adieux.

La Touchet, plus belle que jamais, se trouva dans l'opulence : Charles IX était généreux. Elle avait eu deux enfans, dont le dernier était reconnu. Elle n'était citée à la cour que pour l'amour du roi. Jamais elle n'y intrigua de concert avec la reine-mère, ou contre son ambition; elle n'avait que de l'indifférence pour les affaires de Gouvernement.

D'Entragues, gouverneur d'Orléans, riche, considéré, aimait éperdument la Touchet. A peine Jacqueline de Rohan, sa femme, eut-elle rendu son âme à

Digitized by Google

Dieu, qu'il épousa la favorite qui en eut deux filles; elle les éleva sévèrement. L'aînée se laissa violer par un page de son mari; elle le poignarda de sa propre main.

Elle fut bien moins sévère avec Henri IV et Bassompierre. Elle extorqua au roi cent mille écus et une promesse de mariage; ce qui lui semblait encore un faible prix mis à la vertu de son *aînée*, qu'*on retrouvera*, plus loin, marquise de Verneuil. Quant à Bassompierre, amant de la cadette, il faut l'écouter : « Ma maîtresse, dit-il, était lo-» gée à la rue de la Coutellerie. J'avais » une entrée secrète par laquelle je » montais au troisième étage du logis » que sa mère n'avait point loué; et elle, » par un degré dérobé de la garde-robe, » me venait trouver, lorsque sa mère » était endormie. » Bassompierre avait Henri IV pour rival. (Ce diable à quatre

Digitized by Google

en contait aux deux sœurs.) On avertit la mère; elle y prit garde de plus près, et fut encore trompée.

« Un matin, continue Bassompierre, » la mère voulant cracher, et levant le » rideau de son lit, elle vit celui de sa » fille découvert, et qu'elle n'y était » pas. Elle se leva doucement, et vint » dans la garde-robe, où elle trouva la » porte de cet escalier dérobé qu'elle » pensait qui fût condamnée, ouverte; » ce qui la fit crier; et sa fille, à sa voix, » de se lever en diligence, et venir à elle. » Moi, je fermai la porte, et m'en allai » bien en peine de ce qui serait arrivé » de toute cette affaire, qui fut que sa » mère la battit, et fit rompre la porte » pour entrer en cette chambre où nous » étions la nuit, et fut bien étonnée de la » voir meublée de beaux meubles de Za- » met, avec des plaques et des flambeaux » d'argent. Alors tout notre commerce

Digitized by Google

» fut rompu. Mais je me raccommodai » avec la mère par le moyen d'une » demoiselle, et lui demandai tant de » pardons, avec l'assurance que nous » n'avions point passé plus outre que le » baiser, qu'elle feignit de le croire. »

Marie Touchet, que nous appellerons désormais madame d'Entragues, se fâcha de devenir grand'mère. Elle chassa Henriette de sa maison. Celle-ci demanda une promesse de mariage à son amant, promettant de ne pas tirer avantage du titre, qu'elle implorait pour adoucir sa mère et accoucher tranquillement. Bassompierre donna la promesse, et elle une contre-lettre. Elle mit au monde un enfant qu'on fit évêque.

L'aïeule s'apaisa; mais, malgré les deux promesses d'épouser ses filles, Henriette ne fut que marquise de Verneuil, et Marie que mademoiselle d'Entragues, bien que, depuis la naissance de son fils,

Digitized by Google

elle eût pris le nom de Bassompierre; mais le maréchal fut le premier à s'en moquer. Un jour que le carrosse de mademoiselle d'Entragues se trouva arrêté vis-à-vis celui de la Reine : « Voilà » madame de Bassompierre, dit la reine » au maréchal. — Ce n'est que son nom » de guerre, répondit-il assez haut pour » être entendu de son ancienne maî- » tresse. — Vous êtes un sot, Bassom- » pierre, lui cria-t-elle. — Il n'a pas tenu » à vous, madame, reprit le maréchal. » Et les deux voitures partirent comme l'éclair.

A la mort de Henri-le-Grand, madame d'Entragues se condamna à une douce retraite qu'elle embellit par l'étude. Elle aimait les vers et l'histoire. Le poëte Berthaut, évêque de Sénez, lui adressait des sonnets; il lui inspira du goût pour les vies des hommes illustres de Plutarque. « Elle y trouvait ces

Digitized by Google

» grands traits, dit Le Laboureur, ces
» belles maximes qui avaient formé la
» jeunesse de son auguste amant, Char-
» les IX. » Ce seul passage prouve qu'il
est difficile d'être historiographe de
cour, et de ne pas flatter.

Elle mourut âgée de quatre-vingt-neuf ans, le 28 mars 1638, et fut inhumée aux Minimes de la Place-Royale. De deux enfans naturels qu'elle eut de Charles IX, le duc d'Angoulême, tige de la branche des derniers ducs de ce nom, ne survécut à sa mère que douze ans.



Digitized by Google



La belle Châteauneuf.

Règne de Henri III. — De 1574 à 1589.

RENÉE DE RIEUX-CHATEAUNEUF naquit l'an 1550, en Bretagne. On trouve plus de soixante maisons de Châteauneuf dans les nobiliaires de province, et à peine en est-il deux ou trois qui aient quelques lignes dans l'histoire : c'est qu'elle exige d'autres preuves que les d'Hozier et les Chérin.

Le P. Anselme, dans ses GRANDS OFFICIERS DE LA COURONNE (que nous avons la patience de lire quelquefois), met la famille de mademoiselle de Châteauneuf au-dessus de toutes les autres de ce nom, et en fait remonter l'origine au-

Digitized by Google

delà du onzième siècle. Jean de Rieux, son aïeul, maréchal de France, défit, en 1404, un armée anglaise qui ravageait la Bretagne. Les autres noms historiques sont : Saint-Julien-Châteauneuf, grand-maître de Malte. Il gouverna son ordre avec une austère vertu; mais il ne soutint point de guerre contre les Infidèles comme les d'Aubusson, les Montcalm, les l'Isle-Adam; aussi sa réputation est-elle moins éclatante (1). Albert de La Pierre-Châteauneuf, général sous François Ier, gagna, avec dix mille Suisses, une bataille, près de Cazal, contre trente mille Piémontais soldés par le pape, et les repoussa jusqu'à Milan (2). L'Aubépine-Châteauneuf fut un homme d'état, mais hautain; le cardinal de Richelieu lui fit ôter les sceaux, pour avoir DANSÉ AUX

(1) HISTOIRE DE MALTE par Vertot.

(2) HISTOIRE DE FRANCE par Velly.

Digitized by Google

VIOLONS pendant sa maladie (laquelle menaça les jours de ce premier ministre). Le cardinal Mazarin le fit destituer une seconde fois, pour avoir cabalé et chanté un vaudeville contre lui (1). L'abbé de Châteauneuf, originaire de Chambéry, fut le parrain de Voltaire, et l'un des derniers amans de Ninon de l'Enclos. Il est plus connu par ses galanteries que par ses négociations à La Haye (2).

Mademoiselle de Châteauneuf, élevée à la cour et fille d'honneur de Catherine de Médicis, fut aimée du duc d'Anjou, troisième fils de la reine. Ce prince joignait alors à la valeur française l'ardeur du sang étranger qui coulait dans ses veines. Catherine de Médicis ne vit pas ou feignit de ne pas voir leur amour naissant. Italienne, elle en connaissait

(1) D'Aubigny.

(2) Vie de Ninon, par Bret.

Digitized by Google

mieux le doux penchant du bel âge. Plus d'une mère eut cette indulgence; on se rappelle celle de madame de Sévigné pour son fils, et elle était vertueuse! Combien de femmes ne choisissent un gendre qu'après s'être assurées plusieurs fois qu'il fera le bonheur d'une épouse!

On pourrait placer au bas du portrait de mademoiselle de Châteauneuf les vers latins qu'un jésuite, qui savait mêler Ovide à l'Evangile, comme l'a dit Saint-Lambert, adressa à la comtesse de La Suze : « Junon pour l'origine, » Vénus pour la beauté. » Sa tête aux blonds cheveux offrait l'ovale parfait des vierges de Délos; de longs cils voilaient ses yeux de l'azur le plus doux; la teinte légère des roses semblait fondue sur deux joues plus fraîches que celles d'Hébé. Si ce corps céleste eût été élevé sur un bloc d'albâtre, on aurait

Digitized by Google

vu Galathée, même avant d'avoir reçu la vie plus belle qu'une divinité.

Après quelques années de la passion la plus tendre et la plus vive, le duc d'Anjou l'abandonna; la princesse de Condé seule avait rempli son cœur pendant qu'il régnait en Pologne.

Après son mariage avec Marie de Lorraine, Henri III voulut unir d'un légitime nœud mademoiselle Châteauneuf et le comte de Brienne-Luxembourg. Le comte fut indigné à cette proposition, et s'exila de la cour. C'était sans doute un courtisan vertueux. RIEN NE RAFRAÎCHIT LE SANG comme de pouvoir opposer dans une cour si galante Châteaubriant à un Jean de Brosse, et Montespan à un Lenormand, mari de la Pompadour.

L'usage de marier sa maîtresse est très-ancien chez les princes et chez les grands seigneurs; mais tant de particuliers l'imitent que nous n'osons

Digitized by Google

pas le blâmer. Les Anglais exposent ce RIDICULE au théâtre : on y voit de vieux libertins qui font épouser les jeunes filles qu'ils ont séduites, à des imbécilles ou à des protégés qui feignent de n'en rien savoir. Ces pièces sont fort amusantes ; mais nous sommes devenus TROP MORAUX SUR LA SCÈNE pour les y transporter.

Mademoiselle de Châteauneuf balança d'abord *l'empire* de la jeune reine ; mais s'étant oubliée jusqu'à la braver dans un bal, le roi lui ordonna de quitter la cour. Elle avait un penchant secret pour Antinotti, beau Florentin de la suite de Catherine de Médicis ; elle l'épousa. On croit que ce fut pour lui qu'elle avait trompé le roi. Pourquoi aurait-elle été plus fidèle que la belle Agnès Sorel, la duchesse d'Estampes et Diane de Poitiers qui aima le beau Brissac et Marot ? Nos rois furent-

Digitized by Google

ils jamais aimés de leurs maîtresses, La Vallière exceptée? Non, l'amour n'existe pas sans l'égalité.

La jalousie acquit avec les années, dans le cœur de mademoiselle de Châteauneuf, cette fureur qui se décèle dans les femmes de quarante ans. Son mari était plus jeune; elle le surprit dans les bras d'un autre, et le tua de sa propre main.

Le roi lui fit grâce. Il la craignait ou l'aimait encore. Il la maria à Altoviti, noble Florentin, qui, moins délicat que Brienne, n'était pas sans courage, puisqu'il épousa cette furie. Sa complaisance fut payée de la baronnie de Castelanne en Provence. Altoviti, d'une ancienne famille, s'enta ainsi sur une famille encore plus illustre, à l'exemple de tant d'autres GREFFÉS SUR SAUVAGEONS, comme on le verra dans les MAISONS HISTORIQUES.

Mademoiselle de Châteauneuf aima

Digitized by Google

ce second mari avec la même ardeur que le premier qu'elle avait poignardé. Quoiqu'elle eût un cœur breton, ce cœur se renouvelait souvent à l'amour, comme celui d'une Italienne. Sa dernière passion devait être encore plus malheureuse. Altovitti, capitaine des galères, eut, à Aix, un démêlé avec le duc d'Angoulême, fils naturel de Henri III, et gouverneur en Provence. « Le duc l'ayant aperçu à une fenêtre, » dit le père Anselme, monta dans la » chambre pour le maltraiter. Altovitti » tomba d'un coup d'épée qu'il reçut, et » presque en expirant il perça de la » sienne le ventre du gouverneur, qui » mourut. » Il est permis de croire que ces deux meurtres furent la suite de quelque intrigue d'amour. Nous avons vu à Aix, en 1789, le tombeau du duc d'Angoulême dans la chapelle de René d'Anjou.

Digitized by Google

Mademoiselle de Châteauneuf se retira dans son château de Castelanne, sur le sommet des Alpes. Elle finit ses jours dans l'amertume du veuvage. On a prétendu qu'elle ne s'était cachée au monde que pour mieux jouir des derniers plaisirs de l'amour, bonheur réel quand le cœur est encore tout dans une femme de cinquante ans.



Digitized by Google

La princesse de Condé.

Règne de Henri III. — De 1574 à 1586.

Trois sœurs brillaient à la cour de Charles IX : la duchesse de Nevers, la duchesse de Guise et la princesse de Condé. Elles étaient filles du duc de Nevers et de Marguerite de Bourbon-Vendôme. « C'étaient, dit Brantôme, trois princesses aussi accomplies de toutes les beautés du corps, A MON GRÉ, comme d'esprit, qu'on n'ait point vues; si bien, quand nous en parlions à la cour, nous les disions les trois Grâces de jadis, tant elles avaient de ressemblance! Et, comme de vrai, je les ai

Digitized by Google

vues très-belles, très-bonnes et très-aimables. » On voit par ce passage que

Tout à l'humeur gasconne, en un auteur gascon,
Calprenède et Juba parlent du même ton.

BOILEAU.

On crut obtenir par Marie de Clèves, marquise d'Ile, la plus belle des trois sœurs, ce que la politique et la violence n'avaient pu arracher au prince de Condé, de se faire catholique. Elle l'épousa à seize ans; il n'en avoit que dix-huit. La tendresse parut mutuelle. Le duc d'Anjou vit cette princesse et l'aima. Elle résista long-temps. Le jeune prince, spirituel, guerrier, attaqua sa vertu par des moyens aussi séduisans que lui-même, les jolis vers et sa gloire dans les combats; mais, ce qui fut moins délicat, il employa, pour négocier sa défaite, la reine de Navarre sa sœur, et le duc de Guise, beau-frère

Digitized by Google

de la princesse : le cardinal de Lorraine s'en mêla, et, malgré la fierté naturelle du duc son neveu, il fit un Mercure de ce jeune ambitieux.

L'entrevue se fit au Louvre, où elle fut, pour ainsi dire, remise comme une victime entre les bras du duc d'Anjou, par Guise et la reine de Navarre. Le poëte Desportes, que Boileau n'estimait guère plus que Ronsard, voulut justifier cette action par des vers, où il peint le mari de la princesse comme le jaloux le plus incommode qui se fût encore opposé aux plaisirs de sa femme;

Troublé des flots mutins d'une âpre jalousie,
Il cherche les devins, aux sorciers a recours;
Tous les dieux infernaux il appelle au secours
Pour garder une femme, et n'a pas connaissance
Que les enchantemens contre amour n'ont puissance.

Les deux amans étaient tout au bonheur des cœurs corrompus, tromper et jouir, quand le duc d'Anjou fut nommé

Digitized by Google

roi de Pologne. Le sceptre, dans ce pays encore barbare, lui parut plus odieux que des chaînes dans une prison avec une maîtresse adorée. Il différait son départ; mais Charles IX, secrètement jaloux de la gloire du prince, l'exigea. Desportes, secrétaire du nouveau roi, consola sa douleur par des élégies où il exprimait les sentimens de son maître, qui, au lieu de régner, passait tout son temps à relire les billets de la princesse de Condé, à lui écrire des lettres signées, puis toutes écrites, de son sang.

Elle vivait dans la solitude, quand la mort de Charles IX rappela le prince, qui régna sous le nom de Henri III. Le mariage de la princesse devait être déclaré nul; mais la reine-mère, veuve de Henri II, accoutumée au pouvoir absolu, craignit que le roi, enchanté de la princesse de Condé, ne lui fût

Digitized by Google

trop soumis; elle fit passer au mari des lettres amoureuses de son fils, pendant qu'elle négociait un mariage avec Éléonore, princesse de Suède. Henri III feignit d'approuver cette union, pour avoir le temps de réussir dans le divorce de la princesse, qu'il espérait. Mais à peine arrive-t-il qu'elle meurt subitement. Elle avait dix-huit ans, avec des charmes que relevait encore l'éclat de sa santé. Nul historien n'osa attribuer ce trépas soudain à la jalousie d'un mari offensé et à l'ambition de la reine-mère. Qui ne sait que les Médicis apportèrent les poisons d'Italie, et l'art de les perfectionner? La jeune princesse mourut des suites d'une couche, dit un historiographe de la cour. Mais n'était-ce pas le moment le mieux choisi pour approcher de ses lèvres le poison, rassurer l'ambition d'une Médicis, et venger l'outrage d'un mari?

Digitized by Google

A cette nouvelle, le roi tomba à la renverse, froid et inanimé. Il refusa toute nourriture, et ce ne fut qu'après huit jours que Guiche et Villequier le déterminèrent à rompre une abstinence qui devenait mortelle. Ce ne fut pas par des motifs de consolation qu'ils attaquèrent la douleur d'un inconsolable amant; ils pleurèrent : ils avouaient la perte irréparable, et la louaient comme une divinité. On inventa des moyens pour faire briller sa douleur, et la faire exhaler; car il y a du faste à la cour jusque dans la tristesse; c'est par-là qu'elle s'use et s'éteint : elle vit dans la solitude.

Le roi ne voulait rien voir que de funèbre dans son palais. Les aiguillettes de son pourpoint étaient chargées de petites têtes de mort; il y en avait jusqu'aux rubans de ses souliers. « Les corbeaux et les pies, poëtes et poëtesses,

Digitized by Google

croassant des vers à la gloire de celui qui fait briller un écu (1) », inondèrent la cour d'un déluge de rimes, bien payées par Pinard, secrétaire du roi.

De ce deuil des muses il n'est resté qu'une élégie de Passerat, où il fait le portrait de la princesse de Condé. Elle avait les cheveux les plus beaux du monde, le front ouvert et d'un poli parfait, dés sourcils noirs et arqués, des yeux aussi vifs que tendres, le nez bien pris, les joues du plus beau coloris, l'oreille courte et mignonne, des dents qu'on eût prises pour autant de perles, une bouche où respirait l'amour sur les roses : c'étaient les doigts de l'Aurore, le port de Junon, la voix des Muses,

(1) Quod si dolosi spes affulserit nummi;
Corvos poetas et poetras picas
Cantare credas Pegasium melos.

PERSE, dans le prologue de ses Satires.

Digitized by Google

l'esprit de Minerve et la taille des Grâces. L'éloge est complet, et n'est pas flatté.

Le roi oublia bientôt, pour d'autres maîtresses et ses mignons, l'infortunée qu'il avait si tendrement aimée. Il parut même honteux du délire de sa douleur, et, voulant s'excuser de l'amour par la superstition, il publia qu'il avait été ensorcelé par une croix et un pendant d'oreilles. Le reste du portrait de ce prince dégénéré si jeune est dans les notes de la Henriade : rien n'est plus curieux et si parfait.

Ce fut alors que Henri et ses mignons se firent recevoir d'une confrérie de pénitens. Dans une procession, il marcha sans gardes, couvert d'un sac, à côté du frère Edmond Auger, jésuite. « Bateleur de son premier métier, dont il avait encore tous les traits et façons. » La pluie dura tout le jour; la

Digitized by Google

cérémonie n'en fut pas moins achevée. (1) On fit ce quatrain :

Après avoir pillé la France,
Et tout son peuple dépouillé,
N'est-ce pas belle pénitence
De se couvrir d'un sac mouillé?

Le roi le pardonna. Il fut moins indulgent pour un prédicateur. De son règne à celui de Louis XV, un sermon était plus craint de la cour que toute la liberté des journaux ne l'est aujourd'hui. On verra la frayeur de Louis XIV à l'approche de l'Avent, lorsque Bourdaloue prêchait; il se séparait pour huit jours de ses maîtresses.

Henri III fit emprisonner le moine Poncet, pour avoir prêché contre les pénitens qu'il appelait hypocrites et athées. « J'ai été averti, de bon lieu, dit le moine, qu'hier au soir, qui était le

(1) Journal de Henri III.

Digitized by Google

vendredi de leur procession, la broche tournait pour le souper de ces gros pénitens, et qu'après avoir mangé le gras chapon, ils eurent pour collation de nuit le petit tendron, qu'on leur tenait tout prêt. Ah! malheureux hypocrites, vous vous moquez donc de Dieu sous le masque, et portez par contenance un fouet à votre ceinture! ce n'est pas là, de par Dieu, où il le faudrait porter, c'est sur votre dos et sur vos épaules, et vous en étriller *très-bien*; il n'y a pas un de vous qui ne l'ait bien gagné. » Pour lesquelles paroles le roi, sans vouloir autrement parler à lui, disant que c'était un vieux fou, le fit conduire dans son coche par le chevalier du guet en son abbaye de Saint-Père, à Melun, sans lui faire autre mal que la peur qu'il eut, en y allant, qu'on ne le jetât dans la rivière. Le duc d'Épernon le voulut voir, qui, en riant,

Digitized by Google

lui dit : « Monsieur notre maître, on dit que vous faites rire les gens à votre sermon ; cela n'est guère beau : un prédicateur comme vous doit prêcher pour édifier, et non pas pour faire rire. — Monsieur (répondit Poncet, sans s'étonner autrement), je veux bien que vous sachiez que je ne prêche que la parole de Dieu, et qu'il ne vient point de gens à mon sermon pour rire, s'ils ne sont méchans ou athéistes ; et aussi n'en ai-je jamais tant fait rire en ma vie, comme vous en avez fait pleurer. Réponse hardie pour un moine à un seigneur de la qualité d'Épernon, et qui, pour le temps, fut trouvée fort à propos. »



Digitized by Google

Charlotte de Beaune.

Règne de Henri IV, alors roi de Navarre.
—De 1570 à 1590.

Charlotte de Beaune était petite-fille de Samblançay, surintendant des finances sous les trois règnes de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier. L'implacable duchesse d'Angoulême, régente après la mort de son fils, l'avait fait pendre, et ce qu'on n'avait pas vu, pour sa probité dans le ministère.

Charlotte de Beaune, née en 1550, épousa très-jeune le baron de Sauves, qui, de simple secrétaire du garde-des-sceaux, Bertrandi (l'un des aïeux du savant modeste du même nom, que

Digitized by Google

l'Institut perdit en 1810...), devint secrétaire d'État. Sauves s'était tellement acquis la confiance de Catherine de Médicis et de Charles IX, qu'il fut le seul auquel ils confièrent le secret et les dépêches de l'horrible Saint-Barthélemy.

Charlotte, sa femme, lui avait apporté de grands biens, avec des charmes et de l'esprit. Charlotte, si on en croit la reine de Navarre, femme de Henri IV, n'avait pas moins d'intrigue et de coquetterie; ce qui ne gâtait rien dans une cour comme celle de Catherine de Médicis. L'on doit faire observer que la reine de Navarre était la rivale de Charlotte, et malheureusement ce n'est que d'après ses mémoires qu'on peut écrire sur cette favorite (1).

(1) Trois femmes du même nom sont également célèbres : Marguerite de Valois, sœur de François Ier; Marguerite de France, sœur

Digitized by Google

Charlotte était dame d'atour de la reine-mère, lorsque Henri IV marié se déclara son amant. Il n'était encore que le pauvre Béarnais. Le duc d'Alençon, son beau-frère, essaya aussi de lui plaire. Leur rivalité fut contenue par Charles IX, devenu terrible et farouche, après le massacre des protestans. Mais à sa mort, Catherine de Médicis et Henri III se firent une affaire d'État de les brouiller. Ils craignaient que ces deux princes, avec les mêmes inclinations pour les protestans, ne se réunissent; ils jetèrent les yeux sur Charlotte, comme sur la déesse de la discorde. Marguerite de Valois prétend que la favorite ne s'occupa pas moins du soin de la brouiller avec son volage mari; mais elle se trompait: sa conduite et ses galanteries avaient suffi. Henri,

de Henri II, et Marguerite, sœur de Henri III et femme de Henri IV.

Digitized by Google

dans ce point-là, ressemblait encore à César; il avait des maîtresses, sans vouloir permettre un amant à sa femme. N'est-ce pas là le caractère injuste des hommes en général? galans et jaloux.

Des querelles sérieuses éclatèrent entre deux rivaux que la politique, l'ambition et le devoir avait retenus. « Nos premières haines, dit Henri IV dans les MÉMOIRES DE SULLY, commencèrent dès-lors que nous étions tous les deux prisonniers à la cour, et que, ne sachant à quoi nous divertir, et n'ayant autre exercice qu'à faire voler des cailles dans ma chambre, nous nous amusions à caresser les dames; en sorte qu'étant devenus amoureux d'une même beauté, elle me témoignait de la bonne volonté, RABROUAIT le duc, et le méprisait devant moi, ce qui le faisait enrager. »

Marguerite de Valois dit qu'ils en

Digitized by Google

vinrent à un tel excès de jalousie, que, bien que la favorite fût aimée du duc de Guise, de Dugast, de Sauvray, et de plusieurs autres, TOUS PLUS AIMÉS QU'EUX, ils n'y pensaient pas, et ne craignaient que la préférence que l'un pouvait avoir sur l'autre. Marguerite favorisait les amours du duc d'Alençon, son frère, pour paraître jalouse de son mari qu'elle trompait pour Bussy. « Mais elle échoua, dit-elle, avec cette Circé qui fit accroire aux deux rivaux qu'ils étaient uniquement aimés d'elle. »

Le duc d'Alençon et Henri s'évadèrent de la cour, et Charlotte perdit deux amans à la fois. Henri resta en Guienne, et l'oublia; mais le duc, ayant reparu à la cour, reprit ses chaînes, heureux d'être délivré du rival qu'il craignait le plus.

Henri III n'aimait pas ce frère, et le croyait capable de conspirer. Un jour,

Digitized by Google

il entre dans sa chambre, lui annonce qu'il le met aux arrêts, s'empare de ses papiers, et fouille jusque dans son lit. Le duc, qui venait de recevoir un billet doux de Charlotte, le saisit, et par sa résistance fit croire que c'était quelque pièce secrète. Le roi insista, et n'y vit que la preuve d'une intrigue qu'il connaissait déjà.

Le duc d'Alençon mourut. Charlotte, veuve depuis cinq ans, plus riche et plus belle qu'avant son mariage, se maria au marquis de Trémoille, grand guerrier, aussi fier qu'Ulysse, mais moins bien traité par l'hymen.

La marquise fut fidèle par le souvenir au roi de Navarre (Henri IV). La cour voulait encore amuser ce héros par des promesses. Elle lui fit dire par Sully de ne pas se laisser tromper, et que les choses en étaient à un point à ne finir que par le gain d'une bataille.

Digitized by Google

« Une coquette, dit un historien, ne cesse de l'être que le plus tard qu'elle peut, et le goût des plaisirs, joint à l'ambition de plaire, dure toujours plus que la beauté. » Madame de Trémoille n'avait alors que trente-cinq ans : c'est le midi de la beauté, suivant Ovide; ses feux sont plus ardens. Éprise, comme on l'est à vingt ans, du duc de Guise, elle alla à Blois, alarmée du péril où s'exposait son amant. Il avait passé la nuit avec elle la veille de son assassinat. Son imprudence, malgré les larmes de sa maîtresse, le livra au ressentiment de son souverain. L'âge avertit enfin Charlotte de Trémoille de quitter la cour. Elle mourut en 1617, à soixante-six ans.

Digitized by Google



Françoise de Montmorency,

OU

La belle Fosseuse.

Règne de Henri IV, alors roi de Navarre. — De 1570 à 1590.



On donnait autrefois, comme on l'a dit, aux noms de femmes une terminaison féminine. Mademoiselle de Montmorency, née vers l'an 1568, était issue de la tige des Fosseux. Le nom de Fosseuse nous a paru commun; nous le rejetons.

Marguerite de Valois, femme du grand Henri, alors roi pauvre de Navarre, avait à la petite cour de Nérac un essaim de jeunes beautés. Les catholiques et les protestans étaient encore

Digitized by Google

unis par les plaisirs. Les premiers allaient à la messe avec Marguerite; les autres au prêche, à la suite du roi de Navarre (Henri IV). Après ces devoirs pieux, on se promenait dans des allées de myrte et de laurier, où l'Aurore et l'Amour étaient les divinités auxquelles on sacrifiait. Dans l'après-dîner, exercices, jeux, concerts et bal. « Tous ces plaisirs étaient » fort honnêtes » dit Marguerite de Valois.

Mademoiselle de Montmorency avait quinze ans; le bon Henri l'aimait, et ne chagrinait point sa femme, qui s'applaudissait d'avoir une rivale TOUTE BONNE. Ce bonheur ne dura guère. Elle attribue ce changement à mademoiselle de Montmorency, aux favoris de son frère Henri III, et à la jalousie de son mari contre le duc d'Alençon. Elle ne dit mot de ses intrigues contre Henri III, son frère, qui, pour s'en venger, instruisit

Digitized by Google

Henri IV de la liaison criminelle de Marguerite avec le vicomte de Turenne.

Le mari montra à l'un et à l'autre la lettre de Henri III; mais il avait besoin de Turenne: il se retrancha dans un généreux mépris pour sa femme, en attendant un divorce. Le véridique Mézeray, (si véridique qu'il en perdit sa pension) assure que Marguerite, outrée de désespoir, chercha à se venger de son frère, en jetant les deux cours dans des démêlés où elle devînt nécessaire. Elle engagea les dames de sa suite à répandre des semences de jalousie. La leçon était aisée à suivre par de jeunes coquettes qui mesuraient leur mérite au nombre de leurs amans. Mademoiselle de Montmorency brouilla le roi de Navarre et le duc d'Alençon. Le dernier se retira, après le refus de remettre les villes de sûreté, que Henri III, son frère, avoit accordées. Le roi de Navarre et ses seigneurs obéissaient, à leur insu, à leurs maîtresses,

Digitized by Google

d'après les impressions de Marguerite de Valois. Il en résulta la guerre. La jeune Montmorency se mit à la tête du conseil. Le roi de Navarre (Henri) prit Cahors, où il exposa sa vie plutôt en soldat qu'en roi, dans l'hiver de 1580. Biron canonna Nérac. Le roi commit l'imprudence d'y entrer pour voir sa belle maîtresse, et Biron lui manqua de respect.

Marguerite intrigua près du duc d'Alençon, qui consentit à être médiateur, à condition qu'elle favoriserait son amour pour mademoiselle de Montmorency; mais le roi gagna le prince de vitesse. « Mademoiselle de Montmo» rency s'abandonna tellement, dit » Marguerite de Valois, à le contenter » en tout ce qu'il voulait d'elle, et le » malheur fut si grand, qu'elle devint » enceinte. »

Alors mademoiselle de Montmorency fut moins docile avec la reine, et le roi n'imitait que trop sa maîtresse. Pour

Digitized by Google

cacher son secret à l'œil des courtisans de la petite cour de Nérac, il décida qu'on irait aux eaux; il proposa le voyage à sa femme, sans laquelle il n'était pas décent de le faire. Elle se fit prier, le roi se fâcha; elle persista jusqu'à ce qu'il lui eût avoué que son motif était la santé de la jeune FOSSEUSE. «Ma fille (il l'appelait de ce nom) a » besoin des eaux pour la soulager d'un » grand mal d'estomac auquel elle de- » vient sujette; il y aurait de la dureté » à ne pas lui procurer sa guérison. — » Eh bien! je consens qu'elle y aille. — » Mais le moyen de faire cette démar- » che sans vous! Ne sera-ce point faire » penser qu'il y a beaucoup de mystère » où il n'y en a pas du tout? » Marguerite ne se rendit point; le roi se mit en colère : elle proposa un milieu; d'envoyer mademoiselle de Montmorency avec deux femmes, et elle choisit bien : c'é-

taient deux rivales quittées par son mari; elles lui rendaient compte de tout ce qui se passait. Au retour des eaux, la grossesse parut plus avancée que le roi ne l'avait cru; toute la province en parla. La reine, qui se peint bonne et ingénue dans ses Mémoires, la reine prétend qu'elle offrit à mademoiselle de Montmorency de lui servir de mère, et de trouver quelque endroit écarté,

« Où d'accoucher en paix on eût la liberté. »

« Par ce moyen, dit-elle, nous ferons » cesser ce bruit qui me touche autant » que vous. Convenez de l'état où vous » êtes, et en voulant garder un secret » qui cesse d'en être un, ne perdez » d'honneur ni vous ni moi. » A ce discours touchant, Fosseux n'opposa que de l'aigreur; elle répondit qu'elle ferait mentir tous ceux qui avaient insulté à sa réputation; qu'elle s'apercevait de-

Digitized by Google

puis long-temps que la reine sa maîtresse ne l'aimait pas, et cherchait des prétextes à la perdre. Et elle alla se plaindre à Henri, qui approuva fort la colère de sa maîtresse.

Le dénouement approchait. Écoutons le récit singulier de la reine : « Le mal
» lui prit au point du jour; elle envoya
» quérir mon médecin, et le pria d'aller
» avertir le roi mon mari, qui se trouva
» fort en peine. Il se résolut enfin de
» m'avouer tout, et de me prier de l'al-
» ler secourir. Il ouvre mon rideau et
» me dit : Ma mie, je vous ai célé une
» chose qu'il faut que je vous avoue; je
» vous prie de m'en excuser, et de ne
» point vous souvenir de tout ce que je
» vous ai dit pour ce sujet. Mais obligez-
» moi tant que de vous lever tout à
» cette heure, et aller secourir FOSSEUSE
» qui est fort mal. Je m'assure que vous
» ne voudriez pas, la SENTANT en cet

Digitized by Google

» état, vous RESSENTIR de ce qui s'est » passé. Vous savez combien je l'aime; » je vous prie, obligez-moi en cela. » Marguerite ajoute qu'elle l'honorait trop pour s'offenser de chose QUI VÎNT DE LUI. Elle fit passer mademoiselle de Montmorency dans une chambre autre que celle des filles où le mal l'avait surprise. Le roi exigea qu'elle visitât tous les jours l'accouchée. Elle préféra l'exil, et se réfugia à la cour de France, où Henri III son frère, qui ne pardonnait pas l'infidélité à la femme d'un mari infidèle, l'accusa d'intrigues politiques, et la fit mettre aux arrêts.

Mademoiselle de Montmorency, aimée depuis quatre ou cinq ans, n'avait plus le mérite de la nouveauté. Négligée pour la comtesse de Guiche, elle se maria, peut-être de concert avec son volage amant, au seigneur de Broc, cacha sa vie, et laissa ignorer sa mort.

Digitized by Google

CORISANDE,

Comtesse de Guiche.

Règne de Henri IV, alors roi de Navarre.
— De 1570 à 1600.

CORISANDE DE LOUVIGNY, née en 1550, épousa, à dix ans, Grammont, comte de Guiche. Henri IV, alors roi de Navarre, fugitif de la cour de France, s'était retiré à Pau (1576), lorsqu'il la vit pour la première fois. Quand leur amour commença elle était veuve, ou ce fut un mystère pour le mari; il était honnête homme et jaloux; s'il n'eût pas ignoré la faiblesse de sa femme, se fût-il engagé toujours plus

Digitized by Google

avant dans le parti du roi. Cependant le chevalier de Grammont dit dans SES MÉMOIRES écrits par Hamilton : « Ne sais-je pas qu'il n'a tenu qu'à mon père d'être le fils de Henri IV? Le roi voulait à toute force le reconnaître, et jamais ce traître d'homme n'y voulut consentir. Vois un peu ce que ce serait que les Grammont, sans ce beau travers; ils auraient le pas sur les César de Vendôme. Tu as beau rire, c'est l'Evangile. » Une autre fois, il dit au prince de Condé qui le blessait par un ton familier, qu'il n'était pas cause si son père n'avait pas voulu être le premier des Vendôme. Nous n'en persistons pas moins à croire que la pudeur des filles et la chasteté des mères honorent plus une famille que l'adultère d'un roi. Sully venge la comtesse dans ses Mémoires, lorsqu'il dit que c'était trois ans après la mort du mari

Digitized by Google

« que Henri était AU PLUS CHAUD de ses passions amoureuses pour elle. » D'autres auteurs assurent qu'avant et après son veuvage sa vertu ne succomba point, et que ce fut la raison pour laquelle le roi l'estima tant qu'elle vécut. Des témoignages plus certains détruisent au moins la moitié de cette apologie. Sancy, dans sa CONFESSION, raconte que Bellièvre, négociateur de la cour de France près de Henri, au Mont-de-Marsan, voyait tous les matins, par la fenêtre de son logis, la comtesse de Guiche.... qui allait à la messe, accompagnée de la petite Lambert, d'un maure, d'un basque, d'un singe, d'un barbet, d'un page et d'un laquais. « Le roi guettait ce moment pour LUI FAIRE HONNEUR, et la comtesse le tournait et remuait comme elle voulait. » Tourne-t-on un grand prince sans amour? Il y a plus; un savant a

Digitized by Google

exhumé de l'Histoire de La Rochelle, deux billets tendres et galans que personne, je crois, ne serait allé y chercher.

« A Corisande, 1588.

» J'arrivai hier au soir de Marans; » ah! que je vous y souhaitais! C'est » le lieu le plus selon votre humeur, » que j'aie jamais connu. Pour ce seul » respect (motif), suis-je après à l'é- » changer : c'est une île renfermée de » marais bocageux; il y a de cent en » cent pas des canaux de toute gran- » deur. Parmi ces jardins, il y a mille » déserts où l'on ne va qu'en bateau. » L'île a deux lieues de tour; une ri- » vière passe au pied du château, au » milieu du bourg qui est aussi logeable » que Pau. On entre de la porte de la » maison dans son petit bateau. Que » de sortes d'oiseaux, de poissons! C'est » une monstruosité que la quantité, la

Digitized by Google

» grandeur et le prix : une grande carpe » trois sous, et cinq un brochet! » La terre est pleine de blés et très-» beaux. L'on peut s'y réjouir avec ce » qu'on aime, et plaindre une absence.. » MON AMIE, tenez-moi en votre bonne » grâce; croyez ma fidélité être blanche » et hors de tache; il ne fut jamais sa » pareille.

» HENRI. »

En 1588, après la fameuse journée de Coutras, Henri négligea les avantages qui devaient suivre cette grande victoire, pour aller en Béarn retrouver sa chère Corisande. Le prince de Condé et ses capitaines (ils faisaient alors, à la tête de cinquante à cinq cents hommes d'armes au plus, ce que nos lieutenans-généraux font à la tête de douze à vingt mille combattans) s'opposèrent au départ. Il cantonna son armée, et

Digitized by Google

dit à la noblesse qui l'avait suivi, de venir le joindre dans un mois (et c'était peu pour l'amour) sur les confins de l'Angoumois ou du Périgord. « Ce » fut ainsi, dit Bayle, que notre Her» cule alla, contre toutes les règles de la » saine politique et du devoir même, fi» ler aux pieds de son Omphale. » Sully, qui excuse, mais qui montre pourtant les faiblesses de son maître, prétend que le comte de Soissons, qui pensait à épouser une sœur de Henri, *le détermina*. « Ses instances rencontrant pour » complices les passions du roi et la va» nité de présenter lui-même à la com» tesse de Guiche les dépouilles des » ennemis, il prit pour prétexte de ce » voyage l'affection qu'il portait à sa » sœur et au comte de Soissons. » « Il » avait déjà commis une faute pareille, » dit d'Aubigné, lorsqu'il se déroba de » son armée, en 1585, pour aller offrir

Digitized by Google

» à la belle veuve, en chevalier errant,
» quelques drapeaux qu'il venait de ga-
» gner sur le maréchal de Matignon. Et
» on le verra encore exposer son trône
» et sa vie même, avec AUSSI PEU DE RAI-
» SON.» D'Aubigné, on le voit, ne fut
jamais amoureux.

Henri, victorieux et roi de France, résolut d'épouser Corisande; il s'ouvrit sur ce dessein à Turenne et à d'Aubigné, leur accordant un jour pour réfléchir. Le premier, qui connaissait la vivacité des sentimens de Henri, prétexta la nécessité d'un voyage; assez honnête homme pour ne pas donner un mauvais conseil à son maître, il n'avait pas la force de lui en donner un bon. D'Aubigné, resté seul chargé de l'emploi dangereux d'être sincère, s'en acquitta sans détour.

Le lendemain, Henri n'oublia aucun des exemples qui autorisaient son des-

Digitized by Google

sein, et, pour écarter toute contradiction, parla contre ces esprits rigides qui condamnent l'amour qu'ils ne connaissent pas. D'Aubigné, préparé à déchirer le bandeau, lui répondit avec son inflexible probité :

« Sire,

» Rien n'est plus méprisable que ces » courtisans qui s'appuient des exem» ples de l'histoire, pour autoriser les » passions de leur maître. Les princes » qu'ils citent jouissaient tranquille» ment de leurs états; ils n'avaient point » d'ennemis à combattre; ils n'étaient » point errans comme vous, qui ne con» servez votre vie et ne soutenez votre » fortune que par vos vertus et votre » renommée. Vous devez aux Fran» çais un grand mérite et de belles ac» tions. Ce que vous avez rapporté, » je ne l'impute point à votre majesté,

Digitized by Google

» mais à des conseillers infidèles qui
» ont voulu flatter sa passion (1). Je ne
» prétends point que vous y renonciez :
» j'ai été amoureux, et je sais ce que vous
» souffririez ; mais servez-vous-en, Sire,
» comme d'un motif qui vous excite à
» vous rendre digne de votre maîtresse,
» qui vous mépriserait si vous vous
» abaissiez jusqu'à l'épouser. Il faut que
» vous soyez CÉSAR AUT NIHIL (César
» ou rien) ; que vous vous rendiez as-
» sidu dans votre conseil QUE VOUS AB-
» HORREZ, que vous donniez plus de
» temps que vous ne faites aux affaires,
» et que celles qui sont essentielles aient
» la préférence sur la première pour
» vous, le plaisir.... Vous n'avez plus

(1) Scaliger a dit : « Henri IV ne saurait faire » deux choses : tenir gravité et lire. » Il devait tout à son éducation et aux entretiens de Sully, de Mornay, de d'Aubigné, de Thou, Bongars, d'Ossat, Casaubon, Malherbe, Racan, etc.

Digitized by Google

» qu'un pas à faire pour monter sur le » trône. Si vous épousez votre maîtresse, » le mépris vous en fermera le chemin. » Quand vous aurez subjugué le cœur » des Français par vos grandes actions, » et que vous aurez mis votre fortune, » votre vie même à l'abri, vous pourrez » alors imiter, si vous le voulez, les » exemples que vous avez allégués. »

Quelle vérité courageuse! Henri reconnut la sagesse de ce conseil, et promit que, de deux ans, il n'épouserait la comtesse de Guiche. D'Aubigné connaissait l'inconstance du prince en amour; c'était plus de délai qu'il n'en voulait, pour ne pas craindre la conclusion.

Le savant Bayle ne nous paraît qu'un mauvais plaisant, quand, blâmant les faiblesses de ce grand roi, il dit qu'il eût été un héros accompli s'il eût été

Digitized by Google

réduit au sort d'Origène et d'Abélard. Y a-t-il beaucoup de héros qui n'aient pas aimé? Scipion pour sa continence, et Charles XII pour sa froideur, sont cités comme des phénomènes, au milieu des occasions que la gloire et la puissance leur offraient. Rien ne pouvait dompter l'amour dans le cœur ardent de Henri; au sortir d'une pleurésie, il écrivit cet autre billet doux, conservé par l'historien de La Rochelle:

« A CORISANDE.

«...... Je ne peux guère vous écrire; » certes, MON COEUR, j'ai vu les cieux » ouverts; mais je n'ai été assez homme » de bien pour y entrer. Dieu veut se » servir de moi encore. En deux fois » vingt-quatre heures, j'étais réduit à » être tourné avec le linceul; je vous » aurais fait pitié.... Je finis, parce que » je me trouve mal. Bonjour, MON AME.

» HENRI. »

Digitized by Google

Henri ne guérissait d'une faiblesse que par une autre. Il vit la marquise de Guecherville, s'enflamma, et son indifférence pour Corisande ressembla à du mépris. Il était bon, et ne s'en doutait pas; mais Parabère, son confident, l'en avertit. Le roi se rappela ces tendres protestations :

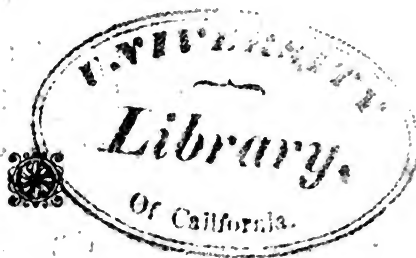
De porter au tombeau sa chaîne et ses amours,
Souvent qui toujours trompe, et que l'on croit toujours,

LA HARPE.

avoua ses torts, et ajouta qu'il ne pouvait les réparer; que si l'estime, l'amitié pouvaient satisfaire la comtesse.... Parabère porta cette déclaration; elle prit son parti, en trouvant que, des offenses faites à une femme, la plus grande était l'estime quand l'amour s'envole. Toute la vengeance qu'elle se permit fut de favoriser les prétentions du duc de Soissons à la main de Catherine,

Digitized by Google

sœur du roi, lequel redoutait l'ambition de ce prince. Elle s'amusa des chagrins qu'elle donnait à Henri. « L'autre cause de son dépit, ajoute Sully, fut la honte d'entendre que son amant l'aimerait encore, sans la laideur OU ELLE ÉTAIT VENUE. » Elle ne forma point d'engagement, et le roi lui en sut gré. Il prit son fils près de lui, et le forma au grand art de la guerre. Il écrivit à la mère : « Mon naturel est de l'aimer. » Cette illustre maison a joui d'une faveur constante sous Henri IV et ses successeurs.


Library.
Of California.

Charlotte des Essarts.

Règne de Henri IV. — De 1590 à 1610.

CHARLOTTE DES ESSARTS, née en 1573, était fille du seigneur de Soutourt, ÉCUYER D'ÉCURIE du roi. Elle avait suivi en Angleterre la comtesse de Beaumont-Harlay, AMBASSADRICE, place que les cours ne donnent plus que sous le secret aux femmes; mais ce secret échappe toujours, comme nous pourrions en citer un exemple fort singulier que nous vîmes en Angleterre en 1818; mais sa place est ailleurs.

Henri IV, qui n'était occupé d'au-

Digitized by Google

cune passion, en 1590, devint amoureux de Charlotte des Essarts. « C'était une personne TOUTE CHARMANTE, dit un vieux chroniqueur, à laquelle on n'eût pas donné son estime; mais on ne pouvait lui refuser son cœur, du moins pour quelque temps. » Pendant qu'elle était maîtresse du roi, elle n'en fut pas moins sensible à l'amour du cardinal de Lorraine, archevêque de Reims et guerrier. Elle en eut cinq enfans, et se fit épouser. On prétend que les enfans des cardinaux, EX DAMNATO COÏTU, sont capables de leur succéder par une bulle particulière, et que cela se jugeait ainsi à Rome.

Dix ans après la mort du cardinal, tué à l'escalade d'un siége, en 1625, Duhallier, depuis maréchal de L'Hôpital, l'épousa, par vanité, comme veuve d'un prince de l'Église. L'historien Le Vassor dit que ce fut par amour ex-

Digitized by Google

trême que le maréchal l'épousa ; mais elle était âgée de cinquante ans, et mère de huit enfans : elle avait au sein, au visage, les traces trop visbles des outrages de Lucine. Le motif du maréchal était les grands biens qu'elle avait amassés ; et il n'était pas défendu à un gentilhomme d'épouser une jolie personne à qui ses galanteries ont procuré un grand renom.

A plus de soixante ans, elle se mêla d'une intrigue politique avec le duc de Lorraine, ennemi du cardinal de Richelieu. Ce ministre obligea son mari à la reléguer dans une de ses terres, où elle mourut à quatre-vingts ans. Duloret, qui écrivait sa gazette en vers, dit :

Le monde elle n'a quitté
Qu'avec extrême répugnance,
Et sa dernière doléance
Ce fut de dire : « Ah! jour de Dieu!
Faut-il que je m'en aille! » Adieu.

Digitized by Google

Pour monsieur son mari qui reste,
Au lieu de faire le pleureux,
Il se doit tenir trop heureux;
Car s'il veut encore une femme,
Mainte mignonne et mainte dame,
Et de grande condition,
Sont à sa disposition.

Mademoiselle des Essarts avait eu de Henri IV deux filles légitimées. La première fut abbesse de Fontevrault. Elle était fière. Elle fit enjoindre aux prieurs de son ordre de lui donner le titre de MÈRE. Le prêtre qui l'administra à sa mort, lui dit en latin : Recevez, MA SOEUR, le viatique. » Elle le regarda fixement, et s'écria : « MATER (mère)! » un arrêt vous l'ordonne. »

Elle se plaignit au président du Harlay d'un arrêt qu'il venait de prononcer contre elle, et lui dit qu'apparemment il ignorait qu'elle était du sang de Henri IV. « Oui, vous en êtes, Ma- » dame, lui répliqua du Harlay, et du

Digitized by Google

» plus chaud, et du plus chaud. » Charlotte des Essarts eut, de plus, six enfans du cardinal, filles ou garçons, qu'on fit abbesses et évêques.



Digitized by Google



JAQUELINE DE BUEIL.

Commencement du règne de Henri IV.

Jacqueline de Bueil, née en 1576, était fille d'un des grands capitaines de Henri IV pendant les guerres de la ligue. Anselme fait remonter l'illustration de cette famille au treizième siècle, sous le règne de Charles-le-Bel. (1)

Jeune, belle, orpheline, elle toucha le cœur de Henri, dans le temps où il venait de découvrir une conspiration,

(1) On voit par l'année des naissances que Henri IV prenait toujours ses maîtresses plus jeunes.

Digitized by Google

dont la marquise de Verneuil, sa maîtresse, était le chef. Pour écarter jusqu'à l'idée de l'enchanteresse qui l'avait trop long-temps séduit, il s'abandonna à des charmes nouveaux, mais il voulut ôter tout scandale en donnant un mari; il choisit Chanvallon qui passait pour impuissant. « Chanvallon eut l'honneur de coucher, dit l'ÉTOILE, le premier avec la mariée, mais éclairée tant qu'il y demeura, et veillée de gentilshommes par commandement du roi, qui le lendemain coucha avec elle à Paris, et fut au lit jusqu'à deux heures après midi. On disait que son mari était couché dans un petit galetas au-dessus de la chambre du roi : et ainsi était DESSUS sa femme; mais Y AVAIT un plancher entre deux. »

Il parut un ouvrage allégorique, en latin, intitulé SATYRICON. Le prêtre, dans le temple de Vénus, dit à la jeune

Digitized by Google

de Bueil : « Vous promettez de vous conserver dans l'état de virginité où vous vous trouvez au jour de cette fête, de ne demander à votre époux aucune sorte de baiser, de renoncer à tout ce qui s'appelle plaisir conjugal, de ne penser qu'à recevoir la pluie d'or qu'un Dieu fera tomber sur votre heureuse maison, et de ne pas réunir Jupiter avec Amphitryon. »

Henri IV n'attendit pas la fin de l'année pour combler mademoiselle de Bueil; il la fit comtesse de Moret. Il ne l'aimait pourtant que par caprice, comme une diversion à un amour violent pour la marquise, qui, après l'avoir trompé, conspirait contre lui. Mademoiselle de Bueil vit bien qu'elle ne pouvait pas compter long-temps sur le cœur d'un roi à la fois volage dans ses goûts, et dominé par une grande passion; elle songea à profiter de sa faveur

pour trouver quelque honnête établissement à la cour.

Elle avait plu au jeune prince de Joinville, fils du duc de Guise et de Marie de Clèves. Le roi apprit la liaison secrète de mademoiselle de Bueil, et lui reprocha sa perfidie. Elle s'en excusa sur le but légitime qu'elle avait, le mariage. L'aveu d'une flamme honnête qu'on avait cachée n'apaisa point le roi. Il envoya chercher la mère de Joinville; il lui dit « qu'il avait à se plaindre de son fils, et qu'il le ferait punir avec la dernière rigueur; que ce n'était pas la première fois qu'il lui manquait, et qu'il ne pouvait lui pardonner cette fois, s'il n'épousait pas mademoiselle de Bueil. « Qu'on épouse ma maîtresse, à la bonne heure, continua-t-il; mais qu'on me la dispute, et qu'on s'en tienne à en être le galant, c'est ce que je ne souffrirai point. »

Digitized by Google

La vieille princesse, encore fière que son mari eût disputé la couronne à Henri III (1), le prit si haut avec le roi, qu'il perdit patience, et envoya des gardes pour arrêter Joinville. Tout ce qu'on put obtenir ce fut qu'il sortirait du royaume. La colère du roi était juste ; la maison de Guise, n'étant plus en état de lui ravir le trône, en voulait à ses maîtresses. Tandis que Joinville vivait avec mademoiselle de Bueil, le duc, son aîné, était l'amant de la marquise de Verneuil. Cette découverte rendit le roi indifférent pour l'ingrate de Bueil qu'il avait fait comtesse : cependant il légitima son fils naturel, et lui donna de riches abbayes. Ce fut sa dernière faveur.

Mademoiselle de Bueil, après avoir

(1) Le duc de Guise avait fait fabriquer une fausse généalogie pour constater ses droits avant Henri.

Digitized by Google

fait déclarer son mariage avec Chanvallon nul pour cause d'impuissance, se remaria, sept ans après la mort du roi, avec le marquis de Vardes, dont elle eut un fils digne d'elle par ses galanteries, et fort honorablement mentionné par Rabutin dans l'HISTOIRE AMOUREUSE DES GAULES.



Digitized by Google



La Marquise DE GUERCHEVILLE.

Règne de Henri IV. (de 1590 à 1610.)

ANTOINETTE DE PONS, marquise de Guercheville, élevée à la cour de Henri III, en prit la politesse et les grâces, sans les défauts et les vices.

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs,
Que ne corrompt jamais l'amertume des mers.

VOLTAIRE.

Ce fut pendant sa campagne en Normandie, en 1590, que Henri vit la

marquise de Guercheville, alors sur ses terres. Elle était belle, jeune et veuve. Madame de Guiche était à Pau, et la maîtresse en titre depuis dix ans. Elle avait contre elle l'absence et l'habitude, deux motifs décisifs d'inconstance pour Henri. Le roi, qui faisait de grands progrès sur ses ennemis, n'en fit point sur le cœur de la marquise. Il en devint plus amoureux, et proposa l'hymen. Elle lui rappela la réponse d'une de ses cousines, la duchesse de Deux-Ponts, aimée aussi de lui : « Je suis trop pauvre pour être votre femme, et trop honnête pour être votre maîtresse. » Henri IV, étonné de trouver une femme qui lui résistât, et cependant charmé pour l'honneur du sexe, garda le souvenir de sa sagesse, qu'il louait dans toutes les occasions. Ainsi se vérifia cette maxime : « Qu'un bel homme qui trouve les femmes fa-

Digitized by Google

ciles n'estime que celle qui l'a refusé. » Henri IV, en lui faisant ses adieux, lui dit que, puisqu'elle était réellement dame *d'honneur*, elle la serait de la reine qu'il mettrait sur le trône par son mariage. » Il n'oublia pas sa promesse, et elle fut la première qu'il nomma près de Marie de Médicis. Il fit plus, il chercha un mari digne d'elle, et le trouva dans la personne du comte de Beaumont. Ce mariage, fait sous les auspices du monarque et de la vertu, fut heureux.

On la citait à la cour comme une de ces femmes rares, qui gardent leur vertu, même avec un roi. Elle mourut en 1632, vingt-deux ans après le meurtre du grand Henri.



Digitized by Google

Marie de Beauvilliers.

Commencement du règne de Henri IV.

MARIE DE BEAUVILLIERS, fille du comte de Saint-Aignan, naquit en 1574. Elle fut élevée dans un monastère, sous LES YEUX VIGILANS DE LA SAGE Babou, sa tante, qui en était l'abbesse. Suivant la coutume inhumaine des anciennes maisons, elle fut sacrifiée à la fortune d'un fils aîné : elle prit le voile avec des charmes et un cœur faits pour l'amour.

Henri IV, éloigné de sa belle Corisande, refusé par madame de Guer-

Digitized by Google

cheville, cherchait la conquête d'un cœur de femme pendant qu'il assiégeoit Paris (1590). Il vit la belle Marie dans le couvent de Montmartre, mélancolique à dix-sept ans, et touchante comme Héloïse. Il entra dans ce cœur novice plus vite que dans tous ceux qu'il avait soumis. Il l'éblouit d'espérances et de la plus flatteuse, la liberté.

Les vieilles religieuses craignaient alors une irruption de mécréans armés de l'un ou de l'autre parti. Ce fut sous ce prétexte que Henri fit conduire madame de Beauvilliers à Senlis, pendant qu'on se battait à Paris. Il alla la voir plusieurs fois dans son riant séjour; il la combla d'attentions délicates. Malheureusement le roi, homme à bonnes fortunes, était sans constance pour les beautés faciles, fidèles et sans artifice. Rien n'éveillait sa jalousie avec cette douce colombe, et pour lui point d'a-

Digitized by Google

mour sans tourmens. Il vit Gabrielle, qui l'anima par ses premiers dédains et des obstacles : la modeste religieuse fut oubliée. A la paix, elle rentra dans le couvent; elle borna son ambition à s'en faire nommer abbesse par le roi, et mourut âgée de quatre-vingts ans.



Digitized by Google



Gabrielle d'Estrées.

Règne de Henri IV. — De 1590 à 1605.

. . . . La main de la nature
De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas
La coupable beauté qui trahit Ménélas.
Moins touchante et moins belle, à Tarse on vit paraître
Celle qui des Romains avait trompé le maître,
Lorsque les habitans des rives du Cydnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.

VOLTAIRE.

Opposons à ces vers, doux comme ceux d'Ovide, le portrait gothique de Gabrielle par Guillaume de Sables, mort sous le règne de Louis XIII; ils donneront une idée de la poésie au

Digitized by Google

commencement du dix-septième siècle (1):

Mon œil est trop ravi quand il voit et contemple
Ses beaux cheveux ORINS qui ornent chaque TEMPLE,
Son beau et large front, ses sourcils ÉBÉNINS,
Son beau nez décorant et l'une et l'autre joue,
Sur lesquelles amour à toute heure se joue (2).
Heureux qui baiser peut sa bouche CINABRINE,
. . . . sa denture IVORINE,
Et sa GORGE de lis sur un beau SEIN d'albâtre,
Où deux fermes tétins sont assis et plantés.
. . . . . .

De Sables n'oublie aucun des charmes de la belle d'Estrées,

Elle étoit née en 1575, et vivait loin de la cour, au château de Cœuvres,

(1) Il avait vu sept règnes depuis François Ier, et adressé des vers à toutes les favorites.

(2) Le cardinal de Bernis n'a-t-il pas imité de Sables dans ces vers?

Ainsi qu'Hébé, la jeune Pompadour
A deux petits trous sur la joue,
Deux trous charmans, où le plaisir se joue,
Qui furent faits par la main de l'Amour.

Digitized by Google

près Soissons. Bellegarde, grand écuyer de France, beau, spirituel, la vit et fut aimé. Il la loua devant Henri IV; il croyait qu'il était épris ailleurs. Lorsqu'il demanda la permission d'aller voir sa maîtresse, Henri voulut être de la partie, et devint son rival. La guerre vint l'occuper, sans le distraire un instant de l'image de Gabrielle.

A son retour, Henri vit trop les progrès de son grand écuyer dans le cœur d'une femme plus éprise depuis qu'elle craignait de perdre son amant. Il s'expliqua avec lui d'un ton de maître, et de manière à lui faire sentir qu'il ne voulait partager avec personne sa maîtresse, non plus que la royauté. Bellegarde trembla. Gabrielle le consola par ce qui dépend toujours d'une femme, des entrevues secrètes, où le plaisir semble plus doux, si un rival haï le défend. Elle éclata en reproches avec le

Digitized by Google

roi, qui s'opposait à d'honnêtes amours, car son but était le mariage. Elle ne laissa pas à Henri le temps de répondre, et partit brusquement.

Le roi, interdit, résolut, ce que l'histoire ne lui pardonne point, d'aller trouver à Cœuvres sa maîtresse irritée. Mais la route et deux grandes forêts étaient couvertes d'ennemis. Il part à cheval, suivi de cinq confidens; à trois lieues du château, il prend les habits d'un paysan; et met un sac de paille sur sa tête. Il avait prévenu Gabrielle, qui n'en fut pas moins surprise de voir le vainqueur d'Yvri sous ce vil déguisement. Elle le reçut avec fierté, et ne lui parla qu'un instant pour lui dire : « Qu'il était si mal, qu'elle ne pouvait pas le regarder. »

Heureusement madame de Villars, sa sœur, était dans le château; elle excusa l'incivilité de Gabrielle, et per-

Digitized by Google

suada que la crainte d'être surprise par son père l'avait fait retirer (1). Ce fut tout le fruit d'une action où le roi hasarda sa couronne et le salut de la France.

Comment engager Gabrielle à suivre la cour? Quel prétexte trouver? N'était-il pas tracé par ses prédécesseurs? Il nomma le père de son conseil. Il était alors obligé de passer sans cesse d'une province à l'autre, pour soumettre les restes de la ligue. Pendant son absence, Bellegarde était aimé, et Longueville n'était pas maltraité. Le penchant parlait pour l'un, l'ambition pour l'autre, et tous trois (2) ne pensaient qu'à tromper le roi. Le duc de Longueville, qui craignait plus une disgrâce que la perte

(1) Voyez une des intrigues de madame de Villars dans la vie de la marquise de Verneuil.

(2) Sully, dans ses MÉMOIRES; Bayle, dans son DICTIONNAIRE.

Digitized by Google

d'une belle femme, retira ses billets-doux, et feignit de lui rendre tous ceux qu'il en avait reçus. Gabrielle, irritée de ses indiscrétions, le fit tuer, DIT-ON, en 1595, à l'entrée de Dourdens, dans une salve d'honneur que lui fit la *garnison*.

Le marquis d'Estrées n'était pas de ces pères qui, pour des places, sacrifient la virginité de leur fille ou la chasteté d'une épouse : il déjoua le dessein du roi, en agréant pour gendre Liancourt, seigneur sans grâces et sans esprit. Gabrielle eut recours à Henri IV, qu'elle écoutait déjà malgré son père, et lui persuada que son dégoût n'était que la crainte de lui être infidèle. Le roi n'était pas encore assez affermi sur le trône pour empêcher ce mariage; il promit de paraître le jour des noces, et de la mettre à couvert des entreprises d'un homme autorisé par le sacrement.

Digitized by Google

Du Perron, évêque d'Evreux, et depuis cardinal, se chargea d'exprimer, en vers adressés au roi, l'extrémité cruelle où Gabrielle était réduite. Ce du Perron consacrait sa muse à la piété et aux amours des princes, selon l'un des cas, et les deux ensemble, s'il espérait le chapeau de cardinal. Nous citerons une des stances sur vingt-deux :

A qui me donnez-vous, vous à qui je me donne?
Seul aimant de mon cœur, où me rejetez-vous?
Un enfer si cruel, un paradis si doux,
Pourront-ils partager une même personne?
Faut-il pour se sauver que mon cœur soit ravi,
Et pour me posséder qu'un autre me possède?

Il y a encore deux étranges vers pour une demoiselle :

Quoi! qu'un autre que vous recueille de ma bouche
Ce miel . . . .
Et les lis de mon sein, qu'un autre doigt les touche!
Et mourir d'une mort dont on ne peut revivre!

L'auteur d'un recueil donna, par

malice, à cette pièce le titre de : « Stances d'une fille qui fut mariée par force, et par le conseil de celui qu'elle aimait, afin qu'il en pût mieux jouir. » L'évêque, poursuivi d'épigrammes, désavoua les stances galantes, mais en vain, car il avait fait pis.

Henri fut occupé à la guerre. Gabrielle n'eut qu'elle seule pour sa défense; et ses appas qu'elle destinait aux lèvres de Mars, ne furent pas profanés par les doigts de Vulcain. Le roi, informé de cette belle résistance, pria Liancourt de venir le trouver à Nesle. Ce seigneur, intimidé, mena avec lui Gabrielle, imaginant peut-être que la fortune le dédommagerait des rigueurs de l'amour.

Le roi laissa le mari, prit la femme, et l'emmena au siége de Chartres avec la marquise de Villars sa sœur, et madame de Sourdis sa tante. Celle-ci

Digitized by Google

donna des conseils de douceur qui plurent au roi, et elle y gagna le gouvernement de Chartres pour son mari.

Elle persuada ensuite à Gabrielle qu'elle pouvait paraître à la cour sans indécence, sous la protection d'une tante de quarante ans, les femmes n'éprouvant, ni ne tolérant, comme on sait, l'amour à cet âge. Cependant la marquise de Sourdis intrigua; elle plut à Cheverny, chancelier de France, qui lui donna une part dans les affaires, et le roi ne fut pas fâché de voir sa faiblesse autorisée par son vieux chancelier.

Gabrielle devint grosse. Elle voyait Bellegarde, imprudence qui prouve qu'elle l'aimait. Un jour que Henri s'éloigna pour surprendre l'ennemi, Bellegarde feignit un voyage. Au retour imprévu du roi, Gabrielle et l'écuyer étaient ensemble. La confidente fit passer vite Bellegarde dans un cabinet. Pas le

Digitized by Google

moindre soupçon de la part du roi; mais il s'avise de songer à des confitures enfermées dans le cabinet. Gabrielle appelle La Rousse (sa confidente). Elle est absente. Le roi dit qu'il n'y a qu'à forcer la serrure. Sa maîtresse s'y oppose, prétexte un grand mal de tête que le bruit va augmenter. Le roi soupçonne, devient plus obstiné, et donne des coups de pied dans la porte pour l'enfoncer. L'écuyer se croit perdu, et saute par la fenêtre dans le jardin. Il eut le bonheur de ne pas se blesser. La Rousse, qui écoutait, parut et ouvrit. On peut se figurer tout ce que peut dire une femme d'esprit que l'apparence justifie : de la hauteur, des reproches contre l'injustice des amans, puis des pleurs. Le roi crut, et tomba à ses pieds (1).

(1) J'aime ce mot d'un mari : « Elle ne m'a» vait pas dit qu'elle pleurerait. »

Digitized by Google

Deux mois après l'entrée triomphante de Henri IV dans Paris (1591), Gabrielle accoucha d'un fils, César de Vendôme : il la fit marquise de Monceaux. Son amour ne pouvait plus augmenter. Il avait déjà abjuré le protestantisme, parce que Gabrielle l'avait voulu. Elle songea à devenir reine, malgré deux grands obstacles ; son mariage et celui du roi. Pendant qu'elle faisait prononcer la nullité du sien, Henri IV proposait le divorce à Marguerite.

Il légitima le premier fils de sa maîtresse. Il y a dans ses lettres enregistrées au parlement un passage curieux. Avant le dix-neuvième siècle, les souverains avouaient devant les peuples, à qui ils doivent l'exemple, ce que les particuliers seraient honteux aujourd'hui qu'on soupçonnât.

« Puisque Dieu n'a pas encore per-

Digitized by Google

mis, dit le roi, d'avoir lignée en légitime mariage, pour être la reine notre épouse depuis dix ans séparée de nous, en attendant qu'il nous veuille donner des enfans qui puissent légitimement succéder à cette couronne, nous avons recherché d'en avoir D'AILLEURS. Ayant reconnu les grandes grâces et perfections, tant de l'esprit que du corps, qui se trouvent en la personne de notre très-chère et bien-aimée LA DAME GABRIELLE D'ESTRÉES, nous l'avons, depuis quelques années, recherchée à cet effet, comme le sujet que nous avons jugé et connu le plus digne de notre amitié; ce que nous avons estimé pouvoir faire avec moins de scrupule et charge de conscience, que nous savons que son mariage est nul, n'ayant jamais eu aucun effet, et s'étant ladite dame, après nos longues poursuites, et ce que nous y avons apporté de no-

Digitized by Google

tre autorité, condescendue à nous obéir et complaire, et ayant plu à Dieu nous donner en elle un fils, etc., etc. »

On avait reproché à la favorite de ne songer qu'à ses plaisirs, à son ambition, de n'avoir encore obligé personne. On le lui dit même en vers piquans et hardis. Elle fit donner à Sully la place de surintendant des finances, que d'O dissipait. On va juger du dernier par une lettre du roi : « Je suis fort proche des ennemis, disait-il à son ami Sully, et n'ai quasi pas un cheval sur lequel je puisse combattre, ni un harnois complet que je puisse endosser ; mes chemises sont toutes déchirées, mes pourpoints troués au coude ; ma marmite est souvent renversée, et depuis deux jours je dîne et soupe chez les uns et chez les autres. » Et cependant le roi hésitait encore à nommer son ami. Gabrielle lui dit

Digitized by Google

qu'il n'avait qu'à employer son pouvoir, et que le seul nom de Sully leverait tous les obstacles. La France dut au conseil d'une femme, du moins plus tôt que le roi ne l'eût osé, le grand homme qui devait régler le grand ressort de l'État.

Elle devint affable, aussi attentive à se concilier l'estime des grands et l'amour des peuples, qu'elle y avait paru indifférente : elle eut le courage de rompre avec Bellegarde, vers lequel son penchant l'avait long-temps entraînée.

Son ascendant augmenta tous les jours. Sully lui attribue la déclaration de guerre contre l'Espagne, en 1595, pour faire donner à son fils la Franche-Comté. La naissance d'une fille et d'un second fils l'avaient rendue encore plus chère au roi. Cependant Sully osa refuser de payer une ordonnance de

Digitized by Google

Gabrielle pour frais du baptême d'Alexandre de Vendôme, sur le pied de celui d'un fils de France. Elle s'emporta en reproches contre le roi, et en injures contre Sully. Elle avait cru, en le faisant nommer ministre, l'avoir rendu moins économe et moins austère. Elle alla jusqu'à dire à son amant « qu'elle devait mourir de honte de voir soutenir un valet contre elle, qui portait le titre de maîtresse. » C'en est trop, répondit Henri; si j'étais réduit à l'extrémité de choisir de perdre l'un ou l'autre, je me passerais mieux de dix maîtresses comme vous que d'un serviteur comme Sully. »

Le calme succéda à cet orage, et le roi devint plus affermi dans le dessein de l'épouser. Il l'embrassait devant tout le monde, dit l'Étoile, et recevait d'elle des caresses : l'illusion des amans est de croire que leur bonheur est vu

Digitized by Google

avec plaisir ; ils ne trouvent que des censeurs, ou ils ne font que des envieux.

Elle était duchesse de Beaufort ; tout lui promettait des jours sereins, lorsque, dans un bal de la cour, on apprit l'effrayante nouvelle de la prise d'Amiens par les Espagnols. Le roi, qui dansait un ballet avec Gabrielle, dit après un moment de silence : « C'est assez faire le roi de France, il est temps de faire le roi de Navarre. Ma maîtresse, ajouta-t-il en regardant la duchesse qui pleurait, il faut monter à cheval pour faire une autre guerre. »

Elle était jalouse de la connétable de Montmorency, et ne se croyait pas en sûreté à Paris sans le roi ; elle le précéda à l'armée ; mais des murmures et les conseils de Biron firent résoudre le roi à s'en séparer. Son père obtint par ce voyage la place vacante de grand-

Digitized by Google

maître de l'artillerie. Le roi l'avait destinée à Sully : l'amour, comme cela devait être, l'emporta sur la justice et sur l'amitié.

Après la prise d'Amiens, où Henri IV avait montré une valeur et une prudence admirables, il sollicita plus vivement son divorce à Rome par le conseil de Sully. Il voulait qu'il se séparât d'une épouse galante, sans approuver la faiblesse de faire monter une maîtresse sur le trône. Henri nomma Saucy son ambassadeur à Rome. Il refusa son maître, et répondit : « Il vaut encore mieux garder celle que vous avez; au moins elle est de bonne maison. » Gabrielle le fit disgracier, et le remplaça par Brulard de Sillery, l'homme le plus intelligent du conseil du roi. Sillery eut l'ordre d'aller obtenir l'heureux divorce à tout prix.

Plus le roi était soumis à Gabrielle,

Digitized by Google

plus la cour et la ville contaient d'anecdotes scandaleuses. Un jour qu'il passa la rivière près du quai Malaquais, il demanda au batelier, qui ne le connaissait pas, ce qu'on disait de la paix de Vervins (1598). « Je ne sais ce que c'est, répondit cet homme; il y a des impôts sur tout, et jusque sur ce misérable bateau, avec lequel j'ai bien de la peine à vivre. — Et le roi, continua Henri, ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là? — Le roi est un assez bon homme; mais il a une maîtresse à laquelle il faut tant d'affiquets, que cela ne finit point, et c'est nous qui payons : passe encore si elle n'était qu'à lui; mais on dit qu'elle se fait caresser par bien d'autres. »

Le roi, que cette conversation avait amusé, fit venir le lendemain ce manant, et lui fit répéter devant la duchesse tout ce qu'il avait dit la veille.

Digitized by Google

Gabrielle voulait le faire pendre. « Vous êtes folle, lui dit Henri IV ; c'est un pauvre diable que la misère met de mauvaise humeur. Je ne veux plus qu'il paie rien pour son bateau, et je suis sûr qu'il chantera tous les jours : vive Henri! vive Gabrielle!

Gabrielle devint l'idole à laquelle toute la cour sacrifiait. Le duc de Mercœur, révolté dans la Bretagne, où il eût été facilement soumis, eut recours à elle : il l'éblouit par l'offre de la main de mademoiselle de Mercœur, la plus riche héritière de France, pour César de Vendôme, fils de la favorite; Henri, qui marchait à Nantes, s'arrêta. Sully lui en fit des reproches : « Que voulez-vous! répondit l'amant de Gabrielle; je ne saurais tenir contre ceux qui s'humilient, et j'ai le cœur trop tendre pour refuser une courtoisie aux larmes et aux prières de ce que j'aime. » Les

Digitized by Google

noces du petit César et de mademoiselle de Mercœur furent célébrées avec autant de pompe que si c'eût été un fils de France.

Gabrielle n'était pas reine; ce tourment effaçait ses honneurs à ses yeux. Elle consultait des devins, superstition qu'on peut pardonner à son siècle, quand on sait que Joséphine, impératrice, les employait en 1809. Ces hommes, qui savaient apparemment qu'on obtient des Grands superstitieux plus par des craintes que par des espérances, effrayaient Gabrielle de présages sinistres. « Elle ne serait jamais mariée qu'une fois; elle mourrait jeune; un enfant lui ferait perdre toute espérance. » On peut lire d'autres prédictions dans Nicolas Pasquier, historien et savant; il a toute la crédulité du temps où il écrivait.

Une des femmes de Gabrielle dit à

Digitized by Google

Sully qu'elle ne faisait que pleurer et soupirer toutes les nuits. Henri, fatigué des délais de son divorce à la cour de Rome, envoyait courrier sur courrier, et menaçait d'intenter à la reine Marguerite un procès en adultère. Le pape craignait qu'un roi de France ne suivît l'exemple de Henri VIII, roi d'Angleterre, et ne se passât d'une dispense, si Rome s'obstinait à la refuser. On conte (c'est le mot juste) que Clément VIII, intimidé, ordonna un jeûne et se mit en prière, et que, sortant d'une profonde méditation, et comme en extase, il s'écria que Dieu y avait pourvu. Quelques jours après un courrier apporta la nouvelle de la maladie de Gabrielle, que le pape regarda comme un coup du ciel pour le tirer de l'embarras du divorce. C'est offenser la religion que d'écrire ainsi l'histoire, car le pape n'était ni prophète, ni n'a-
Digitized by Google

vait d'empoisonneurs à ses ordres à la cour de Henri.

Gabrielle devait faire ses pâques à Paris pour édifier le peuple, d'après le conseil de son confesseur, qui n'ignorait pas qu'elle était grosse de quatre mois. Avant de laisser le roi à Fontainebleau, elle l'embrassa, et des larmes roulaient dans les yeux de l'amant et de la maîtresse. Ils s'éloignaient avec une peine extrême, et se rejoignaient avec transport; Gabrielle lui recommandait ses enfans; il prenait congé d'elle et la rappelait (1).

Elle descendit à Paris chez Zamet, riche partisan. Il lui donna le jeudi un dîner splendide et délicat. Le soir, elle alla aux ténèbres: on lui avait réservé une chapelle, et, pendant l'office, elle montra à mademoiselle de Guise des lettres de Rome sur le divorce de son

(1) Mémoires de Sully.

Digitized by Google

amant, et deux billets qu'il lui avait écrits le même jour. Sortant de l'église, elle dit qu'elle se trouvait mal. Elle descendit chez Zamet, et se plaignit d'un grand mal de tête; il lui prit une convulsion qui se calma par des remèdes. Elle voulut écrire au roi, ses forces l'abandonnèrent. Un troisième accès plus terrible fut suivi de vingt autres; elle accoucha, et mourut la nuit du vendredi sans connaissance. « Son visage, dit Mézerai, était si défiguré, si hideux, qu'on ne pouvait la regarder sans horreur. Ses ennemis prirent de là l'occasion de faire accroire au peuple que c'était le diable qui l'avait mise en cet état, parce que, disaient-ils, elle s'était donnée à lui, afin de posséder seule les grâces du roi.

Henri, à cette funeste nouvelle, se sentit défaillir. On le mit sur un lit; tous les seigneurs accoururent; il les

Digitized by Google

pria d'implorer Dieu pour sa consolation; il dit à Bassompierre : « Vous avez été le dernier auprès de ma maîtresse; demeurez avec moi pour m'en entretenir. »

Mais peu de jours se passèrent, dit Bassompierre dans ses MÉMOIRES, sans qu'il commençât une nouvelle poursuite d'amour avec mademoiselle d'Entragues. Le duc de Retz, après lui avoir laissé faire quelques plaintes, lui dit, presqu'en en riant, qu'il *était bien heureux*, et que s'il songeait un peu à ce qu'il allait faire sans cette mort, il jugerait que Dieu lui avait fait une grande grâce. Après avoir un peu rêvé, il l'avoua, et rendit grâce à celui qui lui en avait fait tant d'autres (1). Sully réclame pour lui le mérite d'avoir remis l'esprit du roi dans son assiette.

(1) GRAND ALCANDRE, ou les amours de Henri IV, par la princesse de Conti.

Digitized by Google

« Cette mort était un bienfait du ciel, qui avait voulu le tirer du pas dangereux où il allait s'engager (1). »

Le soupçon se répandit qu'elle avait été empoisonnée au dîner de Zamet. Aux premières attaques, elle pria qu'on la tirât promptement de cette maison. Zamet, aimé, enrichi par le roi, serait donc le coupable! et par quel ordre? Mézerai dit « que ce fut à l'instigation du diable; » d'autres l'attribuent à ceux qui se sentaient du levain de la ligue. » Qui oserait accuser des hommes aussi vertueux que Mornai, Sully, Jeanin, d'Ossat? On ne trouva pas une preuve, même un motif. Il y a mille exemples d'une mort aussi prompte, sans que le poison y ait eu part. Elle laissa deux fils et une fille: César et Alexandre de Vendôme, et Henriette, depuis duchesse d'Elbœuf.

(1) Mémoires de Sully.

Digitized by Google



La Marquise de Verneuil.

Règne de Henri IV. — De 1590 à 1609.

Henriette de Balzac-d'Entragues était fille de la Touchet, maîtresse de Charles IX; elle avait, pour consoler le roi, dix-neuf ans, des charmes, l'esprit vif et amusant. Sully l'appelle « ce bec » affilé. » Elle était fine et maligne; ce qui charme à la cour ceux qui ne sont pas l'objet de la satire. Elle avait même de l'érudition : elle lisait Grégoire de Tours en français, que d'Hémery d'Amboise lui avait dédié; et les Confessions de Saint-Augustin, où se trouvent des passages encore plus clairs

que dans celles de Rousseau. Pour parler comme Gresset, la demoiselle était FORT AVANCÉE (1).

« Mais, disent ses contemporains, » avec tous ces talens naturels et acquis » elle était sans délicatesse, emportée, » coquette, ambitieuse et fausse. Quant » à la figure, elle était moins belle que » Gabrielle, avait des traits moins régu- » liers, une bouche plus grande : elle » n'avait ni sa blancheur, ni son éclat » dans les yeux; mais elle l'emportait » par la jeunesse, l'enjouement et un air » vif qui animait tous ses traits : elle était » plus jolie. »

Ceux qui cherchaient pour le roi de nouvelles amours, « qui faisaient des ex- » clamations à tout ce qu'il disait (rap- » porte Sully), qui étaient de ses parties » de plaisirs, où les rois s'oublient comme

(1) Comédie du MÉCHANT.

Digitized by Google

» les autres hommes, lui firent telle-
» ment valoir les charmes et l'esprit de
» mademoiselle d'Entragues (1), qu'ils
» lui firent naître l'envie de la voir, puis
» de la revoir, puis de l'aimer. » Sully fut sincèrement affligé, quand le roi lui dit de trouver cent mille écus promis à cette demoiselle. Elle portait déjà ses vues aussi loin que Gabrielle; elle ne s'estimait pas moins, et ne s'attendait pas à une raison plus ferme dans Henri. Sa mère, dame experte, s'entendait à merveille avec elle. « Je suis observée de si
» près, disait Henriette au roi, qu'il
» m'est impossible de vous donner les
» preuves de reconnaissance et d'amour
» que je ne puis refuser au plus grand
» roi et au plus aimable des hommes.
» Je vous ai tout promis, je vous accor-

(1) La Touchet avait épousé le marquis d'Entragues.

Digitized by Google

» derai tout. Le puis-je au milieu des » argus dont je suis obsédée? Mais, » pourquoi se flatter? Nous n'aurons ja- » mais de liberté si nous ne l'obtenons » de monsieur et de madame d'Entra- » gues. Ce n'est plus moi qu'il sagit de » vous rendre favorable; je n'y suis que » trop disposée. Vous avez obtenu mon » cœur; que n'êtes-vous pas en droit de » demander? »

Son dernier manége fut de persuader que jamais ses parens ne se rendraient, si, pour rassurer leur conscience, il ne faisait par écrit une promesse de mariage. « J'ai prouvé, disait-elle, que » c'était une formalité inutile, qu'aucun » tribunal ne pouvait citer un homme qui » avait tant de courage et une si bonne » épée, des canons et une armée à ses » ordres. Mais puisqu'ils s'entêtent, quel » risque y a-t-il de se prêter à leur ma- » nie? Mettez à mon égard les conditions

Digitized by Google

» que vous voudrez; tout ce qui m'as-
» surera mon amant me satisfera. »

« Cette pimbêche et rosée femelle,
» dit Sully, sut si bien cajoler le roi, le
» tourner, gagner LES PORTE-POULETS
» qui étaient tous les jours à ses oreil-
» les, qu'il consentit à faire cette pro-
» messe. » Il alla trouver Sully, et, *entre-
laçant* ses doigts dans les siens, suivant
sa coutume, il lui remit un papier, en
se détournant, comme s'il eût été hon-
teux. « Lisez cela, lui dit le roi, et m'en
» dites votre avis. »

Après la lecture, Sully revint, le pa-
pier plié à la main. « Eh bien! lui dit
» Henri, que vous en semble? — Sire,
» je n'ai pas encore assez réfléchi. —
» Parlez librement; votre silence m'of-
» fense plus que ne pourraient le faire
» toutes vos observations; parlez, je le
» veux et vous l'ordonne. — Sire, quoi
» que je puisse dire OU FAIRE, vous me

Digitized by Google

» promettez de ne pas vous mettre en » colère contre moi? — Parlez. » Il prit la promesse, et la déchira en deux. « Comment, morbleu! dit Henri, que » venez-vous de faire? Je crois que vous » êtes fou. — C'est vrai, Sire, et je vou- » drais l'être si fort que je fusse le seul » en France. — Je vous entends, Sully, » et ne veux pas vous en dire davantage, » pour ne pas manquer à la parole que » je vous ai donnée. — Sire, sans votre » ordre, je n'aurais jamais poussé si loin » la hardiesse... Cependant, si vous vou- » liez vous rappeler ce que vous m'avez » dit autrefois de cette fille, du vivant » de la duchesse de Beaufort (Gabrielle), » vous penseriez que ce n'est pas UNE » PIÈCE qui mérite d'être achetée cent » mille écus; et Dieu veuille qu'il ne vous » en coûte pas davantage un jour à ve- » nir. Je ne doute pas que votre Majesté, » rendue à elle-même, avec les lumières

Digitized by Google

» vives et l'esprit judicieux qu'elle a, ne » reconnaisse qu'elle détruit tout ce qui » se fait à Rome pour son divorce. » Le roi écouta Sully sans l'interrompre, parut pénétré de la solidité de ses raisons, rentra dans son cabinet, demanda du papier, et fit une nouvelle promesse. Il rencontra Sully au bas de l'escalier, ne lui dit pas un mot, prétexta une chasse, s'absenta deux jours, et remit la promesse à Henriette.

Sully voulait donner une autre leçon au roi : il fit apporter les cent mille écus (1) promis dans son cabinet, et les étala sur le plancher. Le roi, étonné de l'espace qu'ils occupaient, s'écria : « ven» tre-saint-gris ! voilà une nuit bien » payée ! »

Henri, partant pour la conquête de

(1) C'était six cent mille francs : deux cent mille écus d'aujourd'hui, et près de trois millions, d'après l'augmentation des denrées.

Digitized by Google

la Savoie, fut suivi de sa maîtresse; mais il la laissa à Lyon, loin des dangers, et lui envoya les premiers drapeaux enlevés au duc de Savoie : c'était une galanterie familière à Henri. Ces honneurs, cent mille écus et la promesse n'avaient pas encore levé tous les scrupules du père. Henri s'en plaignit à sa maîtresse. « Comme je montais à cheval, lui écri-
» vait-il, votre père m'est venu supplier
» de ne point aller à Malesherbes, que
» je ne vous trouverais point. Il a ajouté
» tout haut : Par la mort-dieu! il sera
» bien trompé, car il ne trouvera pas ma
» fille; elle restera avec moi. »

La reine Marguerite venait de consentir à la nullité de son mariage, et on en négociait un, presque à l'insu du roi, avec la princesse de Florence. A peine fut-il signé du connétable de Montmorency, du chancelier de Sillery, de Villeroi et de Sully, que ce dernier fut

Digitized by Google

voir le roi, qui lui demande d'où il vient. « — De vous marier, Sire, lui dit-il. » Henri, surpris de cette nouvelle, fut long-temps sans répliquer. Il rêvait, il se grattait la tête, il rongeait ses ongles. Tout à coup : « Eh bien! soit, dit-il; il n'y » a remède. Puisque, pour le bien de » mon peuple et de l'État, vous dites » qu'il faut être marié, il le faut donc » être; mais je crains bien de rencontrer » une mauvaise tête, qui me réduise à » des contestations domestiques que je » crains plus que tous les embarras réu» nis de la guerre et de la politique. »

Le mariage, aussitôt conclu que proposé, fut célébré par procureur, sans que mademoiselle d'Entragues en fût instruite. Rien ne peut se comparer à sa fureur quand elle apprit la nouvelle. Ce ne fut pas son seul malheur : elle était grosse; le tonnerre tomba dans sa chambre, passa sous son lit, et la fit ac-

Digitized by Google

coucher d'un enfant mort. Elle guérit sans reprendre sa gaîté naturelle. Le roi, pour la consoler, la fit marquise de Verneuil, et elle poussa la feinte et l'adresse jusqu'à le supplier dans une lettre de lui conserver le titre de maîtresse, puisqu'elle ne pouvait plus aspirer à celui d'épouse. Je n'en citerai que peu de lignes, parce qu'elle est pleine de bassesse, longue, et que le style en a vieilli. « Elle est réduite au malheur » qu'un GRAND HEUR naguère lui fit » craindre. Elle ne lui parle que par » soupirs; pour ses autres plaintes, Sa » Majesté les peut sourdement entendre » de sa pensée, puisque Sa Majesté con» naît aussi bien son âme QUE SON CORPS. » Il ne lui reste que la gloire d'avoir été » la maîtresse d'un roi qui s'est voulu » tant s'abaisser de donner le titre de » maîtresse à sa servante et sujette. » C'est ainsi que s'exprimaient nos dames,

Digitized by Google

il y a deux cent quarante ans. Malherbe, Bacon et Sully sont les seuls qui écrivissent avec plus de naturel, et rarement avec une noblesse continue.

Le sort du bon Henri était d'être trompé par ses maîtresses; il le fut dans le temps où il joignait la jeunesse à la beauté. Alors sa barbe EN ÉVENTAIL, commençant à blanchir, semblait chasser les amours légers devant lui (1). Bellegarde, aimé de Gabrielle, duchesse de Beaufort, le fut encore de mademoiselle d'Entragues, marquise de Verneuil. Elle soupçonna cet amant d'avoir conseillé au roi de se marier à une Médicis. Elle excita le prince de Joinville, son rival, à la venger; Bellegarde fut blessé. Henri voulait punir Joinville; mais les soins de la guerre qu'il venait de décla-

(1) Les élégans portaient la barbe en éventail. La longue s'appelait barbe de bouc ou de capucin.

Digitized by Google

rer à la Savoie et son mariage à Lyon avec Marie de Médicis lui firent oublier la punition qu'il devait à un sujet qui, n'aimant pas son roi, osait aimer sa maîtresse.

La nouvelle reine, jeune et belle, ne put triompher des charmes de la marquise de Verneuil, qui avait au suprême degré le don d'amuser le roi. Une intrigante, Leonora Galigaï, qu'elle avait amenée d'Italie, voyant que la femme du roi n'avait pu obtenir pour elle, sa protégée, le titre de dame d'honneur, eut recours à la maîtresse, et la grâce fut accordée sans difficulté. La marquise de Verneuil en fut mieux reçue de la reine; ce que la Galigaï avait promis.

Henri profita de cette bonne intelligence pour donner un appartement au Louvre à la marquise; mais le calme fut souvent troublé par la jalousie de la

Digitized by Google

reine et les propos libres de la favorite. Le roi les aimait toutes deux, mais était ramené plus souvent aux genoux de madame de Verneuil. Leur grossesse se rencontra; elles n'en furent que mieux ensemble. La marquise fit épouser la Galigaï à Concini, que le roi n'aimait pas, et la reine y fut si sensible, qu'elle donna à madame de Verneuil plus de marques d'amitié qu'à toutes les princesses.

La reine accoucha la première, le 27 septembre 1601, d'un prince qui fut, depuis, Louis XIII; et un mois après la marquise mit au monde Gaston Henri, duc de Verneuil. Tout l'hiver se passa en plaisirs et en bals: il y eut un ballet, où la reine et quinze dames de la cour représentaient seize vertus. La dernière entrée se dansa à la salle de l'évêché. Le roi, frappé de l'éclat de ces fêtes, demanda au nonce du pape s'il avait jamais

Digitized by Google

vu un plus bel escadron? « Non, répon-
» dit-il; et jamais de si redoutable : BEL-
» LISSIMO E PERICOLOSISSIMO. »

Une intrigue suspendit ces tranquilles amusemens. Juliette d'Estrées, marquise de Villars, se rappelait les œillades du roi, du vivant même de Gabrielle, sa sœur (1). Elle fut assez vaine pour croire qu'elle pouvait la remplacer; elle s'ouvrit à la reine, qui avait une haine ouverte pour madame de Verneuil, dont les propos, toujours plus hardis, lui étaient rapportés par les courtisans. Le prince de Joinville, qui avait des lettres d'amour de madame de Verneuil, s'était lié avec madame de Villars; elle eut l'art de se faire sacrifier ces lettres : la reine et le roi n'y étaient pas ménagés, au milieu de beaucoup de

(1) La princesse de Conti, auteur du GRAND ALCANDRE, dit que madame de Villars n'avait d'autre mérite que sa jeunesse et ses cheveux.

Digitized by Google

douceurs pour l'amant. La reine les lut, fut outrée, et n'eut point de repos que madame de Villars n'eût obtenu un entretien secret avec le roi; il fut accordé. « J'eusse été criminelle, dit-elle à Henri, si j'avais pu voir trahir le plus grand des rois, le meilleur des maîtres et le plus honnête homme qui soit au monde. »

Rien de plus vrai que cet éloge; le roi aimait à l'entendre. Si ce fut un faible, comme le dit un de ses historiens, il le partageait avec les plus grands hommes; avec Cicéron, qui, assez loué pour sa vie et d'immortels écrits, se louait encore avec une orgueilleuse modestie.

Le roi, impatient de se venger, éconduisit madame de Villars, mais avec politesse; il envoya sur-le-champ un de ses confidens chargé d'injures pour la marquise, qu'il fallait traiter de per-

Digitized by Google

fide, de monstre, avec le serment de ne la revoir jamais. L'infidèle écouta l'envoyé avec le sang-froid qu'une grande dame doit montrer dans ce péril, où nier c'est être innocente. Celle qui avoue connaît mal les hommes; incertains, ils pardonnent toujours. Les femmes, dans ces occasions, sont douées d'un calme que le ciel n'accorde à la guerre qu'aux plus grands courages; une infidélité découverte est pour elles le moment de la mêlée.

La marquise répondit avec respect à l'envoyé : « Dites au roi que, BIEN ASSURÉE de n'avoir jamais rien fait qui » puisse offenser Sa Majesté, je ne puis » deviner pourquoi il me traite avec » aussi peu de ménagement. On lui a » donné de fausses impressions, je n'en » saurais douter; mais la vérité me » vengera. » Elle se retira aussitôt dans son cabinet, sans paraître troublée; elle

Digitized by Google

y pleura seule; car, dans son cas, la solitude permettait les larmes.

La marquise confondue, et Joinville étant menacé, mademoiselle de Guise et Bellegarde se liguèrent pour arracher un pardon à la faiblesse du roi. Ils imaginèrent, ce qui pouvait n'être pas sans vraisemblance, et c'est là le grand art, d'attribuer ces lettres à la méchanceté du secrétaire du duc de Guise, expert à contrefaire toute sorte d'écritures. On savait que le roi, désespéré de cette trahison, demandait et repoussait la vérité. On la veut, dit Voltaire,

Et les humains sont malheureux par elle.

La marquise envoya supplier le roi qu'il lui permît de se justifier. Après un ou deux refus, il n'écouta que l'amour; il alla lui-même trouver la coupable : elle obtint sa grâce et un don de

Digitized by Google

six mille livres, que Sully fut obligé de payer (1). Madame de Villars fut exilée, et perdit Joinville, son amant, obligé d'aller servir en Hollande, pour n'être pas vu chez les maîtresses du roi; et le pauvre secrétaire fut mis en prison parce qu'il fallait qu'il fût ou du moins qu'il parût coupable.

Le roi soupçonnait encore qu'il n'aimait qu'une perfide; mais elle était charmante à ses yeux. Pour secouer ses chaînes, il alla à madame de Sourdis, à mademoiselle de Bueil, passa à mademoiselle d'Entragues, sœur de sa maîtresse, renoua avec mademoiselle de Guise, et il ne tint pas à lui de se faire aimer de la duchesse de Montpensier et de la duchesse de Nevers. Il fit venir ces deux dernières dames à sa cour, et trouva que leur vertu était

(1) Mémoires de Sully.

Digitized by Google

inattaquable. Il revint encore aux pieds de la marquise de Verneuil, malgré la crainte trop réelle qu'elle ne fût la femme la plus dangereuse et la plus criminelle de son royaume. La reine était-elle aimable, il se brouillait avec la marquise, et si sa femme le tourmentait, c'était le tour du règne de la maîtresse.

Dans ce temps-là, le comte de Soissons, qui ne croyait jamais être récompensé, avait intéressé la marquise dans une concession de quinze sous à l'entrée et à la sortie de chaque ballot de toile. « Bagatelle, disait-il, qui ne de-» vait produire que dix mille écus par » an. » L'édit, demandé par la marquise qui avait un cinquième, allait passer; mais le roi s'avisa de demander à Sully à quelle somme effective monterait ce nouveau droit. Le ministre trouva qu'il était au moins de cent mille écus, et qu'il ferait un tort considérable au com-

Digitized by Google

merce. Le roi réfléchit, et jeta sur Sully la négative. Madame de Verneuil crut faire revenir Sully, en lui montrant la liste des intéressés : ils étaient vingt-cinq ; elle n'était que la sixième en naissance et rang. « Eh bien ! dit-elle, que » répondez-vous à cela ? — Je prétends, » répliqua-t-il, remontrer au roi que si » de pareilles impositions ont lieu, le » peuple est ruiné et hors d'état de » payer les tailles. — Vraiment, le roi » n'a qu'à vous croire, il mécontentera » vingt personnes de qualité ! Et à qui » fera-t-il du bien, si ce n'est à ses cou- » sins et à ses maîtresses ? — Madame, » cela serait bon (avec fermeté), si le » roi payait de sa bourse ; mais de lever » ces deniers sur le marchand, l'artisan, » le laboureur, il n'y a pas d'apparence ; » ils nous nourrissent tous, et c'est as- » sez d'un maître, sans avoir tant de » cousins et de maîtresses. »

Digitized by Google

La marquise se retira TOUTE MUTINÉE (1); elle dit au comte de Soissons que le ministre en colère s'était écrié que le roi n'avait que trop de cousins et de parens, et que lui-même et son peuple seraient bien heureux s'ils en étaient défaits. Le comte l'accusa de lui avoir manqué de respect de la manière la plus criminelle. Le roi lui demanda du temps pour les preuves; il apprit tout de la bouche de Sully : « Oh, » oh ! dit-il, il ne faut pas aller plus » loin pour trouver la source du mal, » puisque madame de Verneuil s'en » mêle. C'est un si bon bec, si plein » de malice et d'invention, que pour » un mot elle en aura trouvé mille. »

Ce bon prince concilia tout, mais ce ne fut que pour quelque temps. Il ne savait pas toujours commander à son

(1) Mémoires de Sully.

Digitized by Google

mépris pour madame de Verneuil. Elle en eut une rage extrême, et, pour se faire craindre de la reine, du roi, de toute sa maison, elle conçut le projet insensé de se faire regarder comme femme légitime, et ses enfans comme vrais héritiers de la couronne. Elle trouva des partisans dans les ennemis de l'Etat, et de l'appui dans Philippe III, roi d'Espagne. Elle était secondée par le comte d'Auvergne, son frère, arrêté en 1602, comme complice de Biron; par son père, le comte d'Entragues, âgé de soixante-treize ans, et par deux gentilshommes anglais.

Dans le dessein de se concilier le peuple, elle affecta des dehors religieux, début nécessaire, dans ce temps-là, pour rendre la cour odieuse. Elle feignit d'être touchée d'un repentir très-chrétien, et disait que sa conscience ne lui permettait pas de voir le roi en particu-

Digitized by Google

lier; elle lui demanda même un asile hors du royaume. Le roi la prit au mot, et lui permit de se retirer en Angleterre, sans ses enfans. Il exigea qu'elle lui rendît sa promesse, et, pour l'obtenir, il fallut lui donner vingt mille écus d'argent comptant, et l'espérance de la dignité de maréchal de France pour le père.

On découvrit bientôt d'autres intrigues avec l'ambassadeur du roi d'Espagne, qui voulait faire déclarer illégitime le mariage de Henri avec Marie de Médicis, et décerner la couronne à l'enfant légitimé de la marquise de Verneuil, au préjudice du dauphin. Ce projet, tout absurde qu'il était, ne parut pas moins dangereux : on disait que le comte d'Auvergne devait assassiner le roi chez sa sœur, et enlever le dauphin. Le conseil voulait qu'il fût décapité; mais le roi était trop clément :

Digitized by Google

il fit grâce au fils de Charles IX, son beau-frère, sous condition qu'il se rendrait auprès de lui. Il refusa, et fut arrêté en Auvergne. D'Entragues fut conduit à la conciergerie du Palais, et la marquise de Verneuil, sa fille, fut gardée à vue dans son hôtel, par le chevalier du Guet.

Elle parla plus hardiment encore : « Si le roi m'ôtait la vie, disait-elle, on » dirait au moins qu'il a fait mourir sa » femme. J'étais reine avant l'italienne; » au surplus, je n'ai que trois choses à » demander au roi : un pardon pour » mon père, une corde pour mon frère, » et justice pour moi. » Cette fureur contre le duc d'Auvergne venait de ce qu'il avait rejeté tout sur sa sœur, bien assuré que le roi ne voudrait jamais la faire mourir.

Pendant que la reine eût vu avec plaisir sa rivale déshonorée ou sur un

Digitized by Google

échafaud, le roi ne cherchait qu'à vaincre la fierté de la coupable par un appareil de justice effrayant. Elle ne voulut jamais lui demander grâce ; elle démentit même ceux qui, à son insu, avaient imploré la bonté du roi, et les appela menteurs et traîtres.

Le comte et M. d'Entragues furent condamnés à mort. On opina à raser et à confiner la marquise entre quatre murailles : mais, dans la crainte, sans doute, d'être trop utiles au roi, les juges se référèrent à un PLUS AMPLEMENT INFORMÉ et à une détention, sous bonne et sûre garde, dans un monastère de religieuses. La marquise et sa mère vinrent se jeter aux pieds du roi, qui les releva, les larmes aux yeux, et leur dit qu'il leur ferait connaître qu'il était bon ; et le soir même la peine du père et du comte d'Auvergne fut commuée en prison perpétuelle. La marquise eut

Digitized by Google

la liberté de se retirer à sa belle maison de Verneuil, et son père dans sa terre de Malesherbes. Six mois après, le roi accorda à la marquise des lettres qui la déclaraient innocente, et imposaient un silence perpétuel à son procureur-général. Le comte d'Auvergne fut retenu à la Bastille, où il se consola pendant dix ans par la lecture de bons livres qu'il aimait.

Mais ce qui est plus incroyable que le complot, c'est que le roi, ennuyé de toutes les femmes, renoua avec la marquise, à l'insu de la reine (1) : ils vivaient ensemble aussi familièrement que jamais. Marie de Médicis l'apprit, et les querelles se ranimèrent; ce fut au point que, la nuit, le roi, couché avec elle, était forcé de quitter son lit et sa chambre. Le reine pensa se noyer

(1) Le grand poëte Alfieri, aussi fou que Henri IV, et dans un cas semblable, prit le parti très-sage de se faire lier sur son fauteuil.

Digitized by Google

près de Neuilly. La marquise ne put s'empêcher de dire au roi que toute son inquiétude avait été pour lui dans ce danger, et que si elle en avait été témoin, lui sauvé, elle eût crié de bon cœur : « La reine boit. »

Elle perdit le cœur du roi, qui enfin parut s'éteindre par dix ans d'habitude, onze lustres et le mépris. Libre, elle voulut épouser le prince de Joinville, qui refusa ; ensuite elle fit publier ses bans avec le duc de Guise, en changeant les noms. Le roi le sut et se fàcha ; mais l'amour qu'il conçut pour mademoiselle de Montmorency le guérit pour toujours de celui qu'il avait eu pour la marquise de Verneuil. Elle éprouva un dernier malheur ; après le contrat dressé, le duc de Guise lui préféra la douairière de Montpensier. Alors elle ne reparut plus à la cour, se retira à Verneuil, et mourut en 1633, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Digitized by Google



Charlotte de Montmorency,

PRINCESSE DE CONDÉ.

Fin du règne de Henri IV. — 1510.



CHARLOTTE-MARGUERITE DE MONTMORENCY, née en 1594, était fille du connétable qui s'était rendu célèbre dans les guerres de religion, sous le nom de Damville. Mademoiselle de Montmorency n'avait pas quinze ans, lorsqu'elle parut à la cour, et les vieux seigneurs, qui sentirent leur feu ranimé par cet astre naissant, avouèrent que, sous les cinq derniers règnes des Valois, de François Ier à Henri III, ils

Digitized by Google

n'avaient rien vu de comparable à cette BEAUTÉ SANS SECONDE. C'étaient un teint, des yeux, une voix, un maintien, des grâces, un charme dans le moindre mouvement, et l'innocence avec ce qu'elle eut jamais de plus touchant! Malherbe fit son portrait dans ces vers mieux cadencés que ceux de ses prédécesseurs :

> A quelles roses ne fait honte
> De son teint la vive fraîcheur ?
> Quelle neige a tant de blancheur
> Que sa gorge ne la surmonte,
> Et quelle flamme luit aux cieux,
> Claire et nette comme ses yeux ?
>
> Soit que de ses douces merveilles
> Sa parole enchante les sens,
> Soit que sa voix de ses accens
> Frappe les cœurs et les oreilles, etc.

Le connétable de Montmorency la destinait à Bassompierre, d'une naissance illustre, avec de l'esprit, des

Digitized by Google

biens et la faveur du roi. Le contrat allait être dressé, lorsque Henri vit cet adorable objet dans le ballet des Nymphes de Diane danser avec des grâces surprenantes. Elle avait un dard à la main; le roi fut blessé à cinquante-six ans. Il proposa au connétable pour gendre le prince de Condé, moins bel homme que Bassompierre; Condé lui paraissait un rival moins dangereux. Il avait pénétré par une réponse ingénue de Charlotte que Bassompierre était aimé. Dès le lendemain matin, il envoya chercher ce favori, et lui dit qu'il avait songé pour lui à un établissement solide à la cour, en lui faisant épouser mademoiselle d'Aumale. — « Eh quoi! Sire, répondit Bassompierre, » voulez-vous me donner deux femmes? » et les termes où j'en suis avec made» moiselle de Montmorency!.... — Ah! » Bassompierre, répliqua le roi, en

» soupirant, je veux te parler en ami :
» je suis devenu non-seulement amou-
» reux, mais furieux et OUTRÉ de ma-
» demoiselle de Montmorency. Si tu
» l'épouses, et qu'elle t'aime, je te
» haïrais. Je suis résolu de la marier à
» mon neveu le prince de Condé, et
» de la tenir près de ma famille. Ce
» sera la consolation et l'entretien de
» la vieillesse où je vais entrer. Je
» donnerai à mon neveu, qui aime
» mieux mille fois la chasse que les
» dames, cent mille livres par an pour
» passer son temps, et je ne veux d'au-
» tre grâce d'elle que son affection,
» sans rien prétendre davantage (1). »

Bassompierre, étourdi du coup, céda ce qu'il ne pouvait disputer à un maître. Le roi pleura de joie et l'embrassa. Le cœur du favori en saigna.

(1) Mémoires de Bassompierre.

Digitized by Google

Charlotte épousa le prince de Condé.

Dès les premiers jours, au milieu des fêtes, le roi laissa voir sa passion; elle était trop vive pour dissimuler, et il n'y était pas accoutumé. Le prince de Condé s'en aperçut, et amena sa femme à Saint-Valery. Le roi se trompa dans tous ses prétextes pour qu'il revînt, quoiqu'ils fussent très-ingénieux. Il se déguisa, avec un large emplâtre sur l'œil, seulement pour la voir à un rendez-vous où elle devait se trouver. Elle fut retenue, et le roi menaça. Mais Condé avait juré que la princesse ne paraîtrait plus à la cour : il la fit monter dans une voiture à huit chevaux, et arriva, sans arrêter, jusqu'à Landrecies. La crainte du déshonneur semblait précipiter sa fuite.

Jamais trouble n'égala celui du roi au moment qu'il l'apprit. « Ah! mon » ami, dit-il à Bassompierre, je suis

Digitized by Google

» perdu! Cet homme mène sa femme » dans un bois; je ne sais si c'est pour » la tuer ou la mettre hors de France. » Il envoya chercher ses ministres, et leur demanda un prompt remède à ce malheur. Le chancelier Belièvre conseilla de bons édits; Villeroi, ministre des affaires étrangères, « des dépêches et des négociations; » Jannin, « de porter la guerre dans les Pays-Bas, » et Sully, « le silence. » — Un sujet fugi- » tif, dit-il au roi, est bientôt aban- » donné de tout le monde quand le » souverain ne se met pas en peine de » le perdre. Si vous témoignez le moin- » dre empressement pour avoir M. le » prince de Condé, vos ennemis pren- » dront plaisir à vous chagriner, en le » recevant bien, et en lui donnant des » secours (1). »

(1) Bassompierre; il est extrêmement curieux dans ce passage de ses Mémoires.

Digitized by Google

Praslin dépêché près du prince, les prières, les menaces ne purent le ramener. Le marquis de Cœuvres entreprit d'enlever la princesse, à la vue de l'archiduc, dans Bruxelles même. La princesse, qui n'avait jamais aimé son mari, y donna les mains; mais le projet découvert manqua. Le prince de Condé cria fort haut; les ministres d'Espagne le plaignirent, et la cour de France nia. Le marquis de Cœuvres eut recours à l'artifice d'accuser le prince de Condé d'avoir conduit cette intrigue, pour rendre la cour de France odieuse et sa retraite considérable. Enfin, Henri offrit son pardon, ou, si le prince persistait dans ce qu'il appelait sa révolte, de le faire déclarer criminel de lèse-majesté.

Condé craignit d'être enlevé à Bruxelles; il se retira à Milan sous la protection du comte de Fuentès, qui

Digitized by Google

était gouverneur pour le roi d'Espagne; il laissa la princesse à Bruxelles, à la garde d'une infante, dévote, ennemie du galant roi de France, et qui, connaissant les dispositions de sa jeune captive, la faisait veiller de fort près. Henri, après avoir épuisé les négociations et les menaces, résolut la guerre. Il avait la plus belle armée qu'on eût vue depuis François Ier. Mais l'amour seul n'était pas la cause de son grand dessein; il voulait et devait humilier l'Espagne. L'assassinat du roi, arrivé le 14 mai 1610, fit évanouir ce projet que le destin réservait au grand Condé. L'Espagne était hors d'état de soutenir les efforts d'un héros, moins animé par l'amour que par la gloire. Des historiens ont dit le contraire; Voltaire l'a vengé (1).

(1) Voyez la fin du règne de Henri IV dans l'Essai sur les moeurs des nations.

Digitized by Google

A cette nouvelle, Condé rentra comme en triomphe à Paris, et moins en premier prince du sang qu'en roi. La réunion des époux fut sincère. La princesse en donna un témoignage éclatant en 1617. Elle n'avait pu obtenir de Louis XIII l'élargissement de son mari, prisonnier à la Bastille; elle demanda la grâce de s'y renfermer avec lui, et l'y consola pendant plus de deux ans.

En 1633, pour sauver son frère le maréchal de Montmorency, condamné à être décapité, elle s'oublia jusqu'à se mettre aux genoux du cardinal de Richelieu, qui crut en faire assez en se jetant lui-même aux genoux de la princesse. Assistant, en 1642, au service funèbre de ce ministre implacable, elle dit ce verset de Saint-Jean : « Seigneur, » si vous aviez été où vous êtes, mon

Digitized by Google

» frère ne serait pas mort. » Elle resta veuve en 1646, et mourut, en 1650, à l'âge de cinquante-sept ans, digne d'une éternelle estime et mère du grand Condé.



Digitized by Google

LOUISE DE LA FAYETTE.

Commencement du règne de Louis XIII.
— De 1630 à 1640.

Louise-Marie de La Fayette était fille de Jean de La Fayette, seigneur de Hautefeuille, et de Marguerite de Bourbon-Busset. Un de ses aïeux fut maréchal de France dans un temps où il n'y en avait que deux (1420). Le penchant de Louis XIII pour elle prit naissance à Lyon : « Je vis le roi parmi les dames, dit Bassompierre, galant et amoureux contre sa coutume. » Mademoiselle de La Fayette avait dix-huit ans en 1630; elle était fille d'honneur de la reine.

Digitized by Google

Louis XIII fut touché de ses grâces et de sa modestie. Elle était belle. Elle n'écrivait pas; mais elle avait dans l'esprit la délicatesse qu'on aime dans ZAÏDE, roman enchanteur d'une autre La Fayette qui ajouta la célébrité des lettres à la gloire des armes dans sa maison.

Louis XIII était timide et chaste; il aimait la solitude, mais avec des favoris et des femmes. Mademoiselle de La Fayette lui rendait la retraite aimable par des plaisirs innocens. Elle était attentive à ménager le cardinal de Richelieu, qui lui laissait la grande affaire d'amuser Sa Majesté.

Elle ouvrit l'oreille aux menées ambitieuses du capucin Joseph. Henri IV avait dit de ce moine : « Je ne connais » ni ministre ni potentat capable de » lui faire la barbe, quoiqu'il y ait » pourtant assez belle prise. » Fatigué

d'être le sujet du ministre, Joseph ne prétendait à rien moins qu'à le supplanter. D'abord, il aspira au chapeau de cardinal, ce qui l'eût fait l'égal de son maître, et promit au pape, Urbain VIII, de conclure la paix avec la maison d'Autriche, malgré le cardinal-ministre.

Il prétexta la religion, l'intérêt de la France accablée de subsides, et la tranquillité de la conscience du roi qui devait rendre les Etats de la maison de Lorraine dont il s'était emparé. Mademoiselle de La Fayette succomba à la tentation d'être le premier mobile de la paix avec l'Europe : elle parla au roi, revint à la charge, pendant que le capucin travaillait à rendre le cardinal suspect et odieux.

Louis XIII avait une malheureuse faiblesse ; c'était de rapporter à son ministre tout ce qui se disait en confi-

Digitized by Google

dence contre lui. Richelieu reprocha au capucin son ingratitude, et lui fit refuser la barrette par le pape même. Il était moins facile de faire disparaître mademoiselle de La Fayette. Le roi avait pour elle l'estime la plus tendre, et l'habitude en lui était plus puissante que la nature et l'amour. Richelieu prit des mesures, mais en cachant le ressort; il gagna Carré, confesseur de la favorite. Ce jésuite donna le conseil du cloître. Le roi reconnut le piége, et dit d'un ton moqueur : « Ce bon père est un » de ces saints qu'on gagne aisément » dès qu'on leur dore une chapelle. »

Le cardinal recourut à un autre expédient. Le roi avait tiré de sa garde-robe Boisenval, pour faire de lui son premier valet-de-chambre, sans en rien dire à Richelieu. Le ministre supposa que le roi et mademoiselle de La Fayette s'étaient concertés pour avoir une créa-

Digitized by Google

ture fidèle et indépendante; il menaça Boisenval d'une perte assurée, s'il prétendait établir sa fortune sans sa protection; il l'intimida au point d'emporter la promesse qu'il serait son espion. Boisenval rapporta tout ce qu'il savait du roi et de la favorite, et remettait au ministre tous les billets dont il s'était chargé, et ce qu'ils le priaient de dire, il le rendait d'une manière toute différente, pour les aigrir et les brouiller. Le cardinal alla plus loin, après être parvenu à les séparer tout-à-fait; il gardait les billets qui ne lui plaisaient pas et en substituait de contrefaits; mais un entretien qu'il avait long-temps éloigné éclaircit tout; Boisenval fut chassé, et le cardinal n'osa parler pour le coupable.

Cependant mademoiselle de La Fayette, moins par piété que par dégoût de la cour, soupirait pour la re-

Digitized by Google

traite. Le ministre eut soin de l'y faire encourager par l'évêque de Limoges, oncle de la favorite, et la marquise de Seneçay, première dame d'honneur de la reine : elles sacrifièrent l'un une nièce, l'autre une amie aux menaces d'un ministre à qui tout était soumis, roi et sujets. Le capucin Joseph mourut relégué dans son couvent, et les ennemis de Richelieu, c'est-à-dire toute la France, crurent qu'il l'avait fait empoisonner.

Mademoiselle de La Fayette entra au couvent de la Visitation (1637). Le roi, éperdu, alla la voir pour la détourner de prendre le voile; elle lui dit qu'elle était résolue de se consacrer au service d'un plus grand seigneur, et le conjura de ne plus penser à elle; ils se quittèrent les larmes aux yeux. Le roi fit encore quelques visites, malgré la crainte de déplaire à son ministre; il

Digitized by Google

en revenait toujours plus triste. Sa santé s'altéra au point d'alarmer la reine, qui voulait aussi rappeler sa vertueuse amie. La volonté du roi fléchit sous celle du ministre; et c'était là le fils de Henri IV!

Vittorio Siri et Mariana, historiens d'Italie, prétendent (et comment le savaient-ils?) que Louis XIII, après une conversation de quatre heures, au couvent, avec mademoiselle de La Fayette, retourna au Louvre, où la reine lui fit part « de sa table et de son lit. » Le roi, animé par les charmes de la favorite et ses sages conseils d'aimer la reine, que le ministre voulait lui rendre suspecte, éteignit dans les embrassemens de sa femme le feu que la chaste maîtresse venait d'allumer. C'est dans cette nuit que Louis XIV fut conçu. Ces historiens en ont conclu que mademoi-

Digitized by Google

selle de La Fayette fut la cause de sa naissance. Après sa profession, elle oublia entièrement le monde, et mourut en 1665, aux Filles de Sainte-Marie de Chaillot.



Digitized by Google

MARIE DE HAUTEFORT.

Fin du règne de Louis XIII. — 1640.

Marie de Hautefort, de la branche cadette de la maison de Gontaut, naquit vers l'an 1616. Marie de Médicis, régente, la prit à douze ans pour sa fille d'honneur; elle fut depuis sa dame d'atour. Elle était si pieuse qu'on l'appelait Sainte-Hautefort, et c'est ainsi que Scarron la nomme dans ses vers bouffons. Lorsque Marie de Médicis fut exilée à Moulins par Richelieu, Louis XIII, qui venait de perdre mademoiselle de La Fayette, consacrée à Dieu, la remplaça par mademoiselle de Hautefort. Mais Richelieu conçut de

l'ombrage des conseils que lui donnait une demoiselle Chemerault, adroite intrigante, aux yeux du ministre; elles reçurent l'ordre de quitter la cour pour le couvent.

Mademoiselle de Hautefort choisit les Madelonnettes, instituées pour les personnes du sexe tombées dans quelque désordre, choix bizarre qui venait de sa piété. L'abbé de La Victoire, étant allé la voir, lui dit : « Mademoiselle, » c'est donc pour faire honneur au roi » que vous vous êtes retirée ici? » Ce n'était pas assez pour Richelieu qui craignait toujours leur rappel à la cour; il les fit exiler à quarante lieues de Paris, en des villes différentes. Mais il eut des soupçons du retour du roi vers mademoiselle de La Fayette; il fit revenir mademoiselle Hautefort et La Chemerault, et le roi, toujours docile, renouvela ses liaisons platoniques avec

la première. Leur commerce innocent dura deux années. Les défiances du ministre recommencèrent; il chargea Cinq-Mars, qui lui devait son élévation, de perdre la favorite. Le faible monarque la congédia en lui disant: « Allez, vous avez manqué de com» plaisance pour ceux que j'aime. »

Richelieu eut bientôt de plus vives alarmes; la faveur de Cinq-Mars fut si rapide, qu'il obtint une riche abbaye pour son frère l'abbé d'Effiat, et pour lui-même la charge de grand-maître de la garde-robe du roi, sans que le cardinal y eût contribué. Richelieu mourut deux ans après (en 1642), en recommandant au roi de prendre garde à SON PETIT COUCHER, qui lui avait donné plus de TABLATURE que tous les étrangers mis ensemble, qu'il avait réprimés. On vit revenir à la cour tous ceux qu'il en avait bannis. Mademoi-

Digitized by Google

selle de Hautefort reprit sa place près de la reine Anne d'Autriche.

Elle parut se déclarer contre la cour pendant la guerre de la Fronde. Elle avait fait une visite à la duchesse de Longueville; elle y avait trouvé le prince de Condé, chef des mécontens; et, au moment de tomber sur l'escalier, secourue par lui, elle l'avait remercié en disant : « Monseigneur, je viens d'é-» prouver qu'aujourd'hui il fait bon » avoir votre appui. » Ce fut assez pour une disgrâce : Anne d'Autriche, alors régente, la congédia.

Elle se maria en 1646 au duc de Schomberg. Loret écrivit en vers burlesques que le ciel avait uni la valeur AVECQUE la beauté. Nous continuerons à l'appeler mademoiselle Hautefort; ce nom de Schomberg, MAL NÉ POUR LES OREILLES, effarouche les grâces et l'amour.

Digitized by Google

Un libelliste, réfugié en Hollande, l'accusa d'une intrigue avec un nommé Laporte, qui, de tailleur de son métier, était devenu l'homme d'affaires et l'amant de la duchesse de Chevreuse. « Celle qui avait résisté à l'amour du » roi, dit Courtil, n'a pu se défendre » de l'attrait d'un homme de si basse » étoffe (1). » Calomnie, soit. Mais la fable et l'histoire offrent plus d'un exemple, depuis Cybelle, éprise du berger Atys, jusqu'à la belle reine Mathilde de Danemarck, amoureuse du chirurgien Struensée, et Caroline

(1) Mémoires de Rochefort par Sundras de Courtil. Cet écrivain, le jésuite Maimbourg, Varillas, sont fort décriés aux yeux des savans; mais il faudrait bien se garder de les appeler libellistes chez les Anglais. Non-seulement ils ont adopté, mais illustré le tout d'un commentaire. Calomnie contre la France; article de foi à Londres.

Digitized by Google

d'Angleterre, folle du postillon Bergami.

« Un jour, dit l'abbé Faydit (prédi-
» cateur de la cour), je vis madame de
» Hautefort un peu étonnée de la ca-
» lomnie de ce livre impertinent; je lui
» dis, pour la consoler, que la Sainte-
» Vierge même, qui était la plus pure
» de toutes les créatures, n'avait pu
» éviter la calomnie, et que, peu de
» temps après sa mort, il s'était trouvé
» un écrivain célèbre qui avait eu l'im-
» pudence d'assurer qu'elle avait eu un
» commerce criminel avec un homme
» d'épée, nommé Panther. Comme
» cela lui parut nouveau et capable de
» la consoler, elle me témoigna que je
» lui ferais plaisir de lui copier ce pas-
» sage. »

Mademoiselle de Hautefort, duchesse de Schomberg, mourut en 1691, âgée de soixante-cinq ans. Cette dame et

Digitized by Google

mademoiselle de La Fayette donnèrent l'exemple unique, à la cour, d'une faveur acquise par la beauté et soutenue par la vertu, si ce dernier nom peut se donner à une femme sans combat et sans la gloire d'avoir résisté. L'abbé de Chaulieu a dit :

> Bonne ou mauvaise santé
> Font notre philosophie.

et Boufflers :

> Austère comme un cénobite,
> Il vécut toujours chastement,
> Mais il dut sa bonne conduite
> A son mauvais tempérament.

Ce fut à cette cause, unie à la dévotion, que Louis XIII dut sa chasteté. Je ne saurais l'expliquer autrement dans le fils d'Henri IV, dont le sang, mêlé de salpêtre, s'allumait à la première étincelle du regard de la beauté.

Digitized by Google

La pudicité de Louis XIII passait tout ce qu'on peut imaginer. Il surprit la reine cachant un billet (1); elle le passa à mademoiselle de Hautefort, qui le mit dans son corset. Elle avait la gorge parfaitement belle : ce fut un asile inviolable; le roi n'eut plus la curiosité de le lire. On ajoute que la reine saisit les mains de la fille d'honneur, et dit au roi de prendre le papier où il était. Il s'empara de pincettes pour ne pas profaner ses doigts; mais le billet était trop avant, et mademoiselle de Hautefort s'échappa, lorsque Anne d'Autriche se fut assez amusée de l'embarras du roi. On peut voir cette scène gravée dans les GALANTERIES DES ROIS DE FRANCE, par Sauval.

(1) Des auteurs ont prétendu qu'il était de ce Buckingham, si beau et si fat. Il disait : « J'ai » été aimé de trois reines, et j'ai été obligé de » les battre pour m'en faire adorer. »

Digitized by Google

Miladi Montagu, auteur des IDYLLES DE LA COUR, deux mots qu'on n'avait jamais unis, fait ainsi parler un amant dans la même circonstance que Louis XIII. Elle a écrit des lettres comme madame Sévigné; mais elle avait un tour d'esprit plus galant. On va en juger. Elle fait dire A UN BERGER DE COUR :

Ma comtesse a plus d'art; cette amante folâtre
Mit cette boite d'or entre deux monts d'albâtre.
Je coule doucement mes cinq doigts dans son sein,
Et le bijou caché sort pressé par ma main.

CH.

Le jésuite Barry dit qu'une jeune demoiselle s'étant mise à table près du roi, la gorge découverte, il tint l'aile de son chapeau abattue sur un de ses yeux pendant tout le temps du dîner, et qu'à son dernier verre de vin, il lui lança une gorgée au beau milieu du sein. « Et à son DAM, dit le jésuite;

» pourquoi paraissait-elle en cet état
» devant Louis-le-Chaste? Sa gorge mé-
» ritait bien cette gorgée. »

Après avoir comparé les témoignages et les contradictions de l'histoire sur Louis XIII et ses deux favorites, j'ai pensé que bien des mystères n'étaient pas éclaircis, et qu'il est difficile que le roi ait toujours eu la chasteté, et les deux dames la vertu qu'on leur suppose.



Digitized by Google

La Duchesse

DE LA VALLIÈRE.

Commencement du règne de Louis XIV.
— De 1665 à 1675.

LOUISE-FRANÇOISE DE LA BEAUME-LE-BLANC, fille du marquis de La Vallière, naquit, en 1644, en Touraine. Les courtisans affectaient des doutes sur la noblesse de son origine; mais des généalogistes reçurent l'ordre de les lever. On connaît leur indulgence pour la noblesse de cour, leur sévérité dans les preuves de la noblesse de province, qui souvent valait mieux. Une famille obscure avait-elle un commis ou une

Digitized by Google

jolie cousine connue à Versailles? on l'entait sur une grande maison (1). Que de fausses généalogies depuis les Guise, qui en voulaient à la couronne de France, à l'aide de faux titres que Mornay découvrit, jusqu'à celles que le parlement dévoila vers le commencement du règne de Louis XV!

Mademoiselle de La Vallière, élevée au Palais-Royal, auprès de MADAME, fut reçue, à quinze ans, au nombre des filles d'honneur de cette princesse, la plus aimable et peut-être la plus aimée qui ait jamais paru à la cour. Le roi, qui était l'homme le plus poli de son royaume, allait chez elle, et apprenait encore dans le grand art de plaire.

Mademoiselle de La Vallière, ingénue sans coquetterie, voyant le roi

(1) Les Dubarry, qui étaient de bonne et franche paysannerie, allaient être reconnus, en 1771, des lords Barris.

tous les jours, l'aima d'un mouvement si naturel, si pur, qu'elle se méprit au sentiment, et l'innocence lui cacha le danger. Mais Louis reconnut cette flamme encore voilée, dans le regard, par la modestie et la vertu. S'il était aimé pour lui-même, avec une couronne, quel rêve flatteur! Il parla en secret à mademoiselle de La Vallière. C'était pour la première fois, et sa conversation acheva de le charmer.

Bussy-Rabutin et l'abbé de Choisi l'ont peinte sous des traits différens; mais le premier était l'ennemi de la cour. « Elle était, dit-il, d'une taille » médiocre et mince, marchait de mau- » vaise grâce, et était un peu boiteuse : » elle était blanche et blonde, marquée » de petite-vérole, SES YEUX NOIRA- » TRES (1), et ses regards languissans.

(1) Voyez l'autre portrait.

Digitized by Google

» Elle avait la bouche grande et vermeille; ses dents n'avaient rien de » beau : elle n'avait point de gorge; » son bras était plat, et ne donnait » pas trop bonne opinion du reste. »

L'abbé de Choisi, qui avait passé son enfance avec elle, dit qu'elle n'était pas de ces beautés toutes parfaites qu'on admire souvent, sans les aimer. Ce vers de La Fontaine :

. . . La grâce plus belle encor que la beauté,

semblait avoir été fait pour elle. Elle avait le teint beau, les cheveux blonds, le sourire agréable, LES YEUX BLEUS, le regard si tendre et en même temps si modeste, qu'il gagnait le cœur et l'estime au même moment. Point d'ambition, plus attentive à songer à ce qu'elle aimait qu'à lui plaire; toute renfermée dans la passion qui a été la

Digitized by Google

seule de sa vie, préférant l'honneur à toute autre chose, et s'exposant plus d'une fois à mourir, plutôt que de laisser soupçonner sa fragilité; timide, n'ayant jamais oublié qu'elle faisait le mal, espérant toujours rentrer dans le bon chemin. »

Voulez-vous un portrait ressemblant de La Vallière, supérieur à celui de deux écrivains qui ne sont pas d'accord? allez voir à la Bibliothèque du Roi la miniature qui reste d'elle et des maîtresses de Louis XIV, par le célèbre Petitot. Sa figure est plus jolie, plus douce que celle des Montespan, des Fontanges et des Maintenon, qui ont plus d'éclat; mais La Vallière est plus touchante, et le cœur est pour elle.

Elle avait de l'esprit; on sait qu'on refuse à la cour de l'esprit à ceux qui sont exempts d'intrigues. C'est ainsi que j'explique cet inconcevable juge-

Digitized by Google

ment de madame La Fayette, auteur de ZAÏDE : « La Vallière est une pe-» tite sotte, qui ne sut pas profiter à la » cour de sa position. » C'est pour cet éloge que madame La Fayette fait de mademoiselle de La Vallière, sans s'en douter, que tous les hommes qui ont un cœur tendre l'eussent aimée.

Elle avait lu tous les chefs-d'œuvre, qui sont en petit nombre, en français, en italien et en esapagnol; elle savait aussi un peu de latin. La reine avait mis l'espagnol à la mode, après le succès DU CID, qui révéla aux Français que l'Espagne avait eu un théâtre avant eux.

Quand la reine-mère apprit le penchant de mademoiselle de La Vallière, elle dit : « C'EST les romans espagnols » qui ont gâté la naïveté de son cœur. » Les courtisans en faisaient des railleries, et le roi, par respect pour la

Digitized by Google

reine qu'il avait aimée dans les deux premières années de son mariage, n'osait se déclarer. L'amour fut vainqueur de tous les combats de la maîtresse, et de l'époux encore amant de sa femme. Ils ne purent cacher leurs messages, leurs rendez-vous. Madame de Navailles fit griller les fenêtres de mademoiselle de La Vallière; le roi pénétrait par-là dans sa chambre, en descendant par les toits; précaution inutile, qui ne servit qu'à lever le voile du mystère. Devoirs, bienséances, combats, résistance, amour et jalousie des rivales, dépit de MADAME, surveillance de madame de Navailles, inquiétudes de la reine : tous ces tourmens battaient le faible cœur de mademoiselle de La Vallière; elle courut éperdue au couvent de Chaillot.

« Elle était encore innocente, » dit un historien. Il fallait fuir plus loin. Le

Digitized by Google

roi vole au couvent; elle paraît les larmes aux yeux. Sa douleur et celle de son amant attendrirent les religieuses. Elle sortit du couvent, monta en carrosse, et retourna à Versailles avec le roi. L'éclat était fait; elle quitta le palais MADAME pour un appartement au palais Brion, que Louis fit meubler avec une richesse et une magnificence extraordinaires.

Elle accoucha neuf mois après (1666) de mademoiselle de Blois; elle fut nommée duchesse, et sa fille, légitimée. La déclaration de Louis XIV fut écrite par Pélisson, « moins capable de ne » pas bien écrire, que de ne pas flat» ter (1). » Il y a dans son écrit une

(1) Le seul de ses ouvrages qui reste est l'HISTOIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. Dans son HISTOIRE DE LOUIS XIV, il a trop loué les hommes publics, si rarement dignes d'éloges : aussi est-elle oubliée.

Digitized by Google

élégance qui ne se trouve guère dans le STYLE DE CHANCELLERIE, et dans les pièces qui sortent des bureaux des ministres. Nous y avons remarqué des mots qu'aucun souverain de l'Europe n'oserait aujourd'hui hasarder en présence de son peuple et de son conseil : « Nous avons cru, fait dire Pélisson au » roi, ne pouvoir mieux exprimer DANS » LE PUBLIC l'estime toute particulière » que nous faisons DE LA PERSONNE de » notre très-chère, bien-aimée et très- » féale Louise-Françoise de La Vallière, » qu'en lui conférant les plus hauts ti- » tres d'honneur.....; et la justice ne » nous permettant plus de différer les » témoignages de notre reconnaissance » pour un mérite qui nous est SI CONNU, » ni de refuser plus long-temps à la » nature les effets de notre tendresse » pour notre fille naturelle en la per- » sonne de sa mère, nous lui avons fait

Digitized by Google

» acquérir, de nos deniers, la terre de
» Vaujour et celle de Saint-Christophe,
» qui sont considérables par leurs re-
» venus, etc. »

Ces faveurs excitèrent l'envie; elle n'en fut que plus chère. L'année suivante, elle donna le jour au comte de Vermandois. A cette couche, le roi pensa servir de sage-femme. Mais, comme tout est physique en amour! mademoiselle de La Vallière perdit ses charmes; il ne lui resta que deux yeux tendres, dont les regards n'allaient plus au cœur de son amant. Sa maigreur céda à la beauté mâle de madame de Montespan, dont la belle santé relevait encore l'éclat. La conscience (s'il en est en amour) livra au roi plus d'un combat. Mademoiselle de La Vallière pleura, gémit, et, dans la crainte de perdre la vue du roi, après avoir perdu son cœur, elle consentit à recevoir, à vi-

Digitized by Google

vre avec sa rivale. Mais, au bout de deux ans, elle finit un combat qu'elle n'avait plus la force de soutenir.

Elle fit ses derniers adieux à son amant dans un sonnet :

Le passé n'a point vu d'éternelles amours,
Et les siècles futurs n'en doivent pas attendre.
Vous m'aimiez autrefois... et vous ne m'aimez plus.
Mes sentimens, hélas! diffèrent bien des vôtres!
Amour, à qui je dois et mon mal et mon bien,
Que ne lui donniez-vous un cœur comme le mien,
Ou que n'avez-vous fait le mien comme les autres?

« Elle se fit un honneur de la nécessité, » dit un historien sans cœur et sans entrailles. La seule femme de la cour qui ait aimé un roi pour lui-même pouvait le réfuter par ce vers :

Je n'avais plus d'amant, il me fallait un dieu.

Elle avait le cœur d'Héloïse, sans ses regrets, ses retours vers un amant, avec l'âme de Sainte-Thérèse pour le

Digitized by Google

Ciel. Elle s'enferma pour toujours, à trente ans, dans le couvent des Carmelites, et ne voulut y être appelée que sœur Louise de la Miséricorde.

Le tableau de sa vie religieuse fut écrit en vingt pages par une des religieuses du couvent. Je n'ai jamais rien lu de plus touchant. Voltaire en mit cinquante lignes dans son SIÈCLE DE LOUIS XIV. Nous le copions presque en entier, après plus de cent trente ans d'oubli :

« Elle était née avec d'heureuses inclinations ; elle avait l'esprit solide, le cœur noble, l'humeur douce et égale. Sa charité pour les pauvres ne peut s'exprimer. Un mendiant ayant reçu d'elle une grosse aumône, en fut surpris : « Madame, vous êtes trop chari- » table, lui dit-il, pour que Dieu n'ait » pas pitié de vous. » Ces mots lui donnèrent de la joie. Quelques-uns de ses

Digitized by Google

amis voulurent lui persuader qu'elle ferait plus de bien en demeurant dans le monde qu'en le quittant. « Quand on » s'est perdu soi-même, répondit-elle, » on n'est ni digne ni capable de servir » les autres ».

Elle délibéra quelque temps entre le monastère des Capucines et celui des Carmelites, et choisit le dernier, parce qu'il était le plus rigoureux. « Dieu est si bon, écrivait-elle, qu'au lieu des châtimens que j'ai mérités, il m'envoie des consolations. Que ne dois-je pas faire pour réparer le nombre des années que j'ai passées à l'offenser! Malgré la grandeur de mes péchés qui me sont toujours présens, je sens que l'amour aura plus de part à mon sacrifice que la crainte de ses jugemens. »

Plusieurs personnes, pour l'effrayer, lui avaient dit qu'elle serait bien étonnée lorsqu'elle entendrait fermer sur

Digitized by Google

elle la porte de clôture; elle ne sentit que de la joie de se voir pour toujours séparée du monde. « Ma mère, dit-elle en entrant à la prieure, j'ai fait toute ma vie un si mauvais usage de ma volonté! Je la remets entre vos mains, pour ne plus la reprendre. » Le jour même de son entrée, elle se fit couper les cheveux. Le peu d'attention qu'elle témoigna pour sa personne, surprit les religieuses, et bien davantage les personnes qui l'avaient vue dans le monde. Elle demanda comme une grâce de porter l'habit avant de le prendre en cérémonie. Elle y fut d'abord accoutumée, excepté à la chaussure, dont elle souffrit jusqu'à la mort. Porter la serge, coucher sur la dure, l'assiduité au travail, qui n'était interrompu que par la lecture et la prière, un jeûne austère, un silence continuel, devinrent ses délices. On lui demanda un jour si

Digitized by Google

elle ne trouvait point pénible de baisser toujours les yeux. « Point du tout, répondit-elle; cela me les repose; je suis si lasse de voir les choses de la terre, que je trouve même du plaisir à ne pas les regarder. »

Son empressement fit abréger en sa faveur le temps des premières épreuves. Elle choisit pour cette cérémonie le troisième dimanche de la Pentecôte. L'Évangile, ce jour-là, offre l'allusion de la brebis rappelée au troupeau. Un spectacle si touchant attira dans l'église un prodigieux concours de monde. De ce moment, on vit en elle un redoublement de ferveur; elle n'eut plus d'autre vue, d'autre desir que de remplir tant de pénibles devoirs. Elle aurait eu honte de se borner aux pénitences de la règle; un desir insatiable de souffrances la consumait. Elle pleurait aux pieds d'un crucifix. On la trou-

vait souvent dans des lieux retirés, prosternée contre terre, le visage tout baigné de larmes. Son humilité faisait l'étonnement des religieuses. Il fallut qu'on lui accordât d'aider les sœurs du voile blanc, et de s'employer au travail le plus pénible de la maison; ce qu'elle continua tout le temps que ses forces purent lui permettre.

Après sa profession, où la reine assista, où le concours du monde fut encore plus grand, elle écrivit à un de ses amis : « Quel bonheur ! je puis donc dire avec vérité que je suis pour jamais à Dieu; que je tiens à lui par des liens si forts que rien ne pourra les rompre ! Je suis liée par les vœux que j'ai faits, et mille fois plus liée encore par l'amour qui me les a fait faire. Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ? » Elle livra une nouvelle guerre à ses sens. Elle demandait sans cesse à jeûner au

Digitized by Google

pain et à l'eau, à porter la haire et le cilice, des ceintures, des bracelets de fer. Elle se levait deux heures avant la communauté. Les plus rudes hivers ne lui firent rien relâcher d'une pratique si pénible. On la trouva souvent presque évanouie de froid. Un grand érésypèle la faisait souffrir, on s'en aperçut; on l'obligea d'aller à l'infirmerie. « Je ne savais pas ce que c'était, dit-elle; je n'y avais pas regardé. » Un vendredi-saint, se rappelant la soif de Jésus, elle résolut d'expier le plaisir qu'elle avait pris autrefois à boire des liqueurs; elle fut plus de trois semaines sans boire une goutte d'eau, et trois ans entiers à n'en boire par jour que la valeur d'un demi-verre. Cette affreuse pénitence fut enfin découverte; on lui demanda si elle avait cru la pouvoir faire sans permission. « J'ai agi sans réflexion, répondit-elle; je n'ai été occupée que du desir de satis-

Digitized by Google

faire à la justice de Dieu. » Celui qui lui annonça la mort de son fils le comte de Vermandois, touché de l'effort qu'elle fit pour cacher sa douleur, lui dit que quelques larmes soulageraient le cœur. Elle répondit : « Ce n'est pas sa mort, c'est sa naissance que je dois pleurer. »

Son détachement des créatures, et son desir d'en être plus séparée, lui firent demander d'être envoyée dans une maison des plus pauvres de l'ordre et des plus éloignées. Elle n'allait jamais au parloir que par obéissance et par charité. Elle épuisa ses forces par ses austérités, et devint infirme. Un mal de tête habituel, une sciatique douloureuse, un rhumatisme universel et un grand nombre d'autres maux exercèrent long-temps sa patience. Jamais aucune plainte ne sortit de sa bouche; et quand on l'exhortait à prendre quelque repos, elle répondait : « Il n'y en a

Digitized by Google

plus pour moi sur la terre. » Elle desirait la mort avec ardeur. « Que mon exil est long! » disait-elle souvent. On la supplia de prendre quelques remèdes; elle y consentit, mais elle ne s'en trouva pas mieux. Ses souffrances augmentaient tous les jours, et ses souffrances faisaient sa joie. Elle se leva la veille même de sa mort, à trois heures du matin, pour continuer ses exercices de piété ordinaires; mais se trouvant beaucoup plus mal, elle ne put aller jusqu'au chœur. Une religieuse la rencontra ne pouvant se soutenir, et pouvant à peine parler, tant ses douleurs étaient pressantes. Il fallut l'emporter. On eut de la peine à obtenir d'elle d'user de linge et de quitter la serge.

On la saigna, mais les remèdes furent inutiles; l'inflammation était formée. Elle vit que sa dernière heure était proche. « Expirer dans les plus vives

Digitized by Google

douleurs, dit-elle plusieurs fois, voilà ce qui convient à une pécheresse. » Elle reçut l'extrême-onction, avec pleine connaissance, une heure avant sa mort. Et quand le supérieur de la maison lui inspirait de faire à Dieu cette prière : « Seigneur, si vous augmentez les souffrances, augmentez aussi la patience, » elle témoignait par signe qu'elle faisait de tout son cœur la même prière. Elle expira le 6 juin 1710, âgée de soixante-trois ans dix mois, et trente-six ans de religion, laissant sa communauté aussi affligée de sa perte qu'édifiée de sa pénitence.



Digitized by Google



La marquise de Montespan.

Règne de Louis XIV. — De 1668 à 1688.

On peut écrire l'histoire des maîtresses de Louis XIV en copiant madame de Sévigné, madame de Caylus, Bayle, Bussy Rabutin, Saint-Simon et Voltaire. Mais les deux premières sont indulgentes et superficielles, Bussy est scandaleux, Saint-Simon a trop de fiel, et Voltaire n'a pas vu les adultères du grand roi avec la même sévérité que la galanterie de François Ier, et les débauches de Henri III. La beauté, ornée d'un peu de décence, trouva toujours grâce à ses yeux. Son Siècle de

Digitized by Google

Louis XIV est à son ESSAI SUR L'ESPRIT ET LES MOEURS DES NATIONS, ce que le règne des Stuarts est aux règnes qui l'ont précédé dans L'HISTOIRE D'ANGLETERRE, par Hume, aujourd'hui si critiquée. Voltaire, honoré par les grands de la cour, ménagea jusqu'aux aïeules, et Hume sacrifia le tour républicain de son esprit à une place de quinze cents guinées. Voyez avec quelle grâce, dans sa prose et dans ses vers, Voltaire peint les La Vallière, les Montespan, les Fontanges :

Ces belles Montbazon, ces Châtillon brillantes,
Ces piquantes Bouillon, ces Nemours si touchantes.

Le plaisir et l'infidélité ne furent jamais présentés sous des couleurs plus riantes.

Athénaïs de Rochechouart-Mortemart naquit en 1641. Elle épousa à vingt-

Digitized by Google

deux ans le marquis de Montespan, d'une maison illustre de Gascogne. Son mari, avec du penchant à la jalousie, commit l'imprudence de la placer près de la reine comme dame du palais, comme s'il eût ignoré que c'était là que le roi et ses courtisans choisissaient leurs maîtresses. « A la plus surprenante beauté, écrivait alors madame de Sévigné, elle joint l'esprit le plus vif, le plus fin, le mieux cultivé. « Ces dons si rares étaient un des héritages de la famille. On disait à la cour L'ESPRIT ET LE LANGAGE DES MORTEMART. Le roi la recontrait souvent chez madame de La Vallière, sa maîtresse, et chez la reine. Insensiblement il s'en laissa charmer. La reine Marie-Thérèse la croyait vertueuse, parce qu'elle avait des dehors de piété, et qu'elle avait dit : « Si j'étais assez malheureuse pour que pareille chose m'arrivât (qu'à La Val-

Digitized by Google

lière), je me cacherais pour le reste de ma vie. »

Madame de Caylus prétend que madame de Montespan avertit son mari de l'amour naissant du roi, et qu'elle le conjura de la ramener dans ses terres. Comment concevoir que le marquis, amoureux et jaloux, ne l'ait pas éloignée? « Il espérait, a-t-on dit, tirer avantage de la faveur de sa femme; quand l'espoir lui échappa, il fit éclater son dépit. » Mais depuis quand les maris complaisans et LES M...... ROYAUX (comme les appellent le naïf Brantôme et le savant Bayle) n'obtiennent-ils plus de la maîtresse d'un roi tout ce qu'ils desirent? Qui accuse ainsi le marquis de Montespan? Des femmes qui ont écrit. Qui ne sait qu'elles se justifient toujours les unes les autres quand elles ne sont pas rivales, et qu'un de leurs plaisirs les plus doux est de

Digitized by Google

faire passer un honnête mari pour un jaloux, un brutal, un tyran, un complice de l'infidélité de sa femme? C'est l'intérêt général du sexe. On a insulté un mari vertueux pour excuser une femme galante, ambitieuse, avide, trompeuse avec la reine, perfide avec La Vallière. Si le marquis de Montespan eût attendu des faveurs pour lui, se fût-il emporté à des reproches dont l'éclat lui attira l'ordre de se retirer dans ses terres, d'où il ne voulut plus sortir? Mais ce qui prouve que madame de Montespan était devenue UNE FEMME HARDIE, c'est que sa chambre était voisine de celle du roi, et qu'au moment où l'œil animé du monarque lui en donnait le signal, ils se dérobaient tous deux en même temps au cercle de la reine.

Mademoiselle de La Vallière découvrit ces amours furtifs. Qui peut trom-

Digitized by Google

per les yeux d'une amante? Mais la reine était encore si crédule qu'elle n'hésita pas de remettre au roi une lettre qui l'avertissait de l'infidélité de son époux. Louis commença alors à ne plus mettre du secret dans ses amours. Pendant un voyage, madame de Montespan fut toujours dans la voiture du roi, entre lui et la reine; et lorsquelle montait dans la sienne, quatre gardes-du-corps entouraient les portières. Elle fit supprimer les FILLES D'HONNEUR par jalousie. Il lui fut facile de persuader au roi qu'il n'était pas décent que des demoiselles eussent des enfans, ce qui venait d'arriver : une FILLE D'HONNEUR venait de se faire avorter pour cacher sa faiblesse. On ne prit depuis que des DAMES DU PALAIS.

Madame de Montespan avait connu la veuve Scarron dans l'indigence; elle lui confia ses secrets et l'éducation de

ses enfans naturels. Il fallait que cette prude, qui peut-être voyait de plus grands honneurs en perspective, se relâchât de ses principes en commençant. Bientôt madame de Montespan se délivra de la gêne de cacher les nouveaux fruits de ses amours. Ce fut vers ce temps-là (1674) que mademoiselle de La Vallière, guérie de toutes les illusions, quitta la cour. Elle avait toujours montré de l'éloignement pour les affaires. Madame de Montespan, d'une ambition et d'un esprit supérieur, était présente quand le roi recevait ses ministres. Elle sut tous les secrets de l'État.

Le roi, souvent infidèle, était ramené par l'habitude aux genoux de madame de Montespan. Dans l'intervalle de ces froideurs aux retours, l'adroite veuve de Scarron fit naître le remords dans le cœur de Louis : il prit

Digitized by Google

une longue fatigue pour le repentir.

Sa première rigueur fut d'obliger la maîtresse en titre de cacher la naissance de ses deux derniers enfans. Impérieuse, sans pudeur, elle se plaignit et s'emporta comme mère. Dans ces querelles, il se réfugiait près de madame Scarron, et s'il parvenait à raccommoder les deux rivales, la trève n'était que de vingt-quatre heures. Une femme tient la balance entre deux hommes; Rousseau l'a observé. « Quant à l'homme, dit un auteur persan, il vivrait plus facilement avec deux tigresses qu'avec deux femmes. » Aussi presque tous les Persans n'en ont qu'une, quoiqu'il leur soit permis d'en avoir plusieurs.

Pendant les disputes de deux femmes ambitieuses, dont l'une perdait sa faveur, et l'autre ne l'avait pas sans partage, le roi se donna à mademoiselle de

Digitized by Google

Fontanges. Madame de Montespan montra une joie indécente à la mort de cette FILLE (c'est le nom qu'elle lui donnait); elle intrigua contre LA SCARRON, alors marquise de Maintenon. Le roi lui fit signifier qu'il n'aurait plus de liaisons avec elle, et que, s'il était encore importuné d'une querelle et même d'une prétention, il la ferait reléguer à Paris. Madame de Maintenon se chargea de cette mission (1).

Madame de Montespan se retira dans le couvent de Saint-Joseph. Le père de La Tour, de l'Oratoire, fameux par ses conversions, lui donna le conseil d'écrire au marquis de Montespan dans les termes les plus soumis, de lui offrir de se remettre en ses mains, ou de se rendre dans le lieu qu'il voudrait

(1) Voyez les détails dans l'article de cette favorite.

Digitized by Google

lui indiquer. Ce prêtre connaissait plus la morale de l'Evangile que le cœur d'un mari amoureux, honnête et trompé. La première fois que le marquis, exilé dans sa terre, apprit que sa femme venait d'accoucher d'un bâtard, il prit le deuil, comme s'il l'eût perdue. Après cette folie, sa femme n'avait rien à espérer : il répondit qu'il ne voulait ni la recevoir, ni rien prescrire, ni jamais entendre parler d'elle; il mourut sans lui avoir pardonné. S'humilier devant un mari, c'était, dans madame de Montespan, aux yeux de ceux qui l'ont connue, l'acte le plus héroïque (1).

Quel changement alors! Elle travaillait dans sa retraite, et faisait travailler pour les pauvres, payait des pensions, dotait des orphelins, jeûnait et priait. Cependant au milieu des austérités les

(1) Saint-Simon.

Digitized by Google

plus grandes, son inquiétude la faisait courir de pays en pays; elle craignait la mort, et n'avait d'autres maux que le tourment de son esprit, maladie trop réelle dans les corps sains, qui ont perdu les illusions de ce monde.

Elle avait toujours éloigné de sa vue le duc d'Antin son fils qu'elle avait eu du marquis de Montespan. Elle ne pouvait l'aimer, parce qu'elle l'avait fait sans plaisir, disait-elle. Elle le revit par devoir: toute sa tendresse était pour le comte de Toulouse, prince aimable, avec des vertus.

Elle eut un pressentiment de sa mort, en pleine santé, aux eaux de Bourbon-l'Archambault; elle paya d'avance, et pour deux ans, toutes les pensions qu'elle faisait à des malheureux. Elle n'avait à craindre que les remèdes; et se fit saigner mal à propos. Elle mourut peu de jours après, âgée de

Digitized by Google

soixante-six ans, avec un corps robuste et de la beauté.

Elle avait trop aimé le luxe, et en avait accru le goût dans son amant; mais elle protégea Molière, La Fontaine, Quinault, Racine et Boileau. Elle fit nommer historiographes les deux derniers, qui furent assez sincères pour avouer qu'ils ne savaient trop comment ils justifieraient certaines actions du roi. C'est là tout l'emploi d'un historiographe; ils ne l'ignoraient pas, mais ils voyaient l'histoire de Pélisson, premier flatteur de Louis, malgré l'élégance du style, dédaignée, et tomber dans l'oubli. Aussi Racine, et Boileau surtout, ne voulurent-ils rien écrire : ils se bornèrent à toucher très-exactement leur pension à la trésorerie. Le commis qui les payait dit un jour : « Depuis que ces deux messieurs écrivent l'histoire de S. M., nous n'avons

Digitized by Google

encore vu que leurs noms sur des quittances. »

Racine reconnut ce qu'il devait à la Montespan, en faisant ESTHER, en faveur de la Maintenon.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que de son lit.

Et Boileau dans sa satire contre les femmes, dans laquelle il peut en compter jusqu'à trois fidèles dans Paris, dit de la marquise de Maintenon, dont il fallait mériter la protection nouvelle :

On trouve, je l'avoue,
Des femmes dont le zèle est digne qu'on le loue,
Qui s'occupent du bien, en tout temps, en tout lieu.
J'en sais UNE, chérie et du monde et de Dieu,
Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune,
Qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune.
Que le vice lui-même est contraint d'estimer,
Et que, sur ce tableau, d'abord tu vas nommer.

Digitized by Google

Madame de Maintenon, à son tour, abandonna Racine au ressentiment de Louis XIV, qu'il avait voulu éclairer sur les calamités du peuple; La Vallière fut trahie par Montespan, qui fut supplantée par Maintenon; Racine et Boileau payèrent leur bienfaitrice par une injure assez cruelle, l'éloge d'une rivale : voilà LES BONS AMIS DE COUR.

Madame de Montespan fut perfide avec mademoiselle de La Vallière; elle méritait d'être supplantée par madame de Maintenon. « Les larmes qui remplissaient les beaux yeux de la première lorsqu'on parlait d'un infortuné, avaient donné naissance à la passion de Louis XIV. » Mais elle avait vingt ans; la bonté et la pudeur disparurent dès qu'elle eut une rivale. Elle donnait pour être citée, et la bienfaisance secrette seule est réelle.

On connaît sa rigueur pour le duc

Digitized by Google

de Lauzun. Il s'était caché sous son lit, pour savoir si elle le servait près du roi, dans son projet de mariage avec mademoiselle de Montpensier. Se cache-t-on sous le lit d'une femme sans l'avoir dérangé avec elle? Quoi qu'il en soit, elle le fit condamner à l'exil. Quant à l'intrigue! avec quelle adresse elle fit consentir mademoiselle de Montpensier, qui voulait toujours épouser Lauzun, à laisser son immense fortune au duc du Maine, fils naturel du roi et le sien. Elle prétexte deux voyages aux eaux de Bourbon, et y fait amener Lauzun. Elle le menace de le renvoyer en prison, s'il ne consent pas à se désister des terres que mademoiselle de Montpensier avait assurées à cet amant.

Elle eut de Louis XIV huit enfans. La rivalité du duc du Maine avec le régent, et le mariage de mademoiselle de

Digitized by Google

Blois avec ce prince, sont les seuls événemens que l'histoire ait conservés; les autres, sans importance, se trouvent dans des mémoires qui un jour seront oubliés.



Digitized by Google

La

DUCHESSE DE FONTANGES.

Règne de Louis XIV. — De 1685 à 1686.

MARIE-ANGÉLIQUE DE SCORAILLE DE ROUSSILLE, depuis duchesse de FONTANGES, naquit en Languedoc, l'an 1665. Sa famille était alliée aux d'Aubusson, immortalisés par la plume de Vertot, et aux La Châtre, dont l'un est si connu dans les annales de la galanterie, par l'exclamation d'une infidèle. « Ah ! le bon billet ! »

La malignité des courtisans rabaissa sa naissance. Du Bouchet, un peu suspect d'intérêt et de flatterie, lui fit une

Digitized by Google

généalogie tardive, où mademoiselle de Fontanges ne perdit rien par le délai; il fit remonter sa maison au onzième siècle.

Elle fut amenée de sa province à dix-sept ans, par M. de Pierre, pauvre lieutenant-de-roi dans le pays. La duchesse d'Arpajon, la voyant si jolie, la plaça comme fille d'honneur près d'Henriette d'Angleterre, belle-sœur du roi. La cour, qui ne la craignait ni ne l'enviait encore, voulut bien avouer qu'elle n'avait rien vu qui égalât l'éclat de sa beauté. C'est avec les couleurs du temps que je retracerai son portrait. Son teint était celui de la blonde la plus accomplie; le brillant de ses yeux était tempéré par une langueur qui, sans promettre beaucoup d'esprit, annonçait un grand fonds de tendresse; bouche petite bien coupée, dents belles, traits réguliers, et l'i-

Digitized by Google

gnorance de tant de charmes! C'était la grâce ingénue et décente. Les femmes de quarante ans trouvaient que ses cheveux TIRAIENT UN PEU sur le roux. Les beautés d'Ecosse ont cette couleur, et j'ai connu des Français très-bruns qui les recherchaient pour ce même défaut. Elle avait la taille haute et svelte, la démarche noble et un port de reine; elle était douce et mélancolique; mais à dix-sept ans on a de tendres rêveries.

Il y avait à peine quelques jours qu'elle était chez MADAME, que la marquise de Montespan, qui croyait être sûre de ses charmes comme du cœur du roi, dit à la cour que MADAME avait auprès d'elle une jeune provinciale vraie idole de marbre. Le roi voulut la voir, donna une chasse, et la belle Fontanges s'y trouva. La marquise l'appela et la loua avec tant d'affectation, que la rougeur et la confusion de la jeune

Digitized by Google

fille d'honneur la firent paraître plus belle aux yeux du roi, et, dans l'instant même, l'idole de marbre devint celle de son cœur.

Louis fit éclater la vivacité de ses sentimens aux yeux de sa cour. Il avait quarante-six ans, et savait moins se commander, en approchant du terme que la nature met à la volupté. La reine, qui connaissait mieux que personne la froideur de son époux pour la favorite, parce qu'il était revenu à elle, retomba dans ses chagrins. Le goût du monarque fut applaudi par tous les courtisans, et le duc de Saint-Aignan, le plus spirituel, le plus adroit, devint le confident, et chanta les charmes et le triomphe de mademoiselle de Fontanges. Ses vers ne sont pas sans délicatesse; mais on en fait de meilleurs depuis cent ans, et la France rit de la vieille galanterie. La Fontaine la vengea du reproche de

Digitized by Google

l'abbé de Choisi, d'être SOTTE COMME UN PANIER.

Pallas y mit SON ÉSPRIT SI VANTÉ,
Junon son port, et Vénus sa beauté.

Le roi la fit duchesse. On lui reprocha dès-lors sa fierté et son ingratitude. Le reproche est facile à la cour. Si l'on n'y partage pas son bonheur, on l'envie.

Le roi, qui n'était pas naturellement prodigue dans les autres bienfaits, lui assura cent mille écus par mois, autant en bijoux, en meubles et en ajustemens. Le jésuite Lachaise fut soupçonné de tolérance, parce que le roi, qui avait été plusieurs années sans approcher des sacremens, communia à la Pentecôte. Madame de Montespan dit plaisamment : « Le père Lachaise n'est » qu'une chaise de commodité; » ignorait-elle que ce jésuite avait permis

Digitized by Google

UNE SEULE MAÎTRESSE, attendu la complexion amoureuse du roi. Or, le roi lui avait promis de n'aimer que mademoiselle de Fontanges. Madame de Montespan se perdit par ce bon mot dans l'esprit du confesseur et de la Société de Jésus.

Le duc de Mazarin, connu, pendant sa jeunesse, par son goût pour les femmes et les scandales de la sienne, était devenu dévot; il vint dire au roi que Dieu lui avait révélé que l'Etat était menacé d'une révolution effroyable, s'il ne renvoyait promptement la Fontanges. — « Et moi, lui répondit le roi » fort tranquillement, je me crois obligé » de vous donner avis du prochain » renversement de votre cerveau, si » vous n'y mettez ordre. » Et il alla se moquer du convertisseur avec sa maîtresse. Sœur Louise, de la Miséricorde (La Vallière), envoya aussi ses avis,

Digitized by Google

par l'organe d'un saint évêque. Madame de Maintenon, très-morale, bien qu'ancienne amie de Ninon, et veuve du sale Scarron (1), avait en vue de succéder, pour Dieu, à ces profanes favorites. Un jour, après avoir débité un sermon de deux heures qu'elle fit à mademoiselle de Fontanges, elle en eut cette réponse ingénue : « A vous » entendre, on dirait qu'il est aussi aisé » de quitter un roi que de changer de » chemise. »

Le rôle encore modeste de madame de Maintenon était de calmer les colères de madame de Montespan, et les feintes jalousies de mademoiselle de Fontanges, qui défendait au roi de voir son orgueilleuse rivale; cette dernière

(1) On connaît la chute de son sonnet sur un jardin enchanté :

Qu'il est doux à loisir d'y pousser une selle!

Digitized by Google

était l'arbitre du goût à la cour; elle parut à une chasse, en habit d'amazone d'une élégance à séduire. Un vent léger fit tomber son panache blanc; elle y substitua sa coiffure, avec un ruban dont les nœuds retombaient sur le front. Il faut être amoureux pour concevoir qu'un ruban ajoute à la beauté : le roi pria mademoiselle de Fontanges de ne pas se coiffer autrement de tout le reste de la soirée. Toutes les dames parurent le lendemain avec DES FONTANGES : ce fut le nom donné au ruban; il devint le talisman du cœur dans nos provinces et chez les étrangers. Comme les modes étaient inventées alors, pour cent ans, je me souviens d'avoir vu DES FONTANGES, en 1780, sur les plus jolies têtes de ma province.

Mademoiselle de Fontanges fut enceinte au bout de neuf mois, et eut des couches malheureuses. Trop de re-

Digitized by Google

mèdes et les secrets des charlatans la firent tomber dans un état de langueur qui, la consumant peu à peu, effaça de son visage jusqu'à la moindre trace de la beauté. Le roi ne tint pas à ce dernier malheur, il écouta la morale dans la bouche de madame de Maintenon, et devint pieux. Mademoiselle de Fontanges vit qu'en perdant tout ce qui l'avait rendue aimable, elle allait cesser d'être aimée ; elle demanda au roi la permission de se retirer dans un couvent, ce qui lui fut accordé. Le duc de La Feuillade fut chargé de la visiter, de la part du roi, trois fois la semaine.

Elle demanda à le voir avant sa mort qui approchait. Louis refusa d'abord cette triste entrevue : retrouver ce qu'on a adoré, pâle, décharné, n'offrant à l'œil que l'horreur du néant, quel tableau! Il fallut le contempler par ordre du confesseur, qui espérait par-là avan-

Digitized by Google

cer le repentir du roi que l'âge de quarante-sept ans n'avait pas encore amené. Il vit mademoiselle de Fontanges pour la dernière fois, et ne put retenir ses larmes. Elle lui dit « qu'elle mourait » contente, puisque ses derniers re» gards avaient vu pleurer son roi. » Elle expira six heures après. Elle avait vingt ans.

Reboulet, dans son HISTOIRE DE LOUIS XIV, qu'il écrivait trop souvent d'après des libelles de Hollande, dit, « qu'il y eut de grands soupçons de » poison, qu'on fit retomber sur ma» dame de Montespan. » Cette calomnie fut aisément dissipée par la réflexion que l'accident de mademoiselle de Fontanges est commun dans les couches, et plus encore par le caractère de madame de Montespan, altier, emporté, mais incapable de méditer un crime. Mademoiselle de Fontanges n'était

Digitized by Google

qu'une PASSADE. Madame de Montespan avait plus de raisons de craindre madame de Maintenon ; son dépit était franc, et ceux qui empoisonnent, le cachent. Elle dit un jour à madame de Maintenon : « Montons ensemble en » carosse ; nous y causerons, et nous ne » nous aimerons pas mieux. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google



Digitized by Google

TABLE.

Digitized by Google

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

RETURN TO → CIRCULATION DEPARTMENT
202 Main Libr

YA 07344

11428
DC36
3
1
v.1

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY